
IONALE VITT. EMANUE



SAINE ET SAUVE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

Idées antiproudhoniennes. 3e édition. . . . . . 1 vol.

Mon Village. 2e édition. . . . . —

Le Mandarin. 2e édition. . . . . 1 —

Récits d'une Paysanne. 3e édition. . . . . 1 —

Voyage autour du Grand Pin. 2e édition. . . . 1 —

Dans les Alpes. . . . . 1 —

L'Éducation de Laure. . . . . 1 —

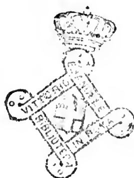
Paris. — Imprimerie Gosset et Ce, rue Racine, 26.

SAINE ET SAUVE

PAR

JULIETTE LAMBER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1870

A

EDMOND ADAM



SAINE ET SAUVE

MADAME ESTELLE DEVILLENEUVE

A MADAME LÉONIE BERRENS, A SÉRICOURT (SOMME).

Paris, 8 avril 1869.

Ma chère Léonie,

Ne m'attends plus ; je ne veux pas assister au printemps de Séricourt ! Les grands bois fleuris de bourgeons, le soleil pénétrant, qui invite les pauvres humains à reverdir comme la feuillée, les chants amoureux des rossignols, la senteur de la glycine, dont les innombrables guirlandes décorent les murs de ton habitation : je ne veux ni voir, ni entendre,

ni respirer tout cela! Séricourt, au printemps, me rappelle trop de rires, trop de folles escapades de mon enfance. Je suis en brouille complète avec le souvenir des amusements de ma première jeunesse, que j'accuse de n'avoir pas été assez puissants pour me retenir à la campagne.

J'ai cherché dans mon veuvage, depuis un an, des motifs de retraite; mais la légèreté de mon mari, sa passion du plaisir, m'avaient lancée à la poursuite des joies mondaines avec une impulsion telle, que je ne puis plus m'arrêter. Je me compare à une mule emportée dans une descente rapide et qui s'efforce en vain de ralentir sa course. Tu sais, chère sœur, avec quelle résolution Julien avait exclu de notre intimité tout homme ou toute femme que le club, la toilette, les caquetages d'un groupe de gens à la mode, les courses de chevaux, les paris,

les grandes réceptions officielles, le succès des actrices les plus vulgaires, Bade, Vichy, Trouville, n'absorbaient pas tout entiers. Huit ans de mariage m'ont si bien façonnée pour ce milieu, que je ne sais pas résister à l'influence d'une invitation pressante, d'une visite flatteuse pour mon amour-propre, et que je cède sans cesse à la vanité d'être de tel dîner recherché, de telle fête dont on parlera. La sotte habitude que j'ai prise, de subir le soi-disant bon ton et de partager des distractions qui me paraissent insipides aussitôt que je les ai goûtées!

Ma complaisance envers moi-même est à bout. Je veux retrouver des émotions dans mon cœur, et redécouvrir des idées dans mon esprit, s'il y en eut jamais, ou s'il en reste! Pour cela, il me faut échapper à des amis dont les dangereux loisirs entravent, depuis une année, mes projets de recueillement. Je

suis plus ferme que tu ne le crois, Léonie, et tu seras bien étonnée de mes résolutions nouvelles, si toutefois je les conduis jusqu'à leur but!...

Mille tendresses.

ESTELLE.

ESTELLE A LÉONIE.

Nice, 12 avril.

J'ai quitté Paris avec mystère; personne, mais personne, ne saura où je vais. Je n'ai point défait ma maison, et j'ai laissé à mes domestiques l'ordre de m'attendre tous les jours. Je suis certaine de ta discrétion, car tu m'approuveras d'essayer de fuir un monde frivole qui, selon toi, aurait fini par me rendre idiote.

Devine, ô ma sœur, quel est mon dessein, et pourquoi je me suis mise en voyage! Je ne vais point cherchant la haute sagesse pareille aux fleurs altières et sans parfums, aux camellias, aux soleils, aux roses trémières. Mes ambitions, Léonie, sont plus modestes. Je vais, les yeux baissés, m'efforçant de découvrir la douce mélancolie, semblable aux plus humbles violettes. Voilà une confidence qui va vous mettre en joyeuse humeur, mon estimable beau-frère et toi. Ne riez pas, je vous le défends! Cette vieille mélancolie surannée, que les poëtes et les romanciers n'osent plus chanter, je la désire, et je marche à sa rencontre. J'ai tant subi la mode, que la mélancolie a peut-être pour moi le charme d'une vertu démodée. J'ai dit vertu, je crois. Ce n'est pas dans le feu d'un premier enthousiasme que je reviendrai sur ce mot-là! Mélancolie, si je te trouve, tu

seras pour moi la vertu ! Oui, tu m'aideras à me détacher des plaisirs bruyants et trompeurs. Mélancolie veut dire sentiment paresseux de la beauté des choses, rêve, repos, admiration indéfinie permise à l'ignorance; je suis faite pour elle ! Il n'y a, dans ma nature moyenne, ni la place d'une grande joie, ni celle d'un grand désespoir; point du tout instruite, et cependant affligée de ne rien savoir, la mélancolie est faite pour moi ! C'est sous cette forme, sous ce nom, que m'apparaît le sérieux de la vie.

J'entreprends demain le voyage de la Corniche, que Mme d'Estreville, la plus mondaine de mes amies, recommençait tous les ans, et dont elle me parlait avec assez de passion pour que j'aie eu, depuis longtemps, l'impérieux désir de le faire. Nous avions rêvé, elle et moi, de passer ensemble quelques semaines en Italie. Hélas ! la pauvre

femme est morte à Bagnères-de-Luchon, au mois d'octobre dernier. Elle me manque beaucoup! Mme d'Estreville était plus âgée que moi de près de trente ans, mais c'était la plus adorable vieille femme que j'aie connue! Gaie, bienveillante, spirituelle, je la préférais à des amies jeunes. Depuis mon veuvage, quoiqu'elle aimât le monde follement, elle était la seule qui comprît mon goût pour la solitude, et je lui en savais un gré infini. On prétend, mais je n'en crois rien, qu'elle avait rêvé de me faire épouser son fils, une sorte d'Alceste, fanatique d'industrie, accusé de socialisme, dont les anciens amis de Mme d'Estreville parlaient d'un air mystérieux, et que je n'ai jamais vu.

Le voyage traditionnel de la Corniche a toujours été un voyage sentimental. Au bord des précipices de la route, combien de demoiselles anglaises ont rêvé à quelque aven-

ture excentrique ! Combien de jeunes femmes françaises ont égrené là leur bonheur ! Moi, je cherche la mélancolie, qui flotte autour de cette Méditerranée langoureuse, dont le bleu me pénètre et m'attendrit. Il me semble voir la Mélancolie assise sous les orangers immobiles, sous les oliviers gris, à l'ombre de ces arbres qui, durant leur longue existence, ne sont ni égayés par les jeunes bourgeons du printemps, ni attristés par la mort de leurs feuilles en automne.

J'oublie le motif principal de ma lettre. Les effets ont toujours pour moi plus d'importance que les causes; mais il y a une cause à mon brusque départ, et, pour prendre ainsi le mors aux dents, j'ai dû recevoir un coup de fouet.

Je t'ai conté autrefois qu'avant sa mort, Julien, se sentant perdu, fit un jour venir ses deux meilleurs amis, Karnac et Saint-

Elme, compagnons inséparables de nos voyages et de tous nos plaisirs. Que leur dit Julien? Je ne le demandai pas, sachant de reste qu'aucune pensée grave ne pouvait effleurer l'esprit de mon mari, fût-ce à cette heure suprême de la mort! Les dernières recommandations qu'il m'avait faites à moi, quoique affectueuses, avaient été si légères et si banales, que j'oubliai complétement sa conférence avec ses amis. Mais, depuis quelques semaines, Karnac et Saint-Elme m'ont tant de fois parlé de ce qu'ils appellent le testament moral de Julien, qu'il m'a bien fallu les prier de m'en faire la confidence, et qu'après un bel étalage de scrupules ils m'ont répété mot à mot les paroles que voici :

« Mes très-chers, leur a dit Julien, sachez qu'il est plus facile d'abandonner une vie de distractions ou de folies qu'une vie d'études ou de douleurs. Je mets au défi tous les phi-

losophes ensemble de contempler leur dernier jour avec plus de courage que moi. Une chose me console : c'est que mon petit voyage est des plus à la mode en ce moment ; une chose m'attriste : c'est de n'avoir pu trouver un Guide dans lequel est décrite la ville d'eaux pour laquelle je pars. Le moindre mot de Joanne ou de Murray, la moindre preuve que les baigneurs d'outre-tombe se refont une nouvelle santé, m'eussent tranquillisé beaucoup plus que tous les livres de métaphysique et toutes les prophéties religieuses. Ne vous signez pas, mes amis! J'ai légué vingt mille francs au denier de Saint-Pierre, je mourrai muni, et mon enterrement sera de première classe. Que diable! je suis un homme comme il faut, et ma dernière sortie ne peut pas être celle d'un bourgeois voltairien! Lorsqu'on a pour intimes deux soldats de Castelfidardo, il est impossible de mourir en paltoquet! Adieu,

chers amis, continua-t-il, amusez-vous bien; ne devenez jamais sérieux; c'est le plaisir qui manque le moins. Un serment, un seul! Jurez-moi, par vos pères, d'être les preux chevaliers d'Estelle. Ne permettez pas aux amoureux sentimentaux de l'approcher; elle a des tendances à la réflexion et à la tristesse; je vous lègue l'entretien de sa gaieté! »

Tu ne saurais croire, chère Léonie, combien ce discours m'a déplu. Julien vivant, une moralité si bouffonne m'eût fait rire; Julien mort, elle me révolte. Pourquoi? Ces paroles me découvrent-elles un côté nouveau du caractère de mon mari? Pas du tout. J'ai vécu sans souffrance aucune, heureuse même, de dix-sept à vingt-cinq ans, auprès de lui, dans le monde qu'il aimait, faisant de ses amis les miens. C'est moi qui ai choisi ce compagnon, indifférent à tout ce qu'il y a de beau et de bon sur terre; c'est moi qui ai

voulu un mari aussi complétement inutile que la mousse parasite dont certains arbres sont recouverts. Le nœud de sa cravate, son pied finement chaussé, l'élégance avec laquelle il saluait, son goût pour ma toilette, sa goguenardise, la façon dont il contait les anecdotes, les bons mots qu'il empruntait, en citant ses auteurs, aux gens qui font métier de leur esprit, la manière dont il recevait, son grand savoir-vivre comme invité, tout cela suffisait pour nourrir mon esprit, renouveler mon admiration, satisfaire mes désirs les plus exigeants. Eh bien, tant de qualités si précieuses à mes yeux il y a quelques mois, et qui détournaient victorieusement mes réflexions les plus profondes, ne sont-elles pas assez puissantes encore pour s'imposer à mon souvenir?

Léonie, Léonie, à quoi bon remuer tant de pensées dans ma tête? Pourquoi vouloir alour-

dir une cervelle légère, lorsqu'un mot, un seul mot peut expliquer ces changements, ces lassitudes, ces réflexions tardives? J'ai vingt-six ans accomplis! n'est-ce pas l'âge où toute femme s'arrête un instant, se regarde, s'interroge, et répond aux rares questions qu'elle s'est adressées jusque-là? J'en ai assez, de mon rôle de femme à la mode! Je voudrais avoir le courage de le déchirer. Mais que vais-je apprendre maintenant? Il n'importe! Je suis libre d'aller où bon me semble; me voilà débarrassée du fatigant devoir de m'habiller quatre fois le jour; je ne serai plus forcée de changer, par genre, mes heures de promenade toutes les semaines; rien ne m'oblige désormais à voir ce qu'il faut avoir vu. Je ne recevrai pas de sitôt les billets doux de Saint-Elme; je n'entendrai plus les tirades plaisantes de Karnac contre le mariage. Ils doivent se rappeler tous deux mon dernier

bonsoir. J'y ajoutai un grand soupir de délivrance. Allons, bonsoir, messieurs! Bonsoir, ma Léonie! Je n'ai jamais tant griffonné. Pardonne à ces bavardages.

P.-S. Écris-moi à Bordighera, d'où je t'écrirai. Adresse tes lettres à Marie, ma chère petite filleule, que j'ai prise avec moi. Tu sais comme elle est intelligente et dévouée. Au moment de mon départ, quand elle s'est vue seule dans mon secret, et que je lui ai dit, sans trop y songer, que j'allais chercher un peu de mélancolie, loin du monde, elle m'a répondu, avec cet air si fin que tu lui connais : « Je remercie madame de sa confiance. Il faudra que cette mélancolie, dont ma marraine a besoin, soit bien cachée pour que je ne la fasse point lever. On n'est pas fille de braconnier pour rien ! »

ESTELLE A LÉONIE.

Menton, 15 avril.

J'étais encore à Nice ce matin. Ayant laissé à Paris ma femme de chambre, qui est une personne fort indiscrète, il m'a fallu en trouver une autre avant de partir. Je suis allée en chemin de fer jusqu'à Monaco, où j'étais attendue par un cicérone que j'avais envoyé hier au soir, et qui doit, durant tout mon voyage, régler mes comptes d'hôtellerie, organiser le service de mes voitures, et traduire mon français en italien. Marie est dans l'admiration des bonnes manières de cet homme. Cette petite m'amuse; je m'ennuierais beaucoup si je ne l'avais pas; mais le grand air la grise, elle bavarde comme

une perruche, et me fait rire à propos d'une mouche qui vole. Je crains qu'elle ne me seconde fort mal dans ma recherche de la mélancolie.

J'aurai une lettre de toi à Bordighera. Je voudrais déjà la lire. A mesure que je me détache de mes amitiés convenues, je sens mieux le prix de ta tendresse. Écris-moi souvent, je t'en conjure. Je sais bien que ton mari et toi n'approuverez point la forme de ma nouvelle entreprise, mais je suis certaine que son objet aura vos encouragements.

Je prends à chaque instant des notes au crayon, pour te mieux rendre la fraîcheur et la sincérité de mes impressions. Marie ou moi, nous te recopierons ces notes informes tous les soirs, et tu auras ainsi, par mes lettres, une sorte de journal, une relation exacte de tous mes faits et gestes, de toutes mes pensées, voire de toutes mes rêveries.

A Monaco, un voiturin très-commode nous attend. Ledit voiturin se compose (car il n'est pas simple du tout) d'une calèche demi-ouverte et demi-fermée qu'on peut faire clore entièrement au moindre froid, d'une sorte de cabriolet couvert pour le cicérone et la femme de chambre, et d'un siége pour le cocher. Derrière la calèche, on place aisément toutes mes caisses. Quatre mules agitent leurs grelots, et nous passons auprès de la merveilleuse, de l'incomparable cité de Monaco. Ah ! comme je me repens de m'être tant de fois moquée de ce royaume ! Qu'il est mignon et joli ! On ne peut rien imaginer de plus gracieux. Le château du prince est campé sur des rochers inaccessibles ; sa ville, ses fortifications, sa place d'armes, ses jardins, sont suspendus au-dessus de la mer et baignés de tous côtés par les flots bleus. Une végétation africaine couvre les escarpements

des rochers, emplit les crevasses des vieux murs; ce ne sont que figuiers de barbarie, aloès, ficoïdes en fleurs. Quelques palmiers, calmes et fiers, dominent le paysage et complètent le décor. Oui, le décor, ma grande sœur! Ici, je ne vois rien de véritable; la fantaisie gouverne la coquette principauté; on marche dans le cadre d'un conte des *Mille et une Nuits.* Des pommes d'or pendent aux arbres, et les fruits sont plus nombreux que les feuilles. L'oranger fleurit, les citrons mûrissent. Faites arrêter, monsieur le cicérone! Je veux me promener dans ce jardin, où tant de gens vont et viennent avec indifférence, comme s'ils n'étaient pas dans le plus bel endroit du monde.

Essaye de te figurer, Léonie, des bouquets de palmiers en grand nombre, des arbres inconnus, la plupart recouverts de fleurs étranges, que je me rappelle vaguement avoir

vues dans nos serres. Représente-toi le jardin de l'établissement des jeux de Monaco formant une grande courbe qui s'avance dans la mer. Des terrasses, de beaux escaliers blancs, se découpent sur le bleu du ciel, sur l'azur de l'eau. Un palais de marbre, à l'aspect mystérieux, occupe le centre d'un énorme massif de verdure. La gaieté de ce lieu est telle, que je ne me sens plus même un désir de mélancolie. Je marche avec des exclamations d'enthousiasme, je m'arrête pour chanter une belle phrase de *Lalla-Roukh*, et je m'assois pour rêver à quelque roman dont je vais être l'héroïne...

Il me semble que je suis seule, sur un banc, avec ma confidente. Habillée pour une fête, vêtue d'une robe couleur de la mer, j'attends... Qui donc? Un beau prince, car, si je ne me trompe, me voilà devenue princesse orientale! Mes courtisans sont ré-

pandus par groupes au milieu des bosquets; une musique ravissante et douce soupire dans le palais blanc. Là-bas, là-bas, entre la mer et le ciel, j'aperçois un grand vaisseau, avec des voiles brunes. C'est le vaisseau qui porte mon prince! J'agite mon mouchoir...

— Est-ce à la Mélancolie que madame fait signe? me dit ma filleule, qui devine mon exaltation et s'en inquiète.

— Ah! Marie, pourquoi me tirer de mes beaux songes? J'allais voir apparaître un brillant corsaire barbaresque, ou bien un chevalier des temps passés, ou bien...

— Pardon, madame, n'entendez-vous pas les grelots de nos quatre mules? Elles s'impatientent; retournons, je vous en prie, dans notre voiture. Ici, tout m'épouvante. Je viens de suivre la conversation de gens qui pleuraient derrière nous. Ah! madame, c'est affreux ce qu'ils disaient! Nous allons dé-

couvrir quelque pendu à ces palmiers. Je voudrais bien, sauf l'avis de marraine, que nous quittions tout de suite ce vilain lieu.

— Marie, Marie, je te croyais plus de goût. Écoute le bruit de la mer.

— J'écoute, madame; ce bruit est un gémissement!

— Vois ces beaux arbres touffus.

— Je vois que leurs feuilles sont épaisses pour mieux cacher les suicidés!

— Tourne les yeux vers ce palais de marbre blanc.

— Il est fait de marbre pour qu'on y puisse laver, chaque nuit, les larmes et le sang!

— Ose me dire que cette musique n'est pas délicieuse!

— Je n'entends que la plainte de l'or, et ce palais, madame, s'appellerait en Picardie un dangereux tripot! Venez, marraine!



Le croirais-tu, Léonie? j'entrai dans les salles de jeu, malgré la résistance, le désespoir de la pauvre Mariette, qui me poursuivait de ses lamentations. J'aime à voir jouer, et, pour la première fois, je jouai moi-même. Ce n'est pas très-bon genre, quand on n'est pas princesse russe, mais c'est curieux. Julien ne m'avait jamais permis de jeter une pièce d'or sur le tapis vert; j'en ai jeté dix, et cela m'a fort amusée. Que de distractions à la fois! J'ai rencontré un magnifique paysage; j'ai fait un beau songe éveillée; j'ai eu, pendant un quart d'heure à la roulette, une émotion défendue : voilà une journée complète!

A peine ai-je fini de crayonner pour toi ces quelques détails de mon séjour à Monaco; à peine suis-je remontée en voiture, que je me sens mécontente et attristée. Marie pleure. Est-ce que j'ai eu tort d'entrer dans cette maison de jeu et de jouer? Peut-être ai-je

abusé de ma liberté? Je n'aurais pas fait cela à Bade, au milieu de mes amis. Une tentation s'est offerte et je n'y ai point résisté! La veille de mon départ pour Nice, je m'étais juré de ne plus rien entreprendre qui pût me déplaire. Je voulais, dès le début de mon voyage, laisser la vieille femme derrière moi et commencer une femme nouvelle. Je ne devais plus rien dire, rien faire, rien désirer qui fût excentrique, capricieux, léger; qui fût désapprouvé par toi, ma Léonie, à laquelle je me promets de tout écrire. Quoi! sitôt, tous mes projets s'envolent!

Dans le monde, quand on est bon, ou pas mauvais, on prend souvent la résolution d'être tout à coup très-bienveillant, très-discret, de défendre l'absent, de soutenir le juste : autant en emporte le vent! Mais, lorsqu'on est libre, seul, il faut à tout prix se surveiller et s'approuver. Comment! je n'ai pas seulement les

défauts qu'on acquiert dans le commerce des gens désœuvrés, ennuyés, blasés? J'en ai d'autres, à moi, venant de mon cru, et des plus vilains. Tout à l'heure, si je ne m'étais quelque peu retenue, j'aurais joué comme une femme déclassée. Oh! que c'est laid, mon Dieu! Et je me croyais des qualités incomprises; je voulais m'admirer dans mes vertus personnelles; je m'applaudissais de mon soi-disant mépris des plaisirs faux et malsains. Graves oliviers, pins tranquilles, sombres caroubiers, chênes verts tordus par le vent, ne me regardez pas avec ce dédain!... Au crépuscule, sur les routes, les silhouettes des arbres me font peur! Mais j'aperçois Menton. Adieu, Léonie; ne me gronde pas trop.

P.-S. C'est moi, madame, qui recopie ce soir les notes de marraine; ne soyez point surprise de l'écriture, et veuillez croire à mon entier dévouement. MARIE.

ESTELLE A LÉONIE.

Bordighera, 16 avril.

J'ai l'honneur de vous apprendre, madame ma sœur, que j'ai quitté Menton à une heure de l'après-midi, par un jour superbe. Le vent d'ouest avait soufflé le matin et balayé toutes les impuretés de l'air. Ma promenade, aujourd'hui, a été plus merveilleuse encore que celle d'hier, et il me semble que j'ai fait un petit voyage dans le bleu.

Le pays, de Menton à Bordighera, est magique. Cette mer qu'on voit sans cesse, qui ne vous abandonne jamais, qui renouvelle à tout instant son vêtement de gloire, enchante mes yeux, ravit mon cœur, et il

faut que tu subisses mon enthousiasme pour elle. Écoute le récit de ses beautés : elle a toutes les grâces des lacs tranquilles, toute la limpidité des clairs ruisseaux; elle purifie l'eau des ravins sablonneux, et réchauffe l'eau glacée des fleuves qui descendent bruyamment des montagnes; ses vagues molles donnent à ses golfes des contours d'un dessin achevé. Qu'elle est belle et souriante, avec ses nombreuses presqu'îles, ses îlots, dont elle baise les terres, au lieu de les mordre comme font les océans! Il est impossible de ne pas prêter une personnalité à cette mer, et de ne pas voir en elle une déesse Amphitrite! La mythologie païenne, devenue très-rococo dans le Nord, reprend ici toute sa fraîcheur et toute sa puissance. Cette mythologie est bien fille des Grecs, oui, leur fille; car donner la forme à un être de l'imagination, c'est faire un acte de paternité plus

méritoire que donner la vie à un enfant. Voilà une phrase que j'aurais voulu développer, mais qui dépasse la mesure de mes raisonnements de tous les jours, et je ne la termine pas. Mon estimable beau-frère, philosophe et philosophant, rirait de moi et recommencerait à m'appeler une femme incomprise. Dans ce pays, je vibre au contact d'idées qui me sont étrangères. Cela fait toc toc dans mon esprit; ça entre et puis ça sort, après avoir résonné dans ma tête. Voilà une chercheuse de mélancolie passée à l'état de guitare !

Ah ! que je suis sotte, ma Léonie, de plaisanter sans cesse sur mes admirations ! Eh bien, je me moque de ma moquerie, et je continue sérieusement. La grande Méditerranée me représente une femme grecque, enfermée à l'intérieur par ses rivages, comme les femmes d'Athènes par les murs du gyné-

cée. Un peu attristée ou affaiblie par son esclavage, elle ne cherche point à sortir de son lit; silencieuse comme une opprimée, elle est fière et sage comme une matrone. Cette grande voix rauque de l'Océan, qui me plaisait autrefois, me paraît discordante aujourd'hui. Les mouvements brusques des flots toujours irrités, d'une violence toujours imprévue, toujours aveugle, provoquée par une colère sans frein, se peignent à mon souvenir comme des mouvements pleins de lourde gaucherie et de grossière puissance. La Méditerranée, qui glisse sur les plages et se retire avec discrétion, qui cause pour ainsi dire et n'assourdit point l'oreille, qui n'éclabousse personne, est du monde civilisé. J'ai beau vouloir me défaire de mes habitudes d'estime pour ce qui est de bon ton, la force brutale, le rude, l'excessif, l'emporté, l'incontenu, rencontrent en moi des répugnances, tandis que

je suis toujours prête à reçonnaître la vraie beauté dans la grâce, dans la souplesse, dans le joli, et un peu dans le cherché.

Sous les oliviers et sous les orangers, partout, l'herbe est fleurie à en éblouir les yeux. Quelle lutte de couleurs et de formes! Marie descend pour me cueillir un brin de bourrache, de ces bourraches bleues, si charmantes, si mélancoliques, dont la tige épaisse porte des pétales si finement dessinés. Des champs entiers de ces bourraches semblent vouloir porter un défi au bleu de la mer. Toi aussi, tu aimes les fleurs bleues. Rappelle-toi comme nous guettions la floraison des bluets, du lin, des myosotis dans les champs, et celle des belles-de-jour, des épatiques, de l'indigo dans le parc. Si tu voyais la Méditerranée, le ciel du Midi, chère grande sœur, c'est le triomphe du bleu; la pensée nage en plein azur. Il y a beaucoup de gens qui dé-

testent le bleu et trouvent que c'est une couleur vulgaire, fade, prétentieuse. Chère couleur! elle réjouit mes yeux, attendrit mon cœur, repose mon imagination. Lorsque dans mon sommeil le bleu apparaît, sous n'importe quelle forme, il calme ma fièvre, me berce, et me protége contre toutes les terreurs. Il est pour moi, dans mes cauchemars, ce qu'est un drapeau dans la bataille pour les soldats; il me guide, me fortifie; il éveille et encourage ma bravoure. Le blanc, le gris, le vert ne me plaisent que lorsqu'ils prennent des teintes bleuâtres. Tu me comprends, tu partages mes goûts, parce que tu es blonde comme moi. Julien, qui était brun, ne me trouvait belle que si je portais du rouge, du maïs, du violet, ou l'une de ces affreuses couleurs à la mode, qui sont toutes lie-de-vin ou d'un brun jaunâtre, c'est-à-dire laides.

Il y a dans les petites prairies, au bord de la mer, des jonquilles blanches, des téraspics, des pâquerettes à profusion. Tout lutte de première verdure et de fraîcheur. Que c'est beau de voir !

Je suis maintenant tout à fait en Italie. Nous approchons de Vintimiglia. Un très-haut palmier domine l'enceinte fortifiée de la ville. Les Alpes maritimes, couvertes de neige, se détachent sur le fond du ciel. On n'a sous les yeux que des murs blancs, des remparts, la mer, le palmier, la chaîne glacée derrière. Je me crois transportée dans quelque site biblique. Les collines qui m'entourent sont nues, pierreuses, infertiles; une forteresse est pittoresquement campée sur l'une d'elles. Seul, le romarin, fleuri de pâles fleurs lilas, sert de pâture aux troupeaux de chèvres dont les essaims s'accrochent aux flancs des collines. J'aperçois une plante singulière dont

j'ignore le nom; sa fleur est une petite boule bleue, sèche comme une immortelle; son feuillage est épais, roide; peut-être suis-je en présence de quelque rose de Judée? Mais nous entrons dans la ville; tout change. Les maisons, peintes à la fresque, descendent par gradins jusqu'aux rives plantureuses de la Roya; des pots d'œillets ornent toutes les fenêtres; des aloès par centaines, groupés en bataillons serrés, escaladent les terrasses, emplissent tous les intervalles entre les maisons. Quel aspect méridional et particulier pour mes yeux ces aloès donnent aux villes et aux villages que je traverse! Les cascades bruyantes de la Roya parlent haut à Vintimiglia; c'est le plus beau torrent que j'aie vu; il sort des gorges neigeuses des Alpes, dont il suit tous les contours. A Vintimiglia, on se croirait au pied du pic de Tende, des pics de Brouis et de

Braus; il semble qu'en étendant un peu la main, on toucherait la neige; et cependant les orangers montrent dans les jardins leur verdure sombre, égayée par des fruits d'or. Les pêchers, sans feuilles et tout roses, fleurissent parmi les oliviers grisonnants. Quel contraste gracieux! la jeunesse, la *primavera*, à côté de tous ces arbres dont les feuilles sont si bien nommées persistantes. Ce persistant me rend bien la froideur, la sévérité, et l'aspect artificiel de l'oranger et de l'olivier. Dans une petite anse, des navires sont tirés sur le sable; comment fait-on pour les remettre à flot? car il n'y a point de marée à Vintimiglia. Au milieu de ces navires, un rocher maigre, sans forme, sans couleur, parce qu'il est pétri de cailloux et de terre comme le sol de Vintimiglia, donne à ce petit port, qui serait coquet sans lui, une apparence misérable.

Sur la route, les mulets endimanchés se-

couent de belles petites sonnettes et marchent gravement avec leur diadème de cuir, tout constellé de clous d'acier poli; ils agitent, de droite et de gauche et comme en cadence, au bruit des clochettes, les glands nombreux de laine écarlate qui ornent leur tête et leur col.

La vue d'une chose sans importance, qui m'a beaucoup frappée, tant frappée qu'un si petit incident domine ce soir mes impressions du jour, c'est, devine... un champ d'ails sauvages en fleurs! Tu ne peux te figurer la beauté de ce champ. Imagine un tapis immense, égal, de fines ombelles blanches, de la blancheur des lis; au milieu de cette neige, tantôt éparses et tantôt massées, des anémones d'un lilas si tendre qu'on les dirait bleues; toutes ces fleurs abritées par l'ombre élyséenne des vieux oliviers! Je fais arrêter ma voiture pour m'asseoir auprès de ce champ

et lui payer mon tribut d'admiration. O nature! tu peux défier pour la régularité même tous les jardiniers. Mon cicérone m'apprend que chaque année cette herbe fleurit ainsi; qu'on appelle l'endroit le jardin du fou. Enfin voilà une histoire, une légende. Je veux me la faire raconter, mais on sait peu de chose. Un homme demeure dans une hutte, sous les oliviers; après la floraison des ails et des anémones, s'il a remarqué un petit coin où les fleurs sont moins épaisses, il le replante soigneusement. Marie demande à voir ce fou; notre cicérone lui répond qu'il se tient d'ordinaire pendant le jour auprès des bains d'Isola.

Les bains d'Isola sont sur la route. L'homme au champ fleuri ne parle jamais; on ne sait rien de ses aventures. A Vintimiglia, où l'on respecte l'olivier en ne le cultivant pas, ce fou ne gêne ni arbres, ni proprié-

taire. Mais voilà le fou en personne! il est affreux. La terre a commencé quelque formation géologique sur sa figure. Pourquoi ce masque de terre? Le front du mendiant ne se relève pas; il marche courbé en deux. Ses paupières seulement jouent d'une façon étrange pour lancer le regard le plus dur qu'il y ait au monde. Il est vêtu d'une houppelande noire en lambeaux. Pourquoi ce regard si fier, avec cette démarche si humble? Je lui donne une petite pièce d'or; il ne me remercie pas. Quel est cet homme? L'ennui des voyages, c'est qu'on ne peut rien savoir d'intime. Les choses et les gens défilent sous vos yeux avec une rapidité qui n'a d'égale que la facilité avec laquelle on oublie le spectacle.

Je passe deux jours à Bordighera. J'y attends une lettre de toi demain matin. Je vais me promener à l'ombre des forêts de

palmiers. C'est fatigant, les voyages ! Je me sens déjà lasse.

LÉONIE BERRENS A ESTELLE DEVILLENEUVE,
A BORDIGHERA (ITALIE).

Séricourt, 14 avril.

Je ne te dirai pas assez le plaisir que tes lettres nous ont causé, à Hector et à moi. Voilà certainement les premières pages à peu près sensées que tu nous écris, les seules où il ne soit question ni de robes courtes et de robes longues, ni de chignons, ni d'étoffes à couleurs nouvelles, ni de fils de familles interdits, ni de ces scandales si fréquents autour de toi, et qui nous indignent. Enfin tu te détaches de ces babioles qui faisaient, à Julien et à toi, toute votre occupation, et vous don-

naient un langage, des goûts, des satisfactions d'amour-propre, des désirs auxquels je n'ai jamais pu rien comprendre.

Chère Estelle, ne crois pas être exilée de la société entière parce que tu es sortie d'un cercle de gens très à part, qui semble vouloir résumer aujourd'hui toutes les sottises et toutes les excentricités. Autrefois, avant la révolution qui nous a donné le jour, à nous les roturiers, le monde gravitait autour d'un trône; c'était le roi qui distribuait les richesses, l'honneur, les brevets d'intelligence. Maintenant que les forces et les facultés se sont répandues parmi toutes les classes dans une mesure égale, les grandes richesses s'amassent loin de la cour, l'honneur se conquiert en dehors, et les réputations d'esprit, de savoir, faites par la France elle-même, sont de meilleur poids, sans garantie du gouvernement !

La coterie qui, à l'exclusion de tout autre, s'appelle le monde, à Paris, est de plus en plus restreinte; haut juchée, elle prend des vessies gonflées d'air pour un piédestal; elle s'agite dans l'extraordinaire, ne participe à aucun entraînement généreux du pays, se fait écho à elle-même, et se nourrit d'idées corrompues à force d'avoir vieilli; elle confond le ridicule avec le bon genre, le grossier avec le fort, le tracas avec l'activité. Cette coterie croit que l'univers est sans cesse occupé d'elle et que toutes les ambitions tournent autour de ses lustres, comme les étoiles autour des soleils!

Voyons ces beaux plaisirs, si enviables! Quand les saisons à la mode réunissent ta société, tu me l'as dit souvent toi-même, ce ne sont plus que médisances, soupçons, jalousies de la part des femmes; alors, les hommes désertent les salons pour se retrouver

dans tous les lieux qui leur sont réservés, surtout à l'écurie. Pauvre monde ! Non, tu n'étais pas faite pour vivre toujours dans ce milieu ; c'est assez d'y avoir passé huit ans, ma sœur. Tu en es sortie et tu n'y rentreras pas, j'en ai l'espoir. Dans quelques jours, ton œil se sera déshabitué de la caricature, et tu ne consentiras plus à revêtir, en temps honnête, des costumes de carnaval. Combien d'avertissements j'aurais à t'envoyer ! Mais ne faut-il pas que tu soies tirée de l'eau avant d'écouter mon discours, chère grande enfant ? Ton estimable beau-frère, comme tu l'appelles, me dit que le mieux est de te laisser complétement libre de juger tes amis et toi-même ; il affirme que ta dernière lettre indique un effort sincère, une belle résolution dont il faut te savoir gré. Te voilà d'ailleurs à une bonne distance, comme nous, pour voir l'ensemble des folies que tu quittes.

Pourquoi te parler de ce que tes amis appellent le testament moral de Julien? Il m'a déplu à moi aussi; mais, ayant toujours partagé le mépris de notre pauvre père pour les idées de ton mari, ces derniers adieux, qui complètent une existence inutile, n'ont rien pu ajouter à mon blâme et à mes griefs.

J'ai voulu rire de ton voyage à la recherche de la mélancolie, lequel me paraissait fort drolatique, je t'en demande pardon, mignonne. Hector, ou la justice, m'a sévèrement grondée; il défend ta mélancolie, il fait des vœux pour que tu la trouves, il la croit, pour le moment du moins, dans une mesure parfaite avec le sérieux que tu désires posséder. Nous souhaitons qu'elle te détache de ces squares, de ces jardins, où tu ne contemples que des fleurs tropicales, presque artificielles, et qu'elle te réacclimate à la vraie nature.

Tu as bouleversé toutes mes idées sur la

mélancolie, et je veux que tu saches pourquoi je te trouvais une si plaisante figure, courant à sa recherche. J'ai toujours vu la mélancolie sous la forme d'un personnage d'Albert Dürer, personnage mystérieux et désolé entre tous! Combien de fois ai-je cru découvrir le secret de cette composition énorme, qui dépasse peut-être la pensée de son auteur! Dans cette femme colossale, dans cet archange aux ailes puissantes, j'ai parfois reconnu le génie de l'humanité. Le merveilleux Penseur de Michel-Ange, assis avec élégance, posé dans sa chaise comme un prince de la terre, semble ne regarder que le spectacle des nations. Le Penseur d'Albert Dürer, femme, archange ou génie, regarde par delà les mondes; il est assis sur le sol; le coude appuyé sur son genou, il soutient sans grâce, de sa main large, une tête remplie de lourdes pensées; ses yeux portent en plein dans l'in-

fini, et ils lui demandent avec colère le pourquoi du labeur humain. Des instruments de travail de toute sorte s'échappent des plis épais de sa jupe et sont répandus autour de lui ; une tenaille entr'ouverte, des clous, une règle, un rabot, une scie, un marteau gisent inoccupés. Mais plus loin un creuset s'allume, une échelle se dresse, une cloche est mise en branle ; la flamme fait frissonner le métal en fusion ; des sons aigus rompent le silence ; l'échelle invite à l'escalade !

Pourquoi, en même temps, cette immobilité et cette vie aux côtés du génie ? pourquoi cet angelot, sommeillant sur une meule usée? pourquoi cette bête de l'Apocalypse endormie? pourquoi cet octaèdre énorme, en cristal de roche, qui repose inutile au milieu des instruments de travail ? pourquoi cet ostensoir dans lequel l'encens ne fume plus ? Là-bas, là-bas, au bord de la mer, une ville se devine

avec ses riches monuments, son port empli de vaisseaux, son phare, son enceinte de montagnes. Le soleil se couche et ses rayons remontent au ciel comme s'il renonçait, un beau soir, à éclairer la terre. Que disent ces clefs, pendues à la ceinture du génie auprès d'une escarcelle pleine? Génie, ton livre d'heures est fermé; sans doute il a refusé de répondre à tes questions sacriléges! Mais ce compas, sur tes genoux, qui embrasse l'étendue de ses deux pointes écartées, n'a-t-il pu te révéler les secrets de l'espace? Cette table d'arithmétique suspendue au mur, et qui calcule tant de chiffres, ne sait-elle pas ce que c'est que le nombre? Ce sablier, tant de fois retourné, qui a mesuré tant d'heures et de jours, ne t'apprendra-t-il pas ce que c'est que le temps? L'infini recule à mesure que le génie de l'humanité s'avance! Voilà pourquoi il est assis, le travailleur; pourquoi il est las;

pourquoi, entre son regard et le soleil, qui répand la lumière physique sur le monde, une harpie agite cette banderole où nous lisons : *Melencolia !*

A présent, chère Estelle, il me faut voir la Mélancolie sous les traits d'une beauté blonde, au teint de lis et de rose, avec les yeux les plus bleus et le regard le plus séduisant qui soit au monde ; il me faut rêver à une Mélancolie fine, élégante, dont la taille, à la fois élevée et mignonne, a des grâces irrésistibles. Me voilà songeant à une *Melencolia* que nul ne contemple sans l'aimer, qui conquiert indistinctement hommes, femmes, enfants, et que la fortune a dotée d'un charme tel, qu'il lui suffit d'un sourire pour prendre à tout jamais le cœur le plus indifférent. La bluette remplace dans ma pensée un grand dessin tragique. Rien ne manque à ton petit scénario, chère Estelle : le testament ou les dernières volontés

d'un époux; une filleule spirituelle et confidente, un ami sceptique, un amoureux insupportable! L'idéal que tu cherches, ce n'est pas un mari, fi donc! cela ressemblerait à tous les dénoûments! Tu as plus d'ingéniosité. Tu veux un beau décor à la fin ; c'est si demandé aujourd'hui! Ne faut-il pas un peu croiser les genres pour arriver à de nouveaux perfectionnements d'effets? La comédie se terminera par une apothéose : dans le lointain, au milieu d'une nature éclairée au gaz ou à la lumière électrique, on verra paraître la Mélancolie, vêtue avec goût, et représentée par la plus belle des veuves, émue et reconnaissante.

Ceci n'est pas sérieux et j'en ris! Hector, heureusement, ne verra pas la fin de ma lettre. Je ne suis guère malicieuse d'ordinaire; mais, à l'heure qu'il est, j'ai le droit de me plaindre. Quoi! au lieu d'un neveu ou d'une

nièce, que j'avais demandé avec insistance, on me promet la Mélancolie!

Puisque tu ne me parles pas de mon fils, c'est que tu n'as pu lui dire adieu. J'irai le chercher à Sainte-Barbe dans quinze jours, pour les vacances de Pâques, et je descendrai à l'hôtel. Je ne veux pas être ennuyée par les questions de tes domestiques.

ESTELLE A LÉONIE.

San-Remo, 18 avril.

J'ai reçu ta lettre à Bordighera, et j'avais grand besoin de te lire. Mais tes plaisanteries m'ont découragée; je ne comprends plus rien à rien! C'est au moment où je m'efforce de devenir un peu grave, que toi, Léonie, tu deviens moqueuse et légère? Je suis dans une

irritation difficile à peindre. Il souffle un mistral épouvantable et je me sens tout à fait malade. San-Remo étant, à ce que me disait mon cicérone, plus abrité que Bordighera, j'y ai couru ; mais cet abri, nous l'avons cherché en vain. La question d'abri est curieuse sur le littoral. On prend des airs mystérieux, solennels, lorsqu'on parle d'une propriété en état de grâce, c'est-à-dire abritée. Note que, par ce mistral, les différences sont insaisissables et qu'on est toujours souffleté. Pour dix mètres de recul, dans un sens contraire au vent, pour un bouquet d'arbres, les prétentions des loueurs d'appartements croissent de la façon la plus amusante.

J'ai trouvé le mistral partout ! Il est difficile de se représenter un vent plus féroce; il pénètre et vous poursuit dans les chambres les mieux closes; il siffle à fendre la tête, sèche la moiteur du corps et le refroidit à ne pou-

voir le réchauffer: il gronde, il attaque les maisons, brise les arbres, torture les nerfs, et s'applique à mettre tous les êtres vivants au niveau de sa violence et de sa fureur. Ah! le maudit vent!

Depuis le commencement de mon voyage, j'ai beaucoup souffert du manque de sommeil. On ne dort pas dans le Midi; l'agitation y va toujours croissant, et, pour peu qu'on subisse ce qu'on appelle ici un coup de mistral, alors on devient enragé. Marie est en pleine révolte, et ses gémissements sont les plus comiques du monde; elle seule m'égaye; chaque fois qu'elle rencontre un Italien, elle l'apostrophe à propos du mistral. La plupart des gens d'ici font commerce de leur température, et ils ont une vanité singulière, développée par la concurrence et les vantardises des villes voisines; ils croient devoir se défendre du mauvais temps, affirmer qu'ils n'y

sont pour rien; que Nice, Menton et Cannes sont plus éprouvés encore; que le fait est unique, extraordinaire. J'assiste à des scènes bouffonnes. Si ce vent dure encore trois jours, je rentre à Paris.

Je ne puis m'expliquer comment ma pauvre amie, Mme d'Estreville, si nerveuse et si faible de la poitrine, pouvait supporter les aigreurs du climat de la Corniche. Non, ce n'est pas ici qu'il faut venir chercher la mélancolie, c'est-à-dire le calme, l'apaisement, le rêve doux et attristé. Tout est cruel dans ce pays. On est la proie des influences extérieures. Je sors, le soleil me bombarde de ses flèches, l'air m'excite et m'entraîne, la lumière m'aveugle, la poussière m'inonde, le vent me torture. Dès le matin, dans mon lit, je suis attaquée par un jour terrible; il me faut renoncer à mes bonnes heures de sommeil. Je n'ai vu, dans aucune saison, un

jour aussi entreprenant. Quand le soleil se lève, c'est comme une bombe qui éclate; il entre en vainqueur chez moi, et la moindre fissure aux doubles volets qui me défendent contre ses rayons lui suffit pour pénétrer dans ma chambre et l'inonder de lumière. Mes yeux, habitués au soleil discret de Paris, de Bade ou de Trouville, sont effarouchés par l'intensité du jour. Je suis comme une personne galvanisée, je ne m'appartiens plus; les battements de mon cœur et de mon pouls s'accélèrent; j'ai la fièvre! J'ai des gaietés subites et sans cause, des larmes toujours prêtes. Chaque matin, je veux aller, venir, escalader, connaître, découvrir! Chaque soir, dès que l'ombre paraît, je suis saisie d'une crainte singulière; tout prend à mes yeux un aspect menaçant, une forme désolée; l'inquiétude, le tourment vague m'assaillent; il faut que je rentre dans le poulailler où je

perche, et je me couche naturellement comme les poules. Si je dors, les images de mes songes se dessinent avec une netteté qui me fatigue outre mesure; mon pauvre cerveau est obligé de travailler comme en plein jour, dans de mauvaises conditions, sans l'aide de mes sens paralysés. Aussi, lorsque je m'éveille, je suis anéantie!

Sais-tu ce que ta *Melencolia* regarde, Léonie? Elle regarde la Méditerranée, une ville du Midi avec des vaisseaux emprisonnés dans son port; elle cherche le moyen de vaincre le mistral; et moi, cherchant un moyen d'y échapper, je dois avoir quelque chose de son air désespéré !

Remercie Hector de sa bienveillance; mais avoue-lui pour moi qu'en ce moment ce que je désire le plus, c'est d'être à Paris, où l'on n'entend pas le mistral, où les nuages voilent d'ordinaire l'éclat du soleil, où Phébus discret

n'entre dans l'appartement des femmes qu'après une invitation !

Merci de tes jolis compliments sur ma personne et mes charmes; c'est du sucre! Tu ne m'avais jamais dit tant de si jolies choses. Je suis friande de louanges, maintenant que je n'en reçois plus de personne !

Écris-moi, écris-moi longuement à Gênes, où j'ai hâte d'arriver.

ESTELLE A LÉONIE.

San-Remo, 20 avril.

Toujours le mistral ! Toi qui as lu Dante, sais-tu s'il a utilisé le mistral comme torture dans l'un des cercles de son Enfer? La pluie seule, une grosse pluie, peut abattre le vent. Je vois des nuages boursouflés, d'un blanc de

neige, qui s'amoncellent dans la direction de Gênes. Aux extrémités de l'horizon, une brume épaisse tombe lourdement du ciel sur la mer, et envahit ces espaces bleus que mes yeux parcouraient sans cesse. Ce pays-ci doit être affreux par la pluie; l'ombre déjà l'enlaidit incroyablement. La ligne des paysages est sèche, dure, parfois gauche. L'artiste a compté sur les séductions d'un radieux soleil; il a négligé le dessin pour soigner le coloris, comme on dit en style de peintre, et il a caché les imperfections de la forme sous les vêtements de gloire de la lumière.

Je quitte San-Remo à quatre heures. Le mistral se permet quelques loisirs au coucher du soleil, et ne reprend d'ordinaire ses exercices qu'entre onze heures et minuit. J'aurais préféré voyager le jour, mais je ne puis me décider à voir mon carrosse onduler sous le vent au bord des précipices. J'aime

mieux affronter la peur des fantômes de mon imagination que les dangers de la réalité.

A ce soir !

Oneglia, 9 heures du soir.

Au moment où je pars de San-Remo, l'horizon demeure noyé dans la brume. La mer est d'un violet blafard, les nuages effleurent avec hésitation les collines nues, d'un gris sale, déplaisant à voir. Le mistral épuisé rencontre dans l'atmospère humide un obstacle aux derniers élans de sa fureur ; il gémit à lui seul comme une troupe de soldats vaincus ; les arbres, les herbes, le ciel, ont des teintes noirâtres et lugubres. Quelques goëlands effarés tournoient dans les golfes. Les petits navires, pressés, inquiets, toutes leurs voiles gonflées encore par le mistral, cherchent un

refuge. Notre cicérone affirme qu'un coup de vent d'est causerait en ce moment bien des sinistres. Allons, je n'ai pas la bosse des belles horreurs. Que c'est donc navrant, ce spectacle! que c'est laid! Si je pouvais te céder ma place pour voir ceci, je n'hésiterais pas un instant! Julien avait raison : les gens du monde ne sont pas faits pour voyager. Je ne sens aucune bienveillance dans mon humeur pour les déconvenues de la route. Les mauvaises voitures, les mauvais dîners, les mauvaises auberges, le mauvais temps, ne me trouvent point résignée. Et ce qui m'irrite par-dessus toute autre chose, c'est la poussière, cette poussière du Midi, en permanence sur les routes, qui vous aveugle, vous baigne, s'attache à vos vêtements, à vos cheveux, se faufile dans vos caisses, et ne vous laisse pas un seul instant le loisir de l'oublier. Quand je serai roi d'Italie. j'abolirai l'impôt sur le sel

et je ferai arroser la route de la Corniche avec de l'eau de mer. Si j'étais roi, je ne chercherais certainement pas la mélancolie ; elle s'attacherait à mon âme comme la poussière du Midi s'attache à mon visage ; cette légèreté de cœur, cette insouciance, cet enfantillage qui me mécontentent, seraient les objets de mes constants désirs. Est-ce que je voudrais être roi ou reine ? Ma foi, non ; les reines et les rois vont trop dans le monde ! Je demande à Marie si elle consentirait à porter une couronne ; elle me répond en riant que c'est trop lourd, qu'elle n'a pas la tête assez forte, que si on laisse tomber ces sortes de coiffures, ça casse trop de choses et ça fait trop de bruit ; elle ajoute cent balivernes. Puis elle devient sérieuse, et, avec cet esprit raisonnable que tu lui connais, elle me dit, elle me prouve que, pour être véritablement heureux, il faut être pauvre comme elle. Je

veux te résumer cette conversation, qui m'a paru bien curieuse. Tout d'abord, selon Marie, les bons serviteurs (tu sais qu'elle a la prétention d'être ma très-humble servante) sont plus favorisés que les bons maîtres; ils peuvent choisir, chercher, s'informer, changer aisément, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé à se caser bien; les bons maîtres, au contraire, attendent, prennent ce qui ne leur convient pas, sont trompés souvent, attrapés, volés, parce qu'il est bien naturel de voir les gens qui possèdent être plus exposés que ceux qui n'ont rien. Voilà pour ce qui touche à l'argent! La filleule ajoute que les riches ne sont jamais dans le vrai. Si nous nous amusons, nous prenons trop de plaisir, trop facilement; nous épuisons en quelques semaines des distractions qui suffisent, pendant toute une existence, aux gens de petite fortune. Alors nous vient la difficulté de désirer quel-

que chose ! Nous sommes avides de nouveau ; nous avons cette soif d'inconnu que la richesse ne désaltère jamais ; nous cherchons sans cesse ce à quoi nous n'avons pas goûté encore, et nous trouvons la satiété. J'arrête cette petite, car elle m'effraye ; je suis confuse de n'avoir rien à lui répondre. Je n'ai pas réfléchi à la morale et à tout ce que Julien appelait des subtilités et de la métaphysique. Si la richesse ne fait pas le bonheur, les réflexions trop profondes et trop creusées ne le font pas davantage. Je me suis quelquefois interrogée, en voyant des malheureux, sur la différence qui existe entre les riches et les pauvres, et je me suis avoué tout simplement, sans trouver mieux, que j'étais fort contente d'être parmi les élues de la société. Je donne à qui me demande, je suis charitable, et je vais jusqu'à me dire qu'il vaut mieux être trompée toute sa vie que de refu-

ser une seule fois l'aumône à un vrai misérable. Sans doute, et j'y songe aujourd'hui, ma charité est bien froide à côté de la tienne ; ta bienfaisance, à toi Léonie, est active. Quand je pense à votre colonie de Séricourt, à tous ces laboureurs que vous instruisez, que vous enrichissez, à ces familles qui sur vos terres se croient chez elles et travaillent dans vos champs comme si ces champs leur appartenaient, je me sens confuse. Heureusement pour moi, je n'entends rien, absolument rien, à ce que vous appelez l'union entre le labeur et l'argent ; de sorte que, n'ayant aucune intelligence pour le bien général des autres, je ne suis pas tourmentée du désir de le réaliser. Ah ! s'il n'y avait qu'à ouvrir sa bourse, sans plus, je l'ouvrirais maintenant toute grande ! Dis à ton mari de m'écrire une lettre sur la charité, à mon usage ; il est sensé, il ne me demandera pas l'impossible. Ma charité an-

cienne, quand j'y réfléchis, ne me paraît plus suffisante. Depuis que j'ai quitté Paris et nos salons, j'hésite à propos de tout. Les mots dansent dans ma pauvre tête sans que j'ose leur assigner une signification exacte. J'ai peur des idées, des vues nouvelles qui me hantent le jour et la nuit. J'aurais voulu trouver la rêverie dans l'isolement, et voilà que je fais de la morale sans le savoir! Je deviens pédante. Est-ce que ce voyage va devenir une excursion autour de ma personne? Merci bien! Faut-il donc que je m'étudie, que je me regarde avec sévérité? Ma complaisance devra-t-elle faire place à mon jugement? Vais-je descendre en ma conscience, me gronder et redresser mes torts, pour parler le beau langage? Dans ce cas, me voilà forcée d'apprendre ce que je ne sais pas, de m'éclairer, de me mettre d'accord avec moi-même, de développer en ma personne fugitive, par tous

les moyens, ce qu'on nomme, je crois, le caractère; je suis tenue de rechercher l'affection de gens sages ou savants; je cours au-devant des conseils de ceux qui pérorent gravement, sans imprévu, et qui sont toujours satisfaits de ce qu'ils ont dit! J'aime mieux, cent fois mieux, rentrer dans le monde et recommencer à m'étourdir!

Mais j'oublie entièrement le récit de mon voyage, pour causer de choses trop sérieuses, qui deviennent sous ma plume des billevesées. Je ne sais pas coudre ensemble mes observations et les faire suivre l'une par l'autre, quand elles ne concernent pas ce que je vois de mes yeux, ce que j'entends de mes oreilles. Lorsqu'il s'agit de comprendre des idées en elles-mêmes, je me souviens toujours d'un mot de Mme Lebrun, ta savante amie, qui refusa un jour de causer avec moi sous prétexte que je manquais de critère! Ce

mot de critère sort gaiement de mon souvenir chaque fois que je veux essayer d'être profonde; je ris, et la troupe de mes sages pensées s'envole.

Je reprends donc ! Ma conversation avec Marie cesse à Riva. Je traverse au grand galop Riva d'abord, puis San-Stefano, San-Lorenzo, trois bourgs exactement semblables, posés de la même façon au bord de la mer. Je vois des boutiques enfoncées, sombres, humides. Les rues sont si étroites que deux voitures y passent difficilement de front. Sur les dalles nos quatre mules piétinent avec un bruit assourdissant; notre cocher presse les gens de se garer et les avertit de loin, à très-haute voix. Les maisons se relient, d'un côté à l'autre de la rue, par des arcs-boutants très-larges, qui ajoutent encore à la tristesse de ces bourgades. La mer baigne pour ainsi dire le pied des habitations, qui

lui tournent le dos. Ce qu'on paraît craindre surtout, dans le beau pays où fleurit l'oranger, c'est la lumière et le soleil.

La nuit vient brusquement; le mistral a cessé; la mer est sombre, mais calme, presque immobile. Après ma sortie de San-Lorenzo le silence m'étonne; il y a dans la nature comme un repos momentané et dramatique. Tout à coup une lune inquiète, rouge, enflée, se lève devant moi en repoussant les nuages; son ascension est lente, pénible, toujours arrêtée par des entassements de brume. Enfin elle atteint les hauteurs du ciel, suivie de quelques étoiles affairées, qui traversent à la hâte les petits coins de l'espace dégagés par la grande balayeuse. Les paysages étranges d'en haut absorbent mon attention, et je ne regarde plus ceux qui défilent autour de moi. Des montagnes, des plaines, des forêts, semblent courir à toute vitesse

dans un sens contraire à la lune, et des monstres, des animaux, en troupes floconneuses, peuplent ces contrées fantastiques. La lune attaque et combat troupeaux, monstres, forêts! Sans cesse ils changent de forme pour lui échapper, mais, impitoyable, elle les dévore et en purge l'empyrée. Voilà de belles batailles! Hélas! hélas! ma lune est prise, vaincue, peut-être dévorée à son tour! Un crocodile immense, épais, tout noir, étalé en travers du ciel, allonge ses pattes démesurées, lui barre le passage, marche avec elle, et la retient prisonnière!... Enfin, elle est libre! Le crocodile, à moitié englouti, fuit vers l'ouest, et bientôt s'évanouit dans l'air. La lune, un peu lassée, se repose et s'arrête un moment au-dessus de la mer. Ses rayons tracent un cercle d'or sur l'eau qui frémit; on dirait que les vagues accourent de toutes parts, forcent l'entrée du cercle, et présentent leurs crêtes

frissonnantes au baisement des rayons dorés. En voyant ainsi la lune et la mer se sourire et se chercher, je me dis qu'elles s'aiment et se parlent.

Je côtoie une plage basse, et je découvre au milieu du cercle brillant tracé par la lune une chose étrange, dont je ne puis durant quelques instants me rendre compte. Une torche enfumée, portée par une ombre noire, se meut dans l'eau. Rien n'est plus bizarre que cette apparition! Je fais arrêter mon voiturin, je m'approche, et je vois un homme aux jambes nues, marchant dans la mer une torche de résine d'une main, un sabre de l'autre; il a une hotte sur le dos, un bonnet phrygien sur la tête. Cet homme suit les contours de la plage, abaisse de temps en temps son sabre dans l'eau, pique un poisson, qu'il détache en raclant sur le bord de sa hotte, et qu'il jette au fond. Ce pêcheur me

retient longtemps; c'est un personnage de Callot. Quel relief il a dans le sillon lumineux tracé par la lune, avec cette torche dont une marche difficile agite la flamme en tous sens. Je n'oublierai jamais la silhouette de cet homme-là !

Nous brûlons Porto-Maurizio, où je voudrais passer la nuit; mais les ciceroni et les cochers en ont décidé autrement. Dans une belle et grande ville, on m'assure qu'il n'y a point d'hôtel. Je suis conduite à Oneglia, ville plate et boueuse, et je m'installe dans une auberge toute noire, où je recopie mes notes et d'où je t'écris cettre lettre.

P.-S. Je n'ai pu dormir, tant les chambres de cette auberge sont laides et glacées. J'ai rêvé, les yeux ouverts, à la lune, au pêcheur, au crocodile. Des cauchemars affreux m'ont

poursuivie. Tantôt le pêcheur piquait la lune et la jetait dans le fond de sa hotte, tantôt le crocodile dévorait le pêcheur, tantôt la mer noyait la lune, et le pêcheur, et le crocodile !

Puisses-tu, chère grande sœur, avoir mieux dormi que moi, dans notre joli château de Séricourt !

Je te quitte pour monter en voiture.

ESTELLE A LÉONIE.

Loano, 21 avril à midi.

Hier, tout était sombre, tourmenté; aujourd'hui, tout est paisible et magnifiquement éclairé. Quelle souplesse de nerfs il faut, dans ce Midi, pour subir d'aussi brusques variations. Je ne suis pas faite pour de tels change-

ments, ils me rendent malade. L'atmosphère, secouée hier matin par un vent d'une violence folle, est aujourd'hui d'une douceur, d'une mollesse inimaginables. Nulle trace de pluie, pas un nuage, une pureté si audacieuse qu'elle me fâche. Ce n'est plus ni le même pays, ni la même mer, ni le même ciel, ni le même aspect des choses. Tout s'est transformé comme par miracle. Transitions amenées, lumières attendues, nuances délicates, beautés sans surprises de ma chère France du Nord, c'est à vous que je reviendrai demander le calme et les doux rêves !

La route qui monte en sortant d'Oneglia, est fort pittoresque. Je me retourne et je vois Porto-Maurizio, blanche comme une ville des contes de fées. Assise au sommet d'un beau mamelon, elle descend par étages jusqu'à la mer. On dirait un grand monument découpé avec art et formé d'arcades super-

posées qui me font songer aux temples des Indiens. De belles vallées d'oliviers, sur lesquelles une rosée vaporeuse est encore répandue, entourent la ville, qu'on croirait bâtie sur des nuages.

Nous continuons de gravir une côte très-longue, et, quand nous sommes sur la hauteur, j'aperçois Diano-Marina (quel adorable nom !) posée comme ses voisines au milieu des oliviers. Partout, égayant les collines, apparaissent de jolis villages, dont les maisons tantôt se rapprochent et tantôt se fuient. Le pied de Diane-Marine est mouillé par la mer; la plage sablonneuse qui entoure ses murs est dorée par le soleil; de longues vagues molles glissent avec lenteur, et, courbées à leurs points extrêmes par la forme du golfe, viennent baiser avec une grâce toute païenne les vieux remparts de Diano-Marina.

Toujours la mer; toujours de nouvelles villes,

avec les plus beaux noms du monde; toujours de nouveaux villages, mieux encadrés de verdure; encore des golfes; encore la chaîne des Alpes couverte de neige et brillamment éclairée; encore des montagnes noires, sombres comme la *Melencolia*, et se détachant à l'ouest sur un ciel pur; toujours de belles forêts d'oliviers centenaires; toujours des rochers énormes, aux couleurs les plus variées; toujours des collines grises, infertiles, mais vêtues d'ombre et de lumière; toujours de jolies petites îles vertes, poétiquement habitées par des troupeaux de chèvres; et toujours, toujours la mer! Cela, pendant de longues heures, sans trêve, sans repos, sans fin, produit dans l'esprit une somme d'admiration que la vue d'aucun site, fût-il le plus beau du monde, ne doit pouvoir égaler. Mais quelle lassitude j'éprouve! et combien l'obligation de regarder sans cesse

m'aurait déjà exaspérée, si cette nature singulière, en même temps qu'elle vous fatigue et vous importune, ne vous attirait avec une puissance irrésistible !

Marie a retrouvé toute sa gaieté ; elle chante à demi-voix des chansons picardes, sur ce ton lent qui leur prête une douceur si grande. Quelques couplets d'une vraie saveur me transportent au milieu de nos grandes plaines, pendant la moisson. Les faucheurs s'agitent au milieu des blés mûrs et chantent la chanson de Marie ; les gerbes se nouent ; les chariots trop pleins se balancent gravement dans les terres, et, toujours debout, semblent toujours près de verser. C'est donc pour comprendre la poésie picarde que je suis venue ici ? Il faut donc aux esprits superficiels comme le mien, le contraste, la distance, les loisirs accidentels, pour qu'ils consentent à se former une opinion sur un de leurs goûts ?

Quel dédain mérité nous devons inspirer à ceux qui pensent et qui jugent du matin au soir; mais *basta!* comme on dit en italien. Une autre chanson de Mariette me fait revoir encore ma Picardie. Des étendues sans fin de colzas dorés passent dans mon souvenir. Marie chante la floraison des trèfles incarnats, « qui réjouit l'œil picard » ! Elle chante le bleu tendre des fleurs du lin, la blancheur des pommiers en bouquets; « car c'est en Picardie que fleurissent les trois couleurs du drapeau français » ! Il me semble que je traduis encore assez bien notre patois, Léonie? Me voici dans les chènevières au moment de la cueillette. Quel enivrement! La senteur du chènevis, qui fait chanter les oiseaux, fait chanter les travailleurs. Quels cris joyeux, que de gros rires! Les bons mots sautent pardessus les plus hauts brins de la chènevière, et vont retomber sur une jeune fille ou sur

un jeune garçon ; parfois, ils sont renvoyés comme une balle. Les paysans picards ont de l'esprit et la repartie très-vive. Mais pourquoi, pourquoi ces souvenirs? Pourquoi cette Picardie si ennuyeuse, si plate, qui n'avait jusqu'aujourd'hui aucun charme à mes yeux, m'apparaît-elle si souriante et si animée? Pourquoi ce que je regarde ici me fait-il songer à ce que j'ai regardé là-bas dans mon enfance? C'est folie de comparer des choses si différentes ! Mais je résiste en vain. Les attraits divers de nos campagnes me plaisent beaucoup plus que ces paysages immuables. L'homme sur le littoral n'est rien. Son travail même ne peut donner une couleur particulière aux choses, puisqu'il n'y a pas ici de printemps, pas d'été, pas d'automne et point d'hiver. En Picardie, l'homme est tout ! C'est lui qui impose à la nature son expression, toujours nouvelle, toujours ondoyante

comme lui-même. Autour de moi règne la beauté complète, qui m'exalte et m'attriste. Décidément, je préfère la physionomie à la forme. Ma Picardie, moins belle, me paraît plus jolie; moins imposante, elle est plus gaie! Lorsqu'on s'y promène en voiture, on ne risque pas de tomber à la mer ou de recevoir des rochers sur la tête. La beauté, c'est beau, mais on n'est pas à tout instant disposé à la comprendre. Je suis depuis huit jours enfermée dans un musée, je voudrais bien en sortir. Une promenade dans la forêt de Séricourt, voire au bois de Boulogne, ferait mieux mon affaire en ce moment que ce voyage sur cette sempiternelle corniche.

Je demande à Marie pourquoi elle ne regarde pas la mer, les vallons, les golfes. « C'est toujours la même chose! » me répond-elle. Oui, et, si je n'écrivais pas à mesure mes impressions, je ne retrouverais

jamais dans mon esprit l'ordre de toutes ces villes, de toutes ces vallées, de tous ces torrents, de tous ces petits ports, de toutes ces gorges, dominés par les mêmes chaînes de montagne. C'est toujours du décor. On revoit sans cesse les mêmes seconds plans, les mêmes fonds. Seule, la scène change.

A la sortie de Bollo, toute une colline est plantée mi-partie d'oliviers pâles, mi-partie de caroubiers d'un gros vert. C'est choquant pour l'œil. On voudrait supprimer l'une des deux espèces de ces arbres, car la colline est d'une forme originale et gracieuse. La route surplombe la mer à une hauteur effrayante. Près d'Andora, les Alpes maritimes disparaissent derrière un petit village posé à l'extrémité d'un torrent ; mais aussitôt nous apercevons les Apennins ! Ils encadrent pareillement des paysages semblables à ceux que nous laissons derrière le cap delle Melle.

En face d'Alassio, dans une baie très-large, se trouve l'île de Gallinara, que je promets à Marie pour sa dot. De là des plaisanteries qui me distraient. Marie bâtit un château dans cette île, et je découvre la forme de ses rêves. Très-brune, elle aura quelque préférence pour un homme blond. Cette petite m'avoue en rougissant qu'elle aime les yeux bleus. Il faut que son idéal soit gai de nature, car elle a la terreur des caractères graves; il faut que ledit objet soit grand de taille, et surtout qu'il possède l'utile vertu de la bonté. «Lorsqu'un homme est bon et gai, dit Mariette, la joie et le contentement ne quittent point son ménage. S'il est gai sans grande bonté, ou bon sans vraie gaieté, on ne peut répondre de rien ! L'intelligence n'est pas très-nécessaire au préféré de Marie; pourvu qu'il sache son état, qu'il soit courageux, travailleur, et point bête, il n'est pas tant besoin d'esprit,

affirme la malicieuse, qui sait bien qu'elle en aurait à revendre. Dieu me préserve, ajoute-t-elle, d'un mari beau parleur, qui s'imaginerait tout savoir, et qui, n'ayant point assez de loisirs pour apprendre, ne se ferait admirer que par les imbéciles. — Mariette, dis-je, ton idéal ressemble trait pour trait, si je ne me trompe, à Sylvain, le maître jardinier de Séricourt! » Elle se trouble, et me fait sa confidence. Croirais-tu que sa mère, la vieille Clara, refuse de consentir à ce mariage parce que Sylvain soutient son vieux père infirme, et qu'il n'a pas d'économies? Oh! les paysans! Arrange la chose avec Clara; dis-lui combien je la blâme d'être si avare; mais ajoute que je donnerai cinq mille francs le jour du contrat. Voilà ma petite Mariette heureuse! Sa joie me fait du bien, et m'apporte un instant ce calme que je cherche.

Sylvain et Marie trouveront sûrement le bonheur dans leur union. Une vie laborieuse, que ni les grandes catastrophes de fortune, ni les grandes passions, ni les grands dégoûts n'atteignent jamais, est peut-être la vie la plus enviable, Léonie! Cette enfant avait raison, l'autre jour, en me disant qu'une situation médiocre est une condition de félicité; que celui qui ne connaît pas la richesse de l'ôr échappe à la triste misère de la satiété. L'appétit du travail maintient la santé morale; il est si sain qu'il peut se nourrir, durant toute une existence, d'un mets tous les jours le même. Le jardinier plante, ratisse, le forgeron forge, le tourneur tourne, le boulanger cuit son pain; ils sont souvent harassés, mais ils ne se lassent pas! Si nous autres, dans le monde, nous avions à subir une continuité de distractions pareille à cette continuité de travail, nous serions tous morts d'ennui au

bout d'un mois. Pourtant, la chose la plus étonnante, à mon avis, c'est qu'il y ait des hommes très-intelligents, des femmes très-belles, dans les villages et les petites villes. Comment ne sont-ils point tourmentés du désir d'habiter Paris? Leur horizon est si rapproché, le cercle dans lequel ils se meuvent est si étroit, qu'ils savent, pour ainsi dire à l'avance, quelle petite espérance ils peuvent avoir, quelle récompense ils trouveront, quelle sera enfin leur destinée entière. Mais toi-même, Léonie, tu ressembles à ces gens! Ton mari et toi, vous vivez occupés de vos terres, donnant du travail aux ouvriers, du pain aux malheureux, de l'argent à ceux qui en ont besoin. Vous surveillez vos semailles, vos récoltes; vous lisez, vous étudiez, vous vous promenez. En hiver, votre lampe s'éteint de bonne heure, le soir, pour se rallumer le matin. La monotonie règne en maîtresse chez

vous, chez vos paysans, et vous l'accueillez comme une amie; loin de la repousser, vous lui faites place; vous la croyez gardienne de vos joies tranquilles. Vous avez recommencé la vie de mon père et celle de ma mère, sans y rien ajouter que le bonheur de votre entourage, et vous vous dites heureux ! Te souviens-tu de mon étonnement au lendemain de ton mariage? Je demandai à mon père si vous n'alliez pas voyager. Il me répondit : « Non, ma fille; ils s'aiment comme nous nous aimions ta mère et moi; Séricourt est assez grand pour contenir leur bonheur ! » Et il ajouta : « Toi, ma pauvre Estelle, quoique tu sois bien jeune encore, tu n'as qu'un seul projet en tête, celui de te marier pour nous quitter ! »

Hélas ! Julien m'apparut comme un sauveur ! Aujourd'hui, pour la première fois depuis huit ans, je mets en présence mes joies et

les vôtres. J'ai goûté à tous les plaisirs de notre monde ; je fais un voyage en Italie, seule distraction que Julien m'ait refusée ; et le mécontentement, l'irritation me poursuivent, tandis que vous vivez dans la paix et dans la sagesse. Vous récoltez ce que vous avez semé, et le bien, répandu à profusion autour de vous, donne une moisson de reconnaissance qui vous enrichit tous les jours. Moi, je vais éparpillant sous le soleil les impressions que j'éparpillais autrefois à la clarté des bougies ou du gaz. Je cherche la solitude après avoir cherché les promenades les plus fréquentées. En désirant le contraire de ce que je désirais jusqu'ici, retrouverai-je mon équilibre perdu ? Non. Mais voudrais-je de votre existence ? Non encore ! Il me faut l'imprévu, le divers, ou rien ! Je sens que je suis hors du vrai, et que je tournerai autour de la raison comme je tourne autour des ennuyeuses fortifications d'Alassio.

Mais c'est assez parler de moi, de cette personne insipide, dont j'ai trop négligé de m'occuper et qui m'assomme avec ses grands airs incompris.

Me voici dans une vallée un peu large, la vallée d'Albenga, toute formée d'alluvions, très-riche et très-bien cultivée. Je regarde une forteresse pleine de peinturlures excentriques, et je m'arrête auprès d'un vieux pont romain presque entièrement recouvert de cailloux et de terre. Autrefois, j'aurais vu votre image dans ce pont ensablé, la mienne dans ces tourelles éclatantes.

Sous les oliviers fleurissent tant de pâquerettes que l'on n'aperçoit pas un brin d'herbe. Tiens, il y a des ouvriers dans les champs ! Encore un peu, j'allais t'écrire que, sur le littoral, les terres se cultivaient toutes seules. Autour d'Albenga, les collines ont un modelé que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Ceriale, Borghetto, n'ont aucun caractère. A Loano, je griffonne ceci pendant que les chevaux se reposent. Il y a quatre voitures sur la place, auprès de notre auberge. Arrivée la dernière, j'assiste au départ de ce qu'on appelle ici des familles. Je suis une famille ! Ce très-beau monsieur, tout seul, qui va monter dans sa voiture, à peu près en même temps que je monterai dans la mienne, c'est une famille ! Depuis Menton, je rencontre cet inconnu partout. Il descend dans les mêmes hôtels que moi, mange aux mêmes heures, me salue, me regarde sans trop d'impertinence, mais aussi sans timidité. On dirait que mon cocher et le sien sont d'accord sur nos heures de départ et d'arrêt ; parfois, ils se devancent ; parfois, ils se perdent pour se retrouver toujours.

ESTELLE A LÉONIE.

Savone, 21 avril au soir.

Je reprends mon récit au point où je l'ai quitté. Les mules secouent leurs grelots, les cochers font claquer leurs fouets, nos lourds voiturins s'ébranlent. Le pavé de Loano résonne bruyamment, et les gamins crient derrière nous : « Bon voyage ! » Tout cela fait un tintamarre qui me rompt la tête. Enfin nous sommes sur la route. Mais voilà un bien autre désagrément ! Le voiturin qui me précède m'inonde de poussière. Je n'aperçois le paysage qu'à travers un nuage épais comme au retour des courses. J'ordonne à mon conducteur de marcher plus lentement et de se tenir à distance. Aussitôt le premier voiturin s'arrête. Nos cicerones échangent quelques mots en

italien, et je passe. Marie, toujours curieuse, demande pourquoi le monsieur qui avait les devants nous a cédé la route. Notre cocher répond que le signor voyage à petites journées; que, sachant des dames derrière lui, au milieu de cette affreuse poussière, il a jugé qu'elles étaient pressées d'arriver et leur a donné sa place. Notre cocher, qui décidément en sait très-long sur l'étranger (c'est ainsi qu'on nomme encore les voyageurs sur le littoral), ajoute que le monsieur aimable va seulement à Gênes, qu'il l'a déjà conduit avec une très-belle dame de Paris, il y a quatre ans, et que c'est un Français. Je n'en doute pas!

N'ayant remarqué que ce Français depuis mon départ de Menton, j'éprouve un certain plaisir à savoir que j'ai pour voisin de route un compatriote galant, qui pourrait m'assister au besoin. En calculant, d'après la distance de nos frontières, la toute petite somme d'é-

motion que je ressens à propos d'un inconnu, dont le seul mérite est d'être Français, il me semble que, si j'étais en Chine, je me serais déjà précipitée dans ses bras! Est-ce bête la tendresse pour ses nationaux? Celui-là d'ailleurs n'est pas le premier venu, il a l'air d'un homme tout à fait distingué.

Je traverse Pietra, jolie petite ville très-coquette, où les palmiers et les orangers atteignent des proportions colossales. Le soleil y est plus chaud et le vent moins rude que dans le comté de Nice. En sortant de Pietra, je cueille un bouquet d'iris bleus superbes, qui se sont permis de fleurir jusque dans l'eau, sur le rivage de la mer.

De Finale à Savone, la route absorbe toute mon attention. C'est le plus beau point du voyage. On entre dans le pays des géants. La route serpente à travers des roches de toutes couleurs, qu'on dirait ornées par des mosaïstes,

et sur lesquelles de larges coulées de quartz forment les arabesques les plus capricieuses. Nos mules galopent sous d'énormes tunnels taillés dans le marbre. Leur sonorité prête à la mer qui les frappe une voix puissante. De quelque côté que l'on regarde, on ne découvre que les rochers, le ciel et l'eau. Une épouvante singulière s'empare de moi ; j'admire, et j'ai peur ! Partout des escarpements gigantesques m'entourent. Il me semble que la montagne, dont on a ouvert les flancs et qui montre des veines sanglantes, va ramasser toutes ses forces et se refermer ! Déjà, là-bas, devant moi, elle rapproche lentement ses parois gigantesques. Nous ne pourrons plus avancer. Je me retourne, la route a disparu ! Les rochers se sont rejoints, il n'y a plus de retraite possible ! Une oscillation effrayante agite la montagne. J'ai le vertige de la hauteur! Le marbre se penche vers moi, j'entends des

craquements épouvantables, mes oreilles tintent un glas lugubre, je ferme les yeux, je sens mon cœur faillir, et je perds connaissance...

Je m'éveille au bord de la mer, étendue sur le sable. Marie à genoux, plus pâle que je ne dois l'être, couvre d'eau salée mon front et mes mains. Notre cicerone et le voyageur français qui m'a, au départ de Loano, cédé sa place sur la route, interrogent mes yeux avec inquiétude. Je suis brisée, j'ai la fièvre, j'ai froid et je brûle en même temps.

Marie fait approcher mon voiturin le plus près possible dans le sable ; je me lève, et je me tiens debout à grand'peine. Le Français, avec une insistance dont je n'ai pas le loisir d'apprécier la mesure parfaite, m'oblige de prendre son bras.

— Ce paysage vous émeut trop, madame, me dit-il. Vous devriez fuir des admirations

aussi violentes. Si j'étais votre parent ou votre ami, je vous conseillerais de renoncer au voyage d'Italie. Ces tunnels, ces rochers n'en sont que la première porte; il faut avoir le goût du danger pour affronter les menaces de toutes ces pierres, et je ne sais que les cœurs pleins d'ombres capables de supporter tout cet éclat, toute cette couleur et toute cette lumière.

— J'accepte votre conseil, monsieur, répondis-je. Le beau, le superbe dans la nature m'écrasent. Je ne suis pas faite pour comprendre autre chose que le joli. Merci de l'intérêt que vous m'avez témoigné, merci de votre aide.

Je monte en voiture, il me salue, et fouette cocher! A Savone, nous descendons dans le même hôtel. Mais la discrétion de cet inconnu est si grande, qu'il n'envoie pas même demander de mes nouvelles.

Après le dîner, j'allai mieux, et je commençai à t'écrire; mais, en t'écrivant, la fièvre est revenue. J'aurais dû attendre à demain pour forcer mon imagination à retracer toutes mes terreurs de l'après-midi.

P.-S. Je trouverai à Gênes, en arrivant, une lettre de toi. J'ai hâte de la lire, fût-elle moqueuse et décourageante comme la dernière.

LÉONIE A ESTELLE.

Séricourt, 20 avril.

Il y a dans tes lettres, ma chère Estelle, une exaltation qui m'inquiète. L'air du Midi te fait mal; tu es cent fois plus nerveuse, plus surexcitée qu'à Paris. A mesure que tu marches, tu t'éloignes davantage de la mélancolie, « rêveuse et doucement triste », qui n'est

nulle part, dans le pays du grand soleil et des sites tapageurs. Reviens à Séricourt, tout y est calme, ombragé, modeste; tout y est voilé.

Chaque année, le printemps me paraît plus gracieux dans notre forêt, plus coquet dans nos prairies. Jamais les bourgeons n'ont mis plus d'impatience à s'ouvrir; tous les jours, je vois de nouveaux arbres en fraîche toilette. Les catalpas, pressés de montrer leurs fleurs, n'attendent pas leurs feuilles et s'ornent avant de se vêtir. Je les compare souvent à ces beaux sauvages qui méprisent nos habillements vulgaires et se couvrent de plumes, de verroteries, de bijoux de toute sorte. La prairie de la ferme est dans toute sa grâce; l'herbe y est fine, un peu pâle encore, mais inondée de primevères jaunes, que tu dois te rappeler, dont nous faisions des volants, et qu'on nomme ici des coucous. Nos vaches, que le beau temps nous permet de mettre au

vert, s'en donnent à cœur joie et dévorent en une heure cent bouquets. Aussi le lait et la crème sont-ils parfumés comme du miel. Le soleil a cette chaleur douce et vivifiante qui fait tout pousser et tout éclore. On dirait que chacun de ses rayons est chargé de réchauffer et de réveiller quelque plante engourdie par l'hiver. C'est une lutte constante entre la vie et le sommeil. On se sent verdoyer soi-même, chère Estelle. Que le matin est joli dans les bois! La rosée, à peine retenue sur les arbres dont les feuilles trop jeunes et trop frêles ne peuvent la porter encore, tombe en pluie bienfaisante sous les rameaux avant que le soleil la boive, et fait fleurir les muguets blancs et bleus par milliers. Il y a des senteurs délicieuses qui poursuivent le promeneur et s'imposent tour à tour à l'attention et à l'odorat. On s'arrête et l'on s'écrie : « Tiens, c'est l'odeur des primevères jaunes; tiens, c'est l'odeur du

muguet ; à présent, c'est l'odeur des feuilles nouvelles ! » Il faut voir les champs ! Plus de jachères comme dans notre enfance ; la plaine est verte d'un bout à l'autre ! Tu sais comme j'aime voir le blé en herbe : apprends donc, pour l'oublier aussitôt, légère Parisienne, qu'il est superbe cette année. On voudrait obliger la nature à s'arrêter un instant, à regarder sa belle œuvre, en pleine beauté. Mais que dis-je ? elle s'admire en agissant. Non, elle n'est pas aveugle, ni indifférente, ni grossière ; elle est coquette dans la fleur, bienfaisante dans le soleil, colère dans l'orage, musicale dans le vent, intelligente dans l'homme, scrupuleuse dans ses fonctions, exacte comme le chiffre, comme la mesure, comme le poids dans toutes les manifestations de sa puissance.

Tandis que je t'écris, les rossignols chantent sous les bois ; ni les oiseaux, ni les gens,

ni les fleurs ne sont encore accablés par la chaleur de midi.

La gaieté règne tout le jour, une gaieté tendre, émue, qui se prêterait aisément, j'en suis certaine, à ta mélancolie. Dans mon ménage, la joie tranquille s'est retrouvée comme au printemps passé. Viens donc jouir de notre repos, plutôt que de chevaucher avec l'agitation en croupe. Reviens au colombier, mon frère, sans quoi les aventures et l'orage te surprendront! Une femme jeune, très-belle, voyageant seule avec une soubrette éveillée et familière, est-ce sage, est-ce prudent? Vous devez avoir l'air, Marie et toi, d'écoliers en vacances. J'ai eu un instant l'idée de t'envoyer Hector, mais le sacrifice m'a été impossible. Si mon mari me quittait pour un long voyage, je n'aurais qu'un moyen de ne pas trop souffrir de son absence, ce serait de l'aimer moins! La séparation est une mort anticipée. Hector

me dit souvent que, s'il avait été malheureux avec sa femme, il aurait voyagé; qu'il a la passion des voyages, mais plus encore la passion du bonheur. Reviens à Paris, reviens Estelle! J'irai prendre mon fils à Pâques et je te ramènerai avec lui, chère grande fille. Tu aimes la Picardie bien plus que tu ne l'imagines. Julien la déclarait ennuyeuse, et tu partageais son dédain sans réfléchir. Lors même que ton affection d'enfant pour le pays qui t'a donné le jour ne renaîtrait pas, tu aurais ici, mieux qu'ailleurs, l'occasion des rêves paisibles. Notre nature du Nord est si discrète! Elle ne s'impose jamais aux regards, elle se montre et ne vous poursuit point, elle subit l'homme et se modèle souvent sur ses pensées tristes ou joyeuses, elle apaise et guérit les cœurs tourmentés. S'il est difficile que tu reviennes pour Pâques, n'attends pas, je t'en conjure, la Trinité!

Notre affection est impatiente, reviens vite, chère sœur aimée.

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 23 avril.

J'ai lu ta lettre ce matin seulement. La poste a fait je ne sais quelle difficulté pour la donner à Marie, quoiqu'elle lui fût adressée. Écris-moi maintenant sans mystère, à mon nom, hôtel Foeder; j'en ai assez de mon incognito.

Ouf! je n'en puis plus! Je n'ai jamais eu, à Paris, une existence plus livrée à mes goûts mondains. Sais-tu sur qui je suis tombée en débarquant à Gênes? Je dois te dire tout d'abord que j'avais quitté mon voiturin à Savone et pris le chemin de fer. Eh bien, devine

qui m'attendait à la gare? Saint-Elme et Karnac! Un de leurs bons petits amis du Jockey m'avait reconnue à Monaco, m'avait surveillée, vue partir, et leur avait écrit son rapport! Voilà comment je suis punie d'avoir joué à la roulette! Suis-je punie? Je ressens des émotions si contradictoires, si extraordinaires, depuis deux jours, qu'il m'est impossible d'asseoir mon jugement sur des idées raisonnables. J'avoue, Léonie, qu'en découvrant Saint-Elme et Karnac au milieu des visages inconnus de la foule génoise, mon premier mouvement fut très-joyeux. Je n'eus qu'à me louer de leurs aimables services. Une voiture confortable me conduisit à l'hôtel, où un joli salon et de belles chambres avaient été retenus pour moi. Le salon était rempli de fleurs, la table était mise, un bon dîner avait été commandé. Une femme du monde ne peut se passer d'esclaves, ni de ces mille petits soins charmants dont un

homme bien élevé l'entoure. Je viens de faire, en étourdie, l'expérience de la solitude. La solitude n'est possible qu'à deux. Heureusement, nous voici trois! Je suis ravie d'avoir repêché deux épaves de ma vieille cour dans le naufrage de ma fuite. Voilà une bonne phrase, bien ridicule. Saint-Elme m'est surtout nécessaire; il est amoureux, et les amoureux sont une race précieuse. Ce sont les souffre-douleurs les plus complaisants qui aient jamais été inventés; on leur conte toutes les balivernes d'une âme incomprise, sans que jamais ils se rebiffent. L'état d'amoureux exige toutes les souplesses, toutes les patiences, toutes les vertus. Souvent l'amoureux est forcé de faire la cour à un mari, à une femme de chambre, à un chien, à un perroquet. Que de travail et que de capitulations! Et les femmes sont stupéfaites après cela, parce que du soir au matin cette pauvre chry-

salide devient papillon. Quand l'amoureux devient amant, elles s'étonnent de ce qu'il étale ses ailes, et porte sur son visage l'orgueil d'une indiscrète victoire ; elles sont surprises de ce que sa taille se redresse, de ce qu'il est moins humble, de ce qu'il a l'air de confesser son beau secret à tous les passants de la ville, à tous les arbres de la campagne. La métamorphose est si éclatante, que les femmes habituées à regarder la voient toujours. J'avais quelque réputation de méchanceté parce que bien des fois, n'y pouvant tenir, je félicitais le papillon. « Monsieur, disais-je, au pauvre amoureux de la veille, il vous est tombé soudainement quelque grande joie, vous ne pouvez dissimuler votre bonheur. Qu'est-ce donc ? »

Mais où suis-je ? quelle idée me prend de t'écrire, de Gênes, les choses que je t'écrivais de Paris, de Bade ou de Trouville, et qui te révoltaient si fort !

Donc, j'avais été mal nourrie sur le littoral; en revanche, je dînai très-bien dans mon petit salon fleuri, meublé avec goût, entre deux serviteurs, dont un amoureux fort ému de me revoir. Je dois leur rendre cette justice, qu'ils ne se permirent aucun blâme sur ma conduite.

— Vous étiez libre, me dirent-ils tous deux, et, lorsque des interprétations malveillantes circulèrent au Jockey et chez Mme de Lairfond sur votre brusque départ, notre tranquillité apparente, nos sourires malins, une certaine façon de lever les épaules, firent croire que nous savions où vous étiez. On commença de raconter que vous finissiez votre deuil à Séricourt.

— Nous avions décidé, ajouta Karnac, que nous quitterions Paris, en nous disant appelés par vous. Nous étions résolus à venir en Italie, sachant le désir que vous avait donné

Mme d'Estreville de voir la Corniche, désir que vous aviez plus d'une fois manifesté devant Julien. La lettre de notre ami de Monaco arrangea toutes choses. Partis il y a trois jours de Paris, nous sommes arrivés à Nice hier à cinq heures, et nous avons fait en sept heures, par le bateau, le voyage que vous avez fait en huit jours par terre.

Mon dîner fut des plus gais, sauf à la fin, où les lamentations de Saint-Elme commencèrent. Dès qu'il me parle de son amour pour moi, de son amitié pour Julien, le mélange qu'il fait des deux choses, le style qu'il emploie pour peindre l'état de son âme, l'air grave et sentimental qu'essaye de prendre la figure la plus rubiconde et la plus épanouie que je connaisse, tout cela est du dernier plaisant. Tu n'as jamais vu Saint-Elme; eh bien, le voici : Figure-toi un gros petit monsieur, très-court, très-large d'épaules,

fort arrondi par le dos, trottinant quand il marche, haut perché lorsqu'il s'assied! Il a les yeux bruns, recouverts de longues paupières molles et alourdies; son regard est toujours étonné, fixe, mais beaucoup plus goguenard que sot. Il a le nez très-fin sur des joues très-épaisses; il a la bouche grande avec de belles dents blanches, qu'un sourire en permanence, ou plutôt une légère grimace, montre à chaque instant. Imagine donc ce monsieur-là, prenant l'air contrit, parlant de sa souffrance extrême, de son désir impérieux de vivre seul, en voyage, avec une femme adorée, dont il regrette sincèrement le mari. La scène, à première vue, est fort risible; mais je la connais trop, et elle me fait bâiller lorsqu'elle se prolonge. Il me vint une idée, que je n'avais pas eue à Paris, celle de guérir, une fois pour toutes, le pauvre Saint-Elme de sa langueur.

Je lui tins le discours suivant :

— Mon cher ami, vous vous fatiguez outre mesure, vous prenez trop de peine, vous suez sang et eau pour vous faire autre chose que ce que vous êtes. Or, en jetant votre caractère au panier, vous en ramassez un autre qui vous affuble plutôt qu'il ne vous habille, et qui ne vous va pas du tout. Otez donc votre faux caractère, comme on ôte un faux nez; soyez vous-même, et, par là, si vous n'avez pas la fortune de me séduire, vous aurez au moins la galanterie de ne pas m'ennuyer. Autrefois, lorsque vous étiez le camarade des plaisirs de Julien, que vous vous vantiez naïvement de vos défauts, vous étiez bien plus amusant. Ayez le courage de vos goûts pour le jeu, pour l'amour sans idéal, et pour les bons dîners. Vous ne croyez à rien en ce monde qu'à la jouissance; parlons de plaisir! Racontez, quand vous

avez absolument besoin d'être sérieux et émouvant, les drames de votre écurie, de votre chère écurie. Dites-nous les malheurs de Tartempion, vos espérances sur Follichonne, la singularité d'élans de Lucrèce quand elle saute les fossés, et, tout bas, d'un air mystérieux, faites-nous pressentir que Cascade pourrait bien avoir des destinées superbes! C'est entendu, plus d'hypocrisie, plus de pose! Je vous plairai mieux, en ne vous obligeant plus au mensonge, et, en ne mentant pas, vous me déplairez moins.

Karnac riait à gorge déployée; Karnac rit toujours, mais il riait plus fort qu'à l'ordinaire, tant ma boutade l'égayait. Malgré son mécontentement, Saint-Elme, prévoyant que ma franchise aurait pour lui des avantages, se leva de table, secoua sa personne rondelette, comme un chien qui vient de recevoir une averse, réfléchit un instant, ce qui lui

arrive fort rarement, et répliqua du ton le plus drôle du monde :

— J'aime mieux ça ! Parlez-moi du naturel ! Je n'ai pas ce qu'il faut pour jouer la comédie de société. Je suis gauche, je perds tous mes moyens quand j'emprunte un rôle à une situation. Après tout, vous me connaissez, chère madame, et la preuve, c'est que vous avez fini par deviner que je n'étais plus moi-même en prenant des airs contrits. Mais c'est égal, vous savez à présent ce que je suis capable de faire pour vous. Eh ! j'y songe ; au lieu d'emboîter le pas derrière votre mélancolie, je vais unir à la fois mon devoir et mes goûts pour vous en distraire. N'est-ce pas, Karnac? Je vous ferai oublier mon pauvre Julien ! J'ai peut-être moins de genre que lui dans les idées, mais j'ai plus de chic ; il le disait souvent. Nous voyagerons ; c'est très-sain, les voyages ; on a un appétit

d'enfer; il n'y manque vraiment que le Jockey-Club et les chevaux, mais on les retrouve avec plus de plaisir!

— A la bonne heure, mon cher Saint-Elme! Seulement, vous oubliez qu'en voyage on mange fort mal, et, si je juge de l'Italie par la Corniche...

Il m'interrompit avec une explosion de colère, et s'écria :

— Je me souviendrai toute ma vie qu'à ma première excursion sur le littoral, on me servit à Cogoletto...

— Patrie de Cristofo Colombo! dit Karnac en riant.

— Qu'est-ce que ça me fait Christophe Colomb! repartit Saint-Elme; mon cuisinier a inventé une omelette à la Christophe Colomb, et il m'assomme avec ce nom-là. Mais le poulet de Cogoletto, tu te le rappelles, Kar-

nac, il était installé sur la table depuis huit jours !

— Je n'ai jamais ri comme le jour de ce poulet, répondit Karnac. J'ai déjeuné avec du rire et du lait cuit ! Saint-Elme rageait, m'accablait d'injures, et, comme je lui montrais dans la rue, sous nos fenêtres, une jolie Italienne, il me dit que la plus belle femme du monde ne valait pas un bon déjeuner.

— J'étais ainsi dans ce temps-là !

— Et à présent ?

— A présent, je ne suis plus le même, puisque je suis amoureux.

— En es-tu sûr ?

— Ah çà ! quel air chantes-tu donc, Breton bretonnant ? Tu joues le rôle d'un traître, si je m'y connais !

— Eh bien, puisqu'on est dans un jour de franchise, ajouta Karnac gaiement, je fais ma déclaration. Je me mets au rang des adora-

teurs de la très-belle, très-gracieuse, trop spirituelle, trop mélancolique Estelle Devilleneuve! Je suis prêt à soutenir par les armes, dans les tournois, la beauté de la dame que je choisis, et mes prétentions à sa main et à son cœur!

— Tu plaisantes, dit Saint-Elme inquiet.

— Non; la lumière s'est faite dans mon âme après le départ de mon idole. Depuis que j'ai cessé d'entendre son joli rire, je ne riais plus moi-même, et les Karnac sans gaieté sont des hommes morts. Chevalier de la Boule-Ronde, mon ami, nous sommes rivaux!

— Tu aurais dû me dire une chose si grave dans un autre moment.

— Pardon si je trouble ta digestion, ajouta Karnac; j'en suis bien marri, ce qui veut dire : je m'en moque!

— Tu m'agaces, repartit Saint-Elme, avec tes éternels *ah! ah! ah!* bruyants comme

la sonnerie d'une cloche. Je te pardonne d'avoir la taille d'un grenadier de la garde et de n'en pas perdre un pouce; mais, quand on possède une voix de stentor aussi éclatante, on devrait s'efforcer de la contenir un peu; ce qui m'irrite, ce n'est pas ta personne, c'est ton gosier!

Tels sont les deux amis de Julien; ni meilleurs, ni plus mauvais, ni plus spirituels, ni plus sots, ni plus profonds que ce qu'ils disent. Voilà mes deux prétendants! Voudrais-tu de l'un ou de l'autre pour beau-frère? Je vous entends déjà, Hector et toi, me répondre avec horreur! Cependant, je reconnais, ma Léonie, que la déclaration de Karnac a singulièrement flatté mon amour-propre. Un mariage avec lui aurait un succès incroyable. Il a quarante ans, et se pose, depuis quinze ans au moins, en ennemi déclaré de tout esclavage légal. Il est devenu

proverbe ! On dit d'un homme résolu à ne point se marier : « C'est comme Karnac ! » Il faut qu'il soit bien amoureux, et bien décidé à supporter une avalanche de reproches, de moqueries, de louanges goguenardes, pour désirer ma main. Quel triomphe, si je voulais rentrer dans le monde, d'y rentrer avec lui ! Tu es incapable de comprendre avec quel plaisir on provoque l'envie et l'étonnement de ce qu'on appelle tout Paris. J'en conviens, cela me tente ! Le pauvre Saint-Elme a bien raison d'être inquiet ; son air contrit est sincère maintenant !

Cette lettre va vous attrister, Hector et toi ; je voudrais la reprendre ; mais pourquoi ne pas vous préparer un peu, par mes impressions d'aujourd'hui, à mes résolutions prochaines ? L'existence de veuve m'ennuie, soit que je retourne à Paris, soit que je voyage. Je vivais trop entourée depuis huit ans ; il me

faut une cour. J'ai compris, sur le littoral, que la liberté, c'est l'isolement ; et la perspective de cette liberté, qui me séduisait à Paris, m'épouvante dans le Génois.

A demain ! J'oubliais de te reparler plus longuement que je ne l'ai fait au début de cette missive, de ta dernière lettre et de ta jolie description du printemps de Séricourt. Deux jours plus tôt, cette invite à la contemplation des grâces de notre soleil picard fût venue à point ; tu verras, par mes dernières lettres, que si la tienne était tombée au milieu de mes souvenirs d'enfance, elle m'eût peut-être décidée à tourner bride ; mais à présent !...

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 24 avril.

Gênes est une ville animée, vivante, active, qui me rappelle à l'oreille Bade et Paris.

Pourtant, malgré le bruit, j'ai pu dormir et me reposer. J'étais, cette après-midi, tout à fait moi-même, sans exaltation, sans impatience de quoi que ce soit, et la preuve, c'est qu'après avoir reçu de mes deux adorateurs des bouquets magnifiques, grands comme des tables, je les priai de me conduire le soir à l'opéra de Gênes, qu'on dit brillant et très-suivi.

Je suis reprise par mon goût du monde, j'ai une rechute. Voir des villes nouvelles, peuplées, avec des amis, je le veux bien; mais voir de grands paysages silencieux, effrayants, toute seule, on ne m'y reprendra plus.

Marie est de mauvaise humeur; je la crois jalouse; elle déteste Saint-Elme et Karnac, je le sais, et se fâche de ce qu'ils m'amusent plus qu'elle ne m'amusait en voyage.

— Et notre mélancolie, madame, me di-

sait-elle, tandis qu'on me coiffait pour le théâtre, est-ce que nous allons l'abandonner avant de l'avoir découverte? Madame a une fantaisie, mais elle se fatiguera bien vite des conversations de ces messieurs, qui ne sont pas plus drôles à Gênes qu'à Paris. Comme ce joli printemps de Séricourt, dont parle Mme Léonie, ferait plus de bien à ma marraine que l'opéra, avec MM. de Saint-Elme et de Karnac!

— Sylvain, ma chère, influence tes opinions, répliquai-je pour la taquiner.

Elle soutint fièrement mes regards moqueurs.

— Je sais aimer ma marraine sans égoïsme, répondit-elle, et je jure que son plaisir m'est plus cher que le mien. Je ne suis qu'une paysanne, mais les gens simples devinent souvent des choses qu'ils ne comprendraient pas en raisonnant. Eh bien, j'ose dire que ma-

dame ne se distraira pas pour de bon en recommençant l'existence d'autrefois.

Cette petite a sur moi une véritable influence; lorsqu'elle parle, elle répond toujours à quelque doute de mon cœur ou de mon esprit. Est-ce parce que j'ai eu sa mère pour nourrice, ou parce que, confidente de mes désirs, vivant plus retirée que moi, elle n'interrompt pas la suite de ses réflexions? Il est certain qu'une fois habillée, je fus saisie d'une tristesse vague et douloureuse. Que d'impressions subites, diverses, inexplicables, j'éprouvai ce soir!

Lorsque j'entrai dans la loge choisie par Karnac, une fort belle loge très-bien placée, ma toilette produisit un grand effet dans la salle; elle est de Worth, et des plus réussies. J'ai eu un vrai succès d'entrée, ce qui n'arrive pas à toutes les femmes, ni tous les jours. Il y a de belles Italiennes, mais une

belle Française les écrase toutes. En entendant le *Trovatore*, que j'ai vu cent fois et que je n'avais jamais écouté, je sentis chacun des airs forcer pour ainsi dire mon oreille, et entrer malgré moi dans ma tête. Là, ils subissaient je ne sais quelle métamorphose. Le drame sombre devenait doux. Marie chantait les airs de la sorcière ; toi, tu me prenais par la main, tu me conduisais dans nos prairies, dans notre parc, et nous apercevions au loin la silhouette d'un homme dont je me rappelais confusément la tournure élégante, et que je ne reconnaissais pas. Mes yeux, qui ne voyaient plus ce qu'ils fixaient, avaient couru dans toute la salle ; ils s'étaient arrêtés par hasard sur une loge que j'avais crue vide ; mais il me sembla qu'une ombre, une forme, s'agitait sous mes regards. Cela fit envoler mon rêve ! Je prêtai une attention plus grande à ce qui se passait autour de moi, et je découvris tout

à coup... Devine? Mais comment pourrais-tu deviner? Je découvris mon inconnu de la Corniche, celui qui m'avait accompagnée, peut-être suivie, de Menton à Savone; le même qui m'avait laissée passer devant lui sur la route poudreuse, et, après mon évanouissement, m'avait offert son bras jusqu'à ma voiture!

Je rougis en le revoyant; mais nul autre que moi ne fut dans la confidence de ce trouble sans cause, que je dissimulais sous mon éventail. L'inconnu s'était approché jusqu'au bord de sa loge, où il était seul, comme pour être plus près de moi, et me contemplait avec extase! Je ne sais pourquoi, au milieu de tous ces visages étrangers, sa figure me parut familière; il me sembla que je connaissais de longue date ces yeux d'un bleu sombre, ces cheveux châtain doré, et cette physionomie à la fois hautaine et douce. Tout cela n'est-il

pas le beau type picard? N'est-ce pas Hector lui-même, tel que tu me le décrivis quand tu m'en parlas pour la première fois. Mon inconnu était peut-être un compatriote; qui sait si nos deux noms ne nous eussent point dit quelque chose? Le monde est si petit, et le cercle où s'agitent les individus est relativement si grand, qu'on est toujours l'ami d'un ami de quelqu'un.

Saint-Elme et Karnac, au premier entr'acte, me demandèrent l'autorisation d'aller saluer dans sa loge une fort belle Italienne, la marquise Tampericci, avec laquelle je m'étais liée à Paris chez Mme d'Estreville. Ces deux dames ayant l'une pour l'autre une affection très-rare entre femmes, très-constante, très-suivie, très-tendre, se visitaient d'Italie en France, de France en Italie, et c'était pour la marchesa que Mme d'Estreville faisait tous les ans le voyage de Gênes. Je priai Karnac en

riant de dire à Mme Tampericci que j'étais à Gênes incognito.

Au moment où mes deux cavaliers me quittaient, mon inconnu sortit brusquement de sa loge et je crus qu'il allait venir chez moi. Cet homme, dont j'ignorais le nom, pouvait être très-audacieux et très-mal élevé; j'avais accepté de lui des services, peut-être allait-il se croire autorisé à me faire visite? Mon cœur battit violemment, je me sentis rougir de nouveau, et je me retirai au fond de ma loge. Personne ne frappant à la porte, je me rassurai et je repris ma place.

Mon compagnon de voyage allait chez la marquise! Elle lui tendit sa main qu'il baisa tendrement, et le visage sculptural de Mme Tampericci s'anima sous les regards du beau Français. J'étais dans un jour d'imagination, je bâtis une histoire. La marchesa, dont la beauté extraordinaire est en grande réputa-

tion, passe pour n'avoir aucune coquetterie et pour dédaigner les adorateurs. Je me dis qu'elle avait une passion, et que je voyais son amant. Cet inconnu, qui voyageait seul, venait à Gênes pour la belle marquise! Je ne me rappelai pas qu'on m'eût présenté le marquis Tampericci. Je supposais qu'il était fort mal de sa personne, gros, court, frétillant, et je le dotai du type le plus commun de certains nobles italiens.

Depuis que je vais dans le monde il m'a toujours été facile d'admirer la beauté, et j'ai souvent été surprise d'entendre les femmes les moins mauvaises déchirer en paroles le visage d'une femme très-belle qu'elles rencontraient pour la première fois; il y a des ambitions de beauté aussi violentes que les ambitions de succès artistique et que les ambitions de pouvoir. Les ambitieux que j'ai connus se divisent en deux classes : ceux qui luttent contre

une avidité semblable à la leur et détruisent sans scrupule tout ce qui leur fait obstacle, et ceux que tout acte intelligent, toute réussite, toute gloire gêne et blesse. Je sais un financier célèbre qui prend visiblement de l'humeur aussitôt qu'on lui parle d'un mérite de n'importe quel genre, et qui, en revanche, se donne une peine extrême pour louer les médiocrités. Je me souviens d'un très-riche imprimeur sur étoffe de coton qui se croyait insulté par tous les peintres de talent et qui les détestait. Les femmes éprouvent, en général, tous les vilains sentiments que je viens de te dire, chère Léonie, lorsqu'elles sont en présence d'une autre femme aussi jolie ou plus jolie qu'elles. C'est ce que j'avais toujours observé sans m'en rendre compte. Je me l'expliquai ce soir-là ! J'enviai, je discutai la beauté vraiment incomparable de la marquise Tampericci ; j'y cherchai des défauts.

Mais il est plus facile de tromper les autres que de se tromper soi-même ; je ne vis rien que d'achevé dans cette femme. Pourquoi donc ne l'admirai-je pas à Gênes comme je l'avais admirée à Paris ? Sans doute, parce que les compliments, les fadaises m'ayant manqué durant quelques jours, j'en voulais à la seule personne qui pût détourner à son profit une trop grosse part de mon succès.

Tandis que je m'efforçais de combattre en moi un sot mouvement de jalousie, Karnac et Saint-Elme, précédés d'un Italien aussi beau que la marchesa, entrèrent dans la loge de Mme Tampericci. Karnac, à l'aspect de mon inconnu, fit un geste de surprise très-amical et lui serra la main. Je me réjouis en pensant que j'allais savoir le nom et l'histoire de mon très-galant compagnon de route. Je ne doutai plus qu'il ne fût du monde, et de notre monde, puisque le baron était lié avec lui.

Toute mon attention se porte donc sur la loge de la marquise. Malgré les formes qu'on y met, je sens qu'on parle de moi. Mon inconnu s'anime, Saint-Elme s'échauffe; ils paraissent en accord complet sur ce qu'ils disent. Saint-Elme lève les yeux au ciel, rapproche brusquement ses mains; je puis traduire son geste : il affirme que jamais on n'a vu une femme aussi aimable, aussi spirituelle que moi; il en prend les dieux à témoin. La marquise, à demi renversée sur l'épaule du bel Italien qui est entré avec mes amis chez elle, écoute, sourit, et m'a tout l'air de croire Saint-Elme sur parole; elle est meilleure que moi! Mais j'y songe, en Italie, dans sa loge, la marchesa ne peut se pencher aussi tendrement que sur l'épaule de son mari. Cet Apollon est le marquis Tampericci! Voilà pourquoi la marquise n'est pas coquette, pourquoi elle dédaigne les adorateurs. La très-merveilleuse

Italienne a choisi le plus beau des Italiens, et elle l'aime ! Il n'y a pas deux couples comme celui-là, et je serais de marbre si une telle perfection me laissait froide. Je suis bien généreuse pour la marquise, me dis-je. Est-ce parce qu'elle est indifférente aux adulations que je crois mépriser ? Est-ce parce que j'ai la preuve qu'elle ne m'enlèvera point le cœur d'amoureux dont je ne me soucie guère ? Oh ! les femmes, les femmes, quelles plumes au vent !

Le baron et mon inconnu se posent des questions pressées, qui se succèdent sans attendre que les réponses aient pris leur place. Ils parlent en même temps. Karnac rit de tout son cœur. Ce n'est pas une rencontre triste. Le gros rire du baron, que toute la salle entend, m'impatiente. L'habitude d'avoir à Paris ces éclats de voix dans les oreilles fait qu'on s'en aperçoit à peine ; à l'étranger, cela me

blesse comme une chose de mauvais ton.

Le rideau se lève ; mes deux cavaliers saluent la marquise et reviennent auprès de moi. Quand je demande à Karnac le nom du Français avec lequel il s'est entretenu chez la marquise, il me répond :

— C'est Warnier ; quoi ! vous ne l'aviez jamais vu ?

— Non.

— Je vous le donne pour le plus grand original de la terre ! J'avoue qu'il est très-bienfaisant, très-instruit, mais c'est le paysan du Danube en personne ! Au demeurant, malgré ses qualités, c'est un rustre !

— Un rustre, avec cette tournure ?

— Oui, mais vous le défendrez parce qu'il est Picard. Sa fameuse filature modèle est à Raucourt, auprès d'Amiens, dans le village où ma tante de Lireux a toutes ses terres et où je passe huit jours de temps à autre. Il est im-

possible que vous n'ayez pas entendu parler de Warnier, d'Abel Warnier?

— Abel, dis-je ; tiens, c'est un joli nom!

Il n'y avait pas là de quoi rougir, n'est-ce pas? Eh bien, je rougis une troisième fois à propos de ce M. Warnier. J'ajoutai aussitôt avec nonchalance, et en me plaignant d'un mal subit à la tête :

— Parlez-moi donc de la marquise, à laquelle votre Abel fait la cour, mon cher Karnac.

— Personne ne fait la cour à la marquise, répliqua-t-il, et encore moins Warnier qu'un autre. Ce garçon-là n'est point un galantin; il a épousé la philanthropie, et tous les enfants pauvres de France et de Navarre sont ses enfants; il en rapporte de chacun de ses voyages. C'est un homme bien curieux que ce Warnier, je vous le raconterai demain, il vous amusera. A propos, chère madame, la mar-

quise demande à vous faire visite; pourrez-vous la recevoir demain à quatre heures?

— Oui, sans doute, répondis-je sans beaucoup d'enthousiasme; mais pourquoi désire-t-elle me voir si vite? Ne lui avez-vous pas dit que je vivais très-retirée?

— Vous avez à l'Opéra un si joli air de mondaine, repartit Karnac, que je n'ai plus pensé à votre sauvagerie.

—Ce monsieur qui parle si tendrement à la marquise, c'est bien le marquis? demandai-je.

— Sans doute! c'est le beau Tampericci, ancien ministre. Il est digne d'elle, elle est digne de lui par les attraits et par la naissance. Leur noblesse à tous deux vaut celle des Karnac, avec cette différence que les Karnac sont inscrits dans le tableau des croisades appelé en Bretagne le tableau des conquérants du paradis, et que les Rinaro et les Tampericci sont couchés tout au long

dans l'enfer du Dante. Ces petits-fils de damnés habitent à Florence les palais de leurs aïeux, qui se touchent et dont ils ont réuni les riches galeries. C'est à Florence que, Saint-Elme et moi, nous leur avons été présentés; ils reçoivent à la française, ce qui est rarissime en Italie. Ils ont quitté la capitale nouvelle au commencement d'avril, pour venir faire leur saison habituelle de printemps au bord de la mer, dans un joli palazzo, qu'on croirait élevé par la baguette des génies. La marchesa n'a qu'un défaut: c'est celui de parler sans mesure, sans trêve, des mérites de son mari, de ses qualités, et du grand bonheur que tous deux possèdent.

— Voilà un défaut qui l'honore, répondis-je sans trop savoir pourquoi... Je recevrai demain la marquise ou j'irai chez elle, comme il lui plaira.

Bonsoir, Léonie; écris-moi, et ne me ra-

conte plus le doux printemps de Séricourt, ni les joies que tu moissonnes dans une vie occupée de bienfaisance; tout cela n'est pas fait pour moi. Mon existence de femme inutile m'entraîne, et je n'ai plus même la volonté d'en désirer une autre.

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 25 avril.

Je continue ces pauvres écritures, au risque de t'accabler, ma chère Léonie, parce qu'elles me donnent un peu de repos.

J'ai une confidente qui devrait me suffire : c'est Marie. Elle ne me quitte pas un instant; elle dîne et déjeune avec moi; elle travaille dans mon salon tout le jour, même lorsque Saint-Elme et Karnac sont en visite. Au reste,

ils s'efforcent chacun de la conquérir et font tout au monde pour qu'elle leur soit favorable.

Je racontai ce matin à Marie que j'avais retrouvé notre voyageur de la Corniche, et ce qu'on m'en avait appris au théâtre. Elle me dit gravement qu'elle déclarait ce M. Warnier aussi bon que M. Berrens de Séricourt; qu'au moment où je m'étais évanouie sur la route de Savone, il avait paru fort affligé; qu'il courait à sa voiture, rapportait des sels, puisait de l'eau de mer, se mouillait les pieds, tout cela avec un empressement, une manière de rendre service, qui prouve, ajouta-t-elle, que c'est un homme véritablement sensible au mal des autres.

Je plaisantai Mariette sur ce que le premier venu touchait son cœur aussi aisément; je feignis de plaindre le sort du pauvre Sylvain; mais le regard tranquille et sérieux de ma

petite amie, sa patience, m'eurent bientôt désarmée.

Le baron et Saint-Elme entrèrent, et je cessai des taquineries dont je finissais par être moi-même embarrassée, car au fond de l'âme je me sentais reconnaissante pour M. Warnier, qu'on disait un rustre et qui avait été si galant avec moi.

Sous cette impression, je demandai à Karnac s'il venait pour me raconter l'histoire qu'il m'avait promise la veille au théâtre.

— Quelle histoire?

— Mais l'histoire de votre ami M. Abel Warnier.

Il faisait semblant de ne pas se souvenir, et cela me piqua au jeu. J'insistai.

Il commença...

Et d'abord, ma chère Léonie, apprends tout de suite la nouvelle la plus surprenante et la plus inattendue. Warnier est le fils de Mme d'Es-

treville, ce fils mystérieux qu'on ne voyait pas, qu'elle adorait, dont elle ne parlait jamais sans une grande émotion, et que je croyais s'appeler d'Estreville comme elle. Voilà qui est extraordinaire, n'est-ce pas? La réalité a de ces secrets. C'est ce que m'a expliqué le récit de Karnac, à qui maintenant je rends la parole :

« Ma tante, dit-il, la comtesse de Lireux, quand elle raconte cette histoire, car c'est d'elle naturellement que je la tiens, a l'habitude de la faire précéder de ce titre : *Des origines de la féodalité industrielle*. Et cela sans méchanceté pour Warnier, son voisin et son ami plus que le mien.

« Donc, le père d'Abel Warnier était un simple ouvrier de filature. Depuis l'âge de neuf ans, il filait ou aidait à filer. Jusque-là, il avait gardé les vaches en été, et, je crois, mendié en hiver. A vingt ans, devenu tisseur très-habile, il était si infatigable, qu'on le remarqua dans

son atelier; on en fit un contre-maître. La dureté avec laquelle il exigeait de tous les ouvriers le zèle, l'exactitude, le courage qu'il avait montrés lui-même, le servit à merveille, et, peu à peu, les propriétaires de la filature l'élevèrent jusqu'à la gérance. Il arriva qu'une fois gérant, Warnier savait parfaitement lire, écrire et compter, sans que personne lui eût jamais rien enseigné. Son ambition, à partir de ce jour-là, n'eut plus de bornes. Bientôt il sut se rendre indispensable, imposa sa volonté, et se fit associer. Peu de temps après, à force de ruses, de mauvais procédés, il découragea ses anciens patrons, les éloigna, les désintéressa, plus ou moins, rompit avec eux, et garda seul la place! Alors il fut véritablement un mauvais homme; il s'enrichit d'argent et de haine! Rien ne peut rendre le détail de ses exactions envers ses ouvriers; il exigea d'eux toutes les honnêtetés, et les trompa sur l'heure, sur les

mesures, toujours, partout! Il soutint des révoltes et subit des grèves avec un entêtement, une audace et un bonheur incroyables.

« A cet endroit, ma tante ne manque jamais de faire remarquer que, parmi les enrichis, les plus durs sont ceux que la fortune a le plus nouvellement gâtés. Or, ne devraient-ils pas être les plus doux, puisqu'ils ont éprouvé dans leur personne les maux dont ils accablent les autres? De même, les gens dont la noblesse est récente sont plus méprisants pour la roture que les descendants des vieilles maisons. Il faut une longue jouissance à tous les amours-propres pour se calmer. L'apaisement du père est utile au fils, plus encore au petit-fils, et ainsi de suite dans les siècles des siècles. Le premier Karnac devait être plus vaniteux que moi!

« Ainsi, le père Warnier, peu scrupuleux, habile à toutes les manœuvres, était devenu

l'unique propriétaire, le maître absolu de sa fabrique. Comme il avait le génie des affaires, il perfectionna ses machines, inventa des combinaisons économiqnes pour ses transports, doubla le nombre des métiers dans des espaces plus restreints. Il paraît que tous les jours il y avait dans cette filature maudite des accidents affreux : des mains, des bras, des jambes broyés !

« Quand j'entends raconter tous ces malheurs, tous ces crimes, je me dis que le serf taillable et corvéable de MM. les grands fabricants doit regretter les jours heureux où il n'était tenu, pour vivre, qu'à battre les étangs et à faire taire les grenouilles ! Filer du coton, le tisser, est autrement dangereux ! Si j'étais poëte, ou seulement écrivain, j'aurais à ce point de mon histoire une belle image à placer. Je dépeindrais Warnier plus dur que ses machines. Mais Saint-Elme ne

comprend rien au grand style, et j'ennuierais mon joli auditoire.

« Les richesses de Warnier s'accumulaient au milieu de ces infamies, et son avarice croissait toujours.

« En ce temps-là, Warnier le père fit on ne sait quel marché avec le tuteur d'une très-jeune et très-belle fille, élevée à Paris, fort distinguée, et d'assez bonne noblesse. Quel mariage! Mme Warnier, bonne, compatissante, assista vingt ans au spectacle des brigandages de son mari. Elle aimait beaucoup le monde, comme les jeunes Parisiennes habituées aux fêtes, aux théâtres, aux dîners, aux réunions de toute sorte. Elle eut un peu oublié son indignation, au dehors ; mais l'ogre, c'est ainsi qu'on l'appelait à Raucourt, la priva de tout plaisir pendant vingt ans ! Elle vécut seule avec son fils, faisant elle-même son éducation et lui apprenant tout ce

qu'elle put apprendre; car le père Warnier ne voulut point entendre parler de pension ni de collége. Dès l'âge de quatorze ans, Abel fut placé à la fabrique comme contremaître des enfants. Ce garçon-là, qui est profondément sensible, souffrit tout ce qu'un homme de cœur peut souffrir, et reçut chaque jour des insultes qu'il crut mériter toutes comme fils d'un tel père! Ne possédant rien, pas même des appointements pour son travail, il était réduit à l'impuissance. Le soir, bien tard, il allait auprès de sa mère pleurer sur ses épreuves à lui et sur leur misère à tous deux!

« Un jour du mois de décembre, on attendit en vain le père Warnier; il avait promis de revenir à cinq heures du soir, et le lendemain matin il n'était pas encore rentré. On le chercha et on le trouva dans un champ, sa voiture brisée, son cheval et lui tués. On

soupçonna un ouvrier renvoyé d'avoir mis un épouvantail sur la route, d'avoir poursuivi le cheval emporté, et donné le coup de grâce à Warnier père. La justice n'apporta dans ses investigations aucun acharnement, et la famille, c'est-à-dire Abel et sa mère, crurent faire leur devoir en ne la pressant pas de remuer les haines que le filateur avait soulevées. Le jour de l'enterrement, après la cérémonie dernière, Abel réunit tous ses ouvriers, filateurs et tisseurs, hommes, femmes, filles et garçons, et les conjura, avec des larmes, d'absoudre la mémoire de celui qui n'était plus !

« Les manants, paraît-il, sont généreux, tant que la fortune ne les a pas corrompus ; ils jurèrent d'oublier, de pardonner.

« Alors Abel, encouragé par sa mère, déploya, dans le bien, l'activité que son père avait déployée dans le mal. En quelques mois, il fit

des heureux où l'on n'avait connu depuis trente ans que des misérables ; il commanda à des travailleurs, et non à des esclaves ! Mais les enfants surtout se virent comblés : ils eurent des écoles, des dortoirs, des salles de travail, des salles de récréation, enfin toute l'organisation complète et bienfaisante d'une éducation appropriée à leur sort futur d'ouvriers filateurs. Les métiers s'éloignèrent les uns des autres, les heures de travail furent diminuées, le temps distribué comme il devait l'être, équitablement. Warnier associa ses ouvriers à ses bénéfices ; il leur construisit des maisonnettes, leur donna des bibliothèques, des jardins, et leur fit des conférences sur leurs devoirs et sur leurs droits. A son tour, pour mieux diriger leur intelligence, il compléta lui-même son éducation, et devint, dit-on, un homme très-sérieusement instruit.

« Mme Warnier la mère applaudissait à tout cela; mais le bonheur des autres ne suffisait pas au sien. Elle détestait la fabrique qu'elle eût préféré vendre, et, malgré les prières d'Abel, qui n'avait que vingt et un ans, elle le quitta pour retourner à Paris.

« Le père Warnier laissait un capital de sept ou huit millions. Abel fit accepter à sa mère deux cent mille livres de rente, et conserva l'administration de leur fortune. A Paris, elle ajouta au nom de Warnier son nom d'Estreville, et bientôt elle ne porta plus que ce dernier.

« Vous avez connu, vous avez aimé, ma chère Estelle, l'élégante Mme d'Estreville, continua Karnac. Personne de nous ne songeait à lui rappeler le nom de Warnier, sous lequel elle avait été si malheureuse. Elle était gaie, charmante, un peu naïve, et elle adorait les courses, les bals, tout ce que nous aimons

nous-mêmes. Ma tante de Lireux, qui avait été pendant bien des années sa voisine à Raucourt, très-liée avec elle, lui donna tous ses amis. Mme d'Estreville recevait beaucoup, et bien ; vous le savez, Saint-Elme le sait, nous le savons tous !

« La seule personne que Mme d'Estreville supplia vainement d'honorer ses réceptions, fut monsieur son fils. Abel, dit-on, avait l'horreur de ce monde qui lui enlevait sa mère ; il ne consentit jamais à y paraître une seule fois. On essaya de le marier ; mais il professait pour les jeunes filles bien élevées un dédain résolu. « Je suis le fils d'un ouvrier, répétait-il à sa mère, et je ne veux pas d'une alliance au-dessus de ma condition. » Mme d'Estreville, désespérant d'amener à ses goûts ce rustre de parti pris, se soumit aux siens et lui consacra chaque printemps un mois ou deux. Voilà pourquoi elle voya-

geait si souvent. Sa santé, d'ailleurs, très-éprouvée par le despotisme de Warnier père, s'arrangea fort bien de quelques séjours en Italie.

«Tous les ans, la mère et le fils venaient à Nice, y prenaient un voiturin, et gagnaient Gênes par la Corniche. Là, ils planaient sur l'Italie entière ; et, selon leur caprice, ils se rendaient à Florence, à Naples, à Rome, à Venise. C'est dans un de ces voyages que Mme d'Estreville s'est liée avec Mme Tamperici, et voilà comment vous avez rencontré la marquise chez elle, dit Karnac en s'adressant à moi.

« La pauvre Mme d'Estreville, ajouta le baron, se fatiguait beaucoup trop, après avoir mené une vie trop retirée; aussi la force, un beau jour, lui manqua, et elle s'éteignit à Bagnères l'automne dernier, à la suite d'une maladie de langueur. Abel a beaucoup pleuré

sa mère, et il accuse le monde, ce monde qu'il déteste, d'avoir tué la seule personne qu'il ait aimée avec passion. Mme d'Estreville a vécu quinze ans à Paris, et son fils doit avoir autour de trente-sept ans. Il ne se marie pas, et ma tante, qui lui en veut d'être un ours, le soupçonne de faire élever dans ses écoles une rosière qu'il épousera. La comtesse de Lireux se moque assez volontiers d'Abel en sa présence, au château, mais elle n'oserait en gloser dans le village, à Raucourt, quoiqu'elle soit au milieu de ses paysans à elle. Si l'on se permettait là-bas de douter des vertus du filateur, on serait écharpé à l'instant même. C'est une adoration, un culte qu'on a pour lui !

« Malgré la mort de sa mère, Warnier a voulu refaire cette année le voyage qu'il faisait tous les ans avec elle. Ceci vous explique pourquoi il était hier seul dans une loge qui lui rap-

pelle un souvenir; pourquoi il va chez Mme Tampericci, que Mme d'Estreville chérissait comme sa fille. Peut-être dans l'affection très-ardente de la mère d'Abel pour la marquise entrait-il cette pensée, que le spectacle de l'amour de la belle Italienne pour le marquis ferait quelque impression sur son fils, enragé célibataire; mais je sais, moi, que la félicité des autres ne modifie en rien les résolutions qu'on a prises, dit Karnac; il faut, pour changer d'opinion à l'égard de la liberté, espérer dans l'esclavage un bonheur tel qu'on l'a rêvé soi-même. Ça n'est pas difficile à comprendre, mais c'est joliment difficile à réaliser! N'est-ce pas Saint-Elme? »

Saint-Elme dormait!

—Il est très-intéressant, le fils de mon amie, dis-je rêveuse à Karnac.

— Comment donc! répliqua-t-il, j'ai toujours le même succès auprès des femmes quand

je raconte cette histoire, et je suis enchanté qu'elle vous ait fait plaisir.

— Tu es enchanté, nous sommes tous enchantés ! repartit Saint-Elme en bâillant.

— Hier au soir, dit Karnac, j'avais peine à reconnaître mon héros. Le hasard a sottement arrangé les choses pour que j'aie paru fuir Abel depuis la mort de sa mère, et il a maintenant dans le visage je ne sais quoi d'exalté qui le change entièrement. Je ne suis pas le seul ayant cette idée-là, car Tampericci lui-même me disait à l'Opéra : « Regardez donc Warnier, il a ce qu'on appelle en Italie les yeux du ciel ! » Je suis certain, hélas, trois fois hélas ! que mon pauvre héros deviendra illuminé. J'aurai plus tard un dénoûment tragique à coudre à mon récit, ce qui me fâchera beaucoup. L'histoire n'étant pas très-amusante par elle-même, il vau-

drait mieux que je pusse y ajouter quelque jour une moralité un peu gaie.

— Amen ! dit Saint-Elme.

Mariette avait rougi, pâli, et pleuré au récit de Karnac.

— Eh bien, Marie, lui demanda le baron, est-il assez joli, mon roman ?

Elle répliqua, tout émue :

— Monsieur de Karnac, c'est honnête à vous de faire maudire un criminel comme ce Warnier le père, et c'est beau et généreux d'apprendre aux gens à aimer un homme de bien comme M. Warnier le fils !

Karnac, à cette phrase, éclata de rire, et il me sembla, à moi aussi, que l'occasion était bonne pour s'égayer. Marie me considérait d'un air chagrin. Lorsque Saint-Elme et le baron sortirent pour aller faire visite à Mme Tampericci, avec laquelle ils devaient revenir chez moi, ma filleule me dit :

— Cet Abel Warnier possède la mélancolie dont madame ne veut plus ! Il s'éloigne du monde, il songe à faire des heureux, il se rend utile aux autres, il se dévoue au bonheur du pauvre ouvrier. Je suis contente de savoir qu'il y a deux Hector Berrens dans le monde ! ça n'est pas de trop, quand il y a tant de...

Mais je ne l'écoutais plus ! j'étais absorbée par une de ces rêveries charmantes, un peu vagues et confuses, dans lesquelles un récit ou une lecture vous laissent parfois. On repasse les scènes, on les complète, on y ajoute, on les refait selon sa fantaisie. Je me rappelai Mme Warnier d'Estreville, sa bonne grâce, sa gaieté, le plaisir qu'elle avait à complimenter une jolie femme ; puis je voyais Abel Warnier au bord de la mer, à genoux devant moi, me regardant avec ses yeux d'un bleu sombre, presque noirs, comme un ciel d'orage.

Mais, à ce moment, Karnac, Saint-Elme et la marquise interrompent mes rêves éveillés. La marquise est tellement belle, qu'à son entrée chez moi je suis éblouie. Mes vilains sentiments de la veille fuient avec honte devant sa simplicité, son absence complète de coquetterie, son admiration pour le marchese, qui éclate à la troisième phrase d'une causerie sur le beau temps.

Elle m'invite à venir le jour même passer la soirée chez elle, sans cérémonie, à la française, et tout à fait en voisine. J'accepte.

Je t'écris cette lettre après le départ de la marquise. Le soleil se couche au fond du golfe de Gênes. La mer s'étend jusqu'où mon regard peut porter. De tout petits nuages roses, éparpillés dans le ciel, lui donnent un air de fête. J'écoute les bruits du port, les beaux cris de la langue italienne, qu'on rendrait exactement au piano, et que

je suis toujours tentée de traduire en les chantant. La mer immense est habitée. Des centaines de navires entre-croisent leurs voiles blanches, comme dans une course de régates.

Gênes me plaît, et je veux y demeurer huit jours au moins. Mes yeux se perdent dans les horizons de la mer et du ciel. Ma pensée m'échappe, mon cœur me quitte, comme pour rentrer un instant dans la grande pensée, dans le grand cœur de l'univers! Je sens qu'ils me reviennent désolés. Pourquoi?

Vais-je assez m'ennuyer ce soir chez les Tampericci avec Saint-Elme et Karnac! La nuit séra claire, les étoiles brillantes; qu'il ferait bon de songer à ma fenêtre, sous un ciel italien! Mais à quoi songer, à qui? A Saint-Elme, au baron? Déjà l'orgueil que je ressentais à l'idée d'épouser Hersaint de Karnac s'est envolé de mon âme. Que mes désirs sont fugitifs! Je suis le caprice en per-

sonne. J'ai quelque ambition que je ne puis m'expliquer à moi-même. Ce n'est pas le besoin d'être aimée; Karnac certainement me montre qu'il m'aime! Qu'est-ce que l'amour non partagé? une plume qui vole, une étoile qui se noie, une fleur qui se fane! Bien des fois, souvent, j'ai été aimée; mais je n'ai pas aimé encore! Je ne suis point faite pour cela; je n'ai pas foi en l'amour. Allons, j'épouserai Karnac!

Chère sœur, je ne comprends qu'une affection, la tienne! Mais, si tu es première dans mon cœur, j'arrive troisième dans le tien, après ton mari, après ton fils.

Ton Estelle retourne au noir! Suis je assez ennuyeuse, moi qui me plains de l'ennui que m'apportent les autres?

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 26 avril.

Grand Dieu ! que de choses à te dire ! L'entreprise est telle que, ma paresse aidant, l'idée de suspendre ce journal, cette espèce de confession insipide et rabâcheuse, m'est entrée dans l'esprit hier au soir, et que je me suis couchée sans t'écrire. Mais je n'ai pas dormi ! je me suis vue assiégée par mes impressions de la soirée qui me revenaient à nouveau, se formulaient en dehors de moi, à l'état d'images, comme pour être étendues sur le papier. A une certaine heure maintenant, je pense en lettres. L'esprit est-il assez routinier ! Parce que, depuis une semaine ou deux, je traduis tout ce que je vois, tout ce que je fais, tout ce que j'éprouve en récits

pour toi, je ne peux plus m'arrêter. Mes observations du jour se représentent à mes yeux, le soir, comme des choses qui attendent une forme nouvelle avant de prendre place dans le passé; une espèce de groupe confus s'agite en mon cerveau jusqu'à ce que j'aie ordonné, classé dans les lettres que je t'écris, mes gestes et mes pensées.

L'air de Gênes, quoique moins enivrant que celui de la Corniche, m'étourdit encore au point de me faire croire que tout ce que je vois est fantastique. Mes yeux ne distinguent rien avec netteté; entre eux et ce qu'ils regardent, il y a comme un papillotement continuel; ma vue, très-fatiguée par la grande lumière, ne perçoit que les contours vagues des choses. Mon esprit se meut à travers des épaisseurs étranges; ma tête s'incline, non sous le poids des idées, mais sous le poids d'une sorte de fumée, de nuage qui l'alourdit et

m'endort. Il faut que je me secoue avec énergie pour tenir ma plume. Mais voilà que ma volonté se dégage et s'agite dans une des petites cases de mon cerveau. Il me serait facile d'en désigner l'endroit, si j'étais savante, tant le travail qu'elle accomplit m'est sensible. Je veux te redire, sans rien omettre, cette soirée d'hier, pour me prouver à moi-même sa réalité.

J'ai fermé ma porte à tout le monde, sous prétexte de migraine, et je suis entièrement à toi pour la journée.

Je t'écrirai cette longue lettre en trois fois : un peu le matin, un peu cette après-midi, et le reste ce soir.

Marie, en présidant à ma toilette pour ma visite à la marquise, était gaie, babillarde, chanteuse comme une petite fauvette. Je la questionnai et je découvris qu'elle avait en tête de me faire une surprise. Laquelle? Ma

filleule demeura impénétrable. Je soupçonnais, la connaissant bien, qu'il s'agissait de fleurs, d'illumination, d'un thé fort brillant préparé pour mon retour. J'aime énormément ces surprises, et rien ne me plaît comme le luxe de mon chez moi, lorsque j'y rentre après une fête. Je ne comprends pas les femmes qui se déshabillent à la hâte, entre deux bougies lamentables, ou sous la lueur verdâtre et funèbre d'une lampe couverte de son abat-jour. Je m'habille pour moi autant que pour les autres, je me reviens en toilette, et j'honore ma maison de ma robe, de mes fleurs et de mes beaux bijoux. Je prends mon thé, je me reçois, j'apaise l'espèce de fièvre qu'on a toujours en sortant d'une soirée, et je me défais alors paisiblement d'une toilette dont j'ai joui et que je ne puis regretter d'avoir faite.

Karnac dînait chez les Tampericci. Saint-

Elme, prétextant un mal d'estomac, avait refusé l'invitation de la marquise. Il entra seul chez moi à l'heure où je devais partir; il portait un bouquet immense, extravagant, tout composé de ces violettes lilas, épaisses et larges, dont le parfum étourdit et enivre. Au milieu de ce bouquet deux mots étaient écrits en roses blanches mignonnes : *Stella* et *amore*. Cela voulait dire, ou Estelle et amour, ou étoile d'amour! Mon gros petit ami était fier de son idée et de son gracieux compliment par à peu près. Malgré son air joyeux, il me parut souffrant, et je lui demandai pourquoi il était si pâle. Je lui dis que j'irais très-bien seule chez les Tampericci, et que Karnac me ramènerait. Il s'échauffa et me répondit qu'il n'était point malade de corps, mais d'âme seulement, depuis la déclaration de Karnac.

— Je suis dans une situation de cœur into-

lérable, ajouta-t-il en s'efforçant de mettre l'expression de sa grosse figure rubiconde d'accord avec ses paroles ; j'ai très-peu d'espérance, et j'ai pour rival mon plus vieil ami. Un encouragement de votre part me donnerait quelque force, tandis qu'une rudesse ou une moquerie me briserait aussi facilement que se brise un verre. Je vous supplie de m'épargner pendant quelques jours, et de ne pas trop me montrer que vous préférez Karnac ; il faut que je me fasse peu à peu à des émotions nouvelles pour moi. Aidez un pauvre affligé à se tromper lui-même ; mesurez pour lui la dose des maux qu'il est capable de supporter ! Laissez-moi reprendre, avec l'espoir, un peu de goût à l'existence, un peu d'énergie pour la lutte, et je me montrerai, avant une semaine, ce que la situation exigera que je sois. Je pose pour l'amour de la jouissance, parce que j'ai horreur des

sensibleries, et qu'un homme du monde ne doit pas renier des légèretés et des vices de bon ton auxquels il applaudit d'ordinaire. Mais, au fond. de moi-même, j'ai des sentiments intimes, peu habitués à me conduire faute d'occasion, qui cependant sont dignes de vous, madame, et d'un vrai gentilhomme.

— Mon cher Saint-Elme, lui dis-je avec tristesse, si vous avez des sentiments, c'est-à-dire des vertus, des qualités, pourquoi vous faites-vous si indifférent aux choses bonnes et belles, pourquoi posez-vous dans le monde en amoureux exclusif des jouissances matérielles ?

— Les vertus et les qualités, les choses bonnes et belles, voilà des mots faits pour la littérature et les discours politiques ! Je suis ignorant, comme un Saint-Elme a le droit de l'être, sur tout ce qui se rapporte aux idées pures, et je ne reconnais, en fait de morale,

que l'honneur. Je n'ai ni vertus ni qualités; qu'est-ce que c'est que ça? J'ai des sentiments et des ressources. Je puis aimer, désirer qu'on m'aime, et je saurai admettre, ma bravoure aidant, qu'on ne m'aime pas! Je découvrirai en moi, si l'on m'en donne le loisir, la force de recevoir un coup de feu! Il me faut plusieurs jours pour entraîner mon courage, mais ensuite je parie qu'il gagnera la course. Ces quelques jours, je vous les demande, et je les demanderai ce soir à Karnac.

— Mais, mon cher Saint-Elme, vous parlez comme s'il était entendu que Karnac, avec sa grosse voix et son gros rire, a fait ma conquête! Il n'y a rien de moins établi que cela!

Les couleurs revinrent aux joues de Saint-Elme.

— Quoi! dit-il, la conversion de ce célibataire enragé ne flatte pas votre amour-propre jusqu'à la folie? Vous n'êtes donc pas

une femme? Quoi! vous ne vous voyez pas rentrant dans le monde au bras de Karnac marié? Mais ce serait un succès à tout rompre, et l'on en parlerait une année entière.

— Est-ce une raison pour que je veuille absolument faire autre chose du baron qu'un ami?

— Il n'a point le bonheur de vous plaire! s'écria Saint-Elme, en battant des mains et en tournant sur lui-même comme une grosse boule qu'il est. Alors, on peut continuer loyalement à faire sa cour, bride abattue? Hop! hop! ajouta-t-il, comme s'il partait à cheval, au galop!

—Mon cher Saint-Elme, écoutez-ceci, qui s'adresse à vous aussi bien qu'à M. de Karnac : durant les huit jours que j'ai passés dans la solitude, j'ai pensé, en belles phrases, à certains dangers des mariages de vanité ou de pure convenance. Quand bien même je

m'efforcerais d'oublier ces belles phrases, elles sont si profondément gravées dans mon esprit, qu'elles y renaîtraient toujours. La vieille femme, en moi, a été, au premier moment, éblouie par la déclaration de Karnac, j'en conviens. Mais ses airs de paladin victorieux, sa façon de se croire irrésistible, m'assomment. Pourtant, mon cher Saint-Elme, n'allez pas vous bercer de l'espoir que je refuse définitivement le baron, car je vous parle de mes impressions des jours derniers, non de celles de demain! Jamais femme n'a été plus versatile que je ne le suis depuis que j'ai perdu mon centre d'occupations, mes plaisirs, et Paris. La seule chose dont je sois certaine, ajoutai-je en riant, c'est que, si je rentre dans le monde, ce sera avec un mari très-amoureux, d'un caractère très différent de celui de Julien, et qui ne négligera pas de jeter quelques brindilles sur le feu de mon

cœur. Je désire que mes goûts romanesques soient alimentés, et non plus éteints, par celui que je choisirai.

— Je me sens romanesque auprès de vous, belle Estelle, dit Saint-Elme gaiement, et je taillerai sans trop d'efforts les brindilles nécessaires au feu de votre cœur dans la forêt de mes sentiments!

Mariette, qui était allée prendre mes bijoux dans la caisse de l'hôtel, apparut au moment où, Saint-Elme et moi, nous riions de nos grands mots. Elle avisa le bouquet de mon soupirant, convint qu'il était très-joli, et demanda ce que signifiaient les mots italiens tracés en roses blanches au milieu. Saint-Elme leva les yeux au ciel, et répondit gravement :

— Étoile d'amour !

Comme je riais plus fort, il ajouta :

— Voyez, je vous amuse, et je ne garde

rien pour ma commission; car je suis demeuré sérieux en disant : *Stella d'amore !* Hersaint, lui, aurait dévoré la meilleure part du rire sans se soucier de ce qu'il en restait pour les autres. Le baron, madame, est un égoïste, et je le combattrai jusqu'à la mort !

— Marchons! dis-je, de l'air le plus martial du monde.

Le vent avait tourné dans mon esprit ; je me sentais légère et joyeuse; il me sembla que j'allais à une fète.Un peu de bon rire suffit pour me mettre en belle humeur. Ma toilette était merveilleusement jolie, et je savais qu'elle ornait mes humbles charmes. Elle avait été conçue pour moi seule ! Je veux que tu en juges, car elle n'a rien d'excentrique. Imagine donc une robe de velours noir que recouvrent deux jupes de dentelle habilement relevées par des choux de velours bleu. Ledit bleu, tout pareil à ma belle parure de saphir que je por-

tais, bien entendu. Mon corsage, non décolleté derrière, était ouvert en carré sur la poitrine; mes manches, demi-fermées, enveloppaient mes bras de dentelle noire. Des choux de velours bleu, répandus avec art, égayaient cette robe. Tu vois que c'est aussi simple que possible; mais le génie du tailleur, oui, le génie, ma chère, y paraissait. Mon teint, quoiqu'un peu bruni par le voyage, était blanc sous ce velours noir et sous ce velours bleu choisis pour lui. La longueur de ma robe ajoutait à ma taille de la grandeur et de la distinction. Marie et moi, nous nous étions extasiées devant la glace sur le goût prodigieux de cette toilette. Le velours noir, un peu bleuâtre, n'écrasait en rien le gris bleuâtre aussi de mes yeux, et mes cheveux, que le soleil avait un peu éteints, reprenaient, sous l'effet du velours, cette nuance que tu compares si poétiquement à la nuance de tes blés mûrs.

Vrai, je n'étais pas trop inquiète en songeant à la splendide beauté de la plus belle des Italiennes !

Rien ne te donnera l'idée de la villa Tampericci. J'essayerai de te la décrire cependant, et tu conviendras avec moi que tout ce que j'ai vu hier au soir est plus féerique que naturel.

Notre voiture pénétra d'abord dans un jardin éclairé par un croissant de la lune, très-large et très-brillant. Je vis des arbres inconnus, groupés en massifs énormes, et fleuris de fleurs d'un jaune tendre, presque blanc. Je sus plus tard que c'étaient des acacias ou mimosas. Mimosa! quel joli nom pour un arbre ! Notre route était bordée d'orangers en fruits et en fleurs; il y avait des roses partout ! Je descendis de voiture, et je fis avec Saint-Elme quelques pas dans cet Éden. La maison était reculée jusqu'au bord de la mer sur une fa-

laise haute, et l'on entendait le beau bruit des flots qui se brisent mollement sur les ro chers. Mes yeux, d'assez loin, étaient attirés par des lumières brillantes ; je découvris, en marchant vers elles, que ces lumières se reflétaient dans des vitrages, au milieu d'un massif de verdure. Je ne m'expliquai pas très-nettement ce que cela pouvait être, et je me refusais à voir le palazzo Tampericci sous la forme d'une grande cage en verre. Bientôt je me rendis un compte exact de ce qui m'avait étonnée à distance. Dans tout le rez-de-chaussée de la villa, il n'y a point de maçonnerie apparente, mais seulement de grandes glaces sans tain, reliées par des bandes étroites en mosaïque de marbre rouge, jaune, vert. Autour de ces glaces et de ces bandes, de grandes caisses de marbre blanc, appuyées aux vitrages, sont remplies d'arbustes en fleurs. Saint-Elme me dit que les Tampe–

ricci n'habitent leur villa de Gênes qu'au printemps et à l'automne, et que, chez eux, loin de se garer du soleil, on l'invite à entrer en vainqueur, chose rare dans une maison italienne.

J'allais poser le pied sur le seuil du palazzo, lorsque j'aperçus Mme Tampericci dans une sorte d'apothéose. Elle était assise au milieu d'un grand salon, très-éclairé par trois lustres en cristal de roche, dont les pendeloques ruisselaient sous la lumière des bougies comme des parures de diamant. Toutes les plantes fleuries semblaient grimper aux glaces derrière la marchesa pour contempler une reine de beauté. Les fleurs ont certainement une physionomie, une expression, et celles-là, ainsi appliquées aux glaces, avaient l'air curieux. Mme Tampericci, assise auprès d'une grande table et à demi inclinée, regardait les gravures d'un livre ; à côté d'elle,

une fillette de cinq à six ans, à genoux sur une chaise, un bras autour du cou de la marquise, le front un peu penché en avant, regardait aussi les gravures. Elles étaient toutes deux vêtues de soie blanche; leurs visages, éclairés par le lustre qui scintillait au-dessus de leurs têtes, avaient les pâleurs du marbre. Je n'ai jamais vu, dans aucune féerie, dans aucun tableau, un groupe mieux posé, mieux encadré, mieux en lumière, plus parfait, et représentant deux beautés plus accomplies de femme et d'enfant. Tout cela m'apparut en moins d'une seconde, et il me faut une page pour te le décrire. Debout, les bras croisés en face de Mme Tampericci, un homme contemplait en silence les deux merveilles qu'il avait sous les yeux. Lui-même était digne de ce groupe. Très-grand, d'une élégance de taille achevée, le visage à demi couvert par une barbe châtaine, les cheveux

brun clair, avec des reflets dorés, un front superbe, des sourcils très-noirs sur des yeux très-bleus : voilà le fils de Mme d'Estreville, Abel Warnier, car c'était lui, et tu l'avais déjà reconnu.

Je ne sais pourquoi j'eus un mouvement de dépit, comme la veille au théâtre, en retrouvant la marchesa si belle! Je me crus laide. Je fermai un instant les yeux pour me transporter vis-à-vis de la glace où je m'étais, avec Marie, déclarée si élégante, si distinguée... Mais le bruit de ma voiture, qui nous suivait et dont les roues grinçaient sur le gravier de la route, fit lever Mme Tampericci; elle arriva en même temps que moi dans un grand vestibule où Saint-Elme me débarrassa de mon manteau, et elle me reçut dans un salon d'apparat, entouré de glaces sans tain, comme celui que j'avais vu du dehors. J'étais là, causant, lorsque Karnac, le marquis et

ses invités nous rejoignirent. La marchesa me présenta les inconnus, qui étaient des Pallo, des Andréa, et portaient les plus beaux noms de Gênes. Karnac me baisa les mains, se moqua de la migraine de Saint-Elme, lui dit, en riant, qu'il venait de perdre mille francs au baccarat, dont la moitié, cinq cents francs, étaient pour son ami, qu'il associait toujours à son jeu ! Saint-Elme, que nous regardions tous, me parut complétement habitué à ce genre de nouvelles, car il répondit au baron par un signe de tête approbatif et indifférent. Karnac alors lui présenta le comte Andréa, président d'un comité fondé à Gênes pour organiser des courses de chevaux à Pegli. Ces courses doivent avoir lieu dans huit jours. Le comte Andréa nous dit tout haut que, sachant M. de Saint-Elme un des premiers turfistes de France, il s'était démis en sa faveur de la présidence de son

comité. Saint-Elme rougissait, pâlissait tour à tour, d'orgueil, d'émotion, et je le voyais pour le moins aussi ému que dans le moment où il me parlait de son chagrin d'amour. Karnac me dit tout bas qu'il faisait combler d'honneurs son pauvre Saint-Elme afin de lui ménager des consolations. Décidément, la fatuité du baron Hersaint de Karnac m'impatientait. Je lui répondis que je choisirais Saint-Elme pour mari. Il n'en crut pas un mot; et, comme le marquis le rappelait à sa partie de baccarat, il me quitta, suivi de ses partenaires et de Saint-Elme. Nous demeurâmes seules, la marquise et moi.

— M. de Karnac est un joueur passionné? me demanda-t-elle.

— Oui, madame, et M. de Saint-Elme un parieur non moins ardent. Prenez garde! ils pourraient corrompre votre mari.

Elle eut un beau sourire, tranquille, heureux, superbe de confiance.

— Voulez-vous, me dit-elle, que nous allions rejoindre dans un autre salon un de mes amis, bien peu joueur celui-là ? Nous n'entendrons pas les cris de ces messieurs.

Je me levai, et je la suivis.

Lorsque nous entrâmes, Abel Warnier courait autour d'une table avec la petite fille, qui, sans présentation aucune, se tourna vers moi et me dit :

— N'est-ce pas, madame, que mon ami Warnier n'est pas trop grand pour jouer avec moi ?

— Non, mademoiselle, répondis-je en riant.

— Oh ! pas mademoiselle, je suis Nina.

— Eh bien, Nina, voulez-vous m'embrasser?

Elle se leva sur le bout des pieds et me tendit son joli front, que je baisai plusieurs fois.

Warnier était demeuré immobile, les yeux fixés sur moi. Certes, ces yeux ne me disaient pas que je fusse ce que j'avais cru devoir être à côté de la marquise, vulgaire et laide.

M[me] Tampericci me nomma Warnier, qui me salua à peine. Il me regardait avec une hardiesse tendre, et ces deux mots seuls peuvent rendre la double expression de sa physionomie. Je ne sais quel frémissement courut en moi; il me sembla que les saphirs, répandus sur mon cou, sur mes bras, sur mes cheveux, s'imprégnaient de ce regard bleu et me brûlaient. Je rougis et me troublai visiblement, car un éclair de joie brilla au fond des yeux d'Abel Warnier.

La marquise considérait son ami avec une surprise extrême. Mais bientôt un sourire joyeux, plein de bonté affectueuse, envahit son visage, et elle me dit :

— Je me suis trompée, chère madame, en

vous nommant Abel Warnier; j'aurais dû vous présenter un ours sensible au charme et à la beauté !

J'eus quelque peine à me remettre; pourtant je dissimulai assez bien mon embarras en ramenant la traîne de ma robe autour d'un fauteuil. Je m'assis, et j'avais toute ma présence d'esprit lorsque je répliquai :

— M. Warnier se demande sans doute où il m'a rencontrée, marquise : c'est sur la Corniche ! Il m'a prêté aide et secours avec un empressement que je n'ai pas oublié.

— Je me souviens de notre rencontre, madame, dit-il sans daigner se servir de la perche que je lui tendais. Je vous ai reconnue hier au théâtre, et je sais votre nom, que j'ai entendu prononcer par hasard à Monaco. Ma mère m'avait souvent parlé de vous, madame, et je vous ai suivie et assistée, vous voyant

seule, comme le fils d'une de vos amies se croyait le droit de le faire.

Qu'est-ce donc que prétendait Karnac? Cette réponse n'est point d'un paysan du Danube, d'un rustre, et l'on ne pourrait mieux dire, sur un ton plus simple.

Je racontai à la marchesa combien la route de la Corniche m'avait paru belle, mais combien aussi ces paysages trop grands, trop tourmentés, avaient eu une influence mauvaise sur mes nerfs et sur mes esprits. Je lui dis encore que j'étais bouleversée par les impressions de ce voyage; que je ne me retrouvais pas à Gênes telle que j'étais à Paris; que j'avais perdu, au milieu de ce dédal immense des golfes du littoral, l'enchaînement de mes réflexions; et qu'enfin, je me sentais comme étrangère à moi-mêmedans un pays inconnu.

Warnier s'était assis auprès de moi; il avait le visage en pleine lumière, et je suivais

tous les mouvements de sa physionomie intelligente et mobile. Son regard, son sourire, ont un charme extraordinaire ; il y a tout à la fois, sur son front et dans ses yeux, de la passion, de la tendresse, de la naïveté, et une énergie sombre que la souffrance a développée, et qui ne devait pas être dans la nature première de cet homme fort et doux.

Je m'adressais à la marquise, et ce fut Warnier qui me répondit :

— Il vous eût fallu des compagnons de voyage, madame. L'isolement, bien plus que le paysage, est cause de vos frayeurs ; il en doit être toujours ainsi des premières excursions d'une femme du monde. Habituée à un entourage nombreux, sitôt qu'elle est seule, la voilà inquiète, épouvantée. Vous qui avez une très-belle suite d'adorateurs, madame, vous auriez pu requérir, parmi vos courtisans, une escorte digne de vous.

Cette ironie blessa mon cher amour-propre. Je ne sais pourquoi je sentis le besoin de répondre par une explication là où un sourire moqueur, un mouvement dédaigneux, eussent mieux répondu. Warnier avait, pour ma personne physique, une admiration qui jaillissait de chacun de ses regards. Les femmes coquettes lisent dans les yeux d'un naïf mieux qu'en un livre ouvert. Je fus coquette, et je voulus que cet Alceste éprouvât pour ma personne morale ce qu'il éprouvait pour l'autre. D'ailleurs, n'étais-je pas à moitié sincère? Ma passion du monde m'était-elle véritablement revenue depuis trois jours? Enfin, je répliquai, sachant très-bien que j'allais flatter le parti pris de Warnier:

— Je n'ai pas été élevée dans le monde; je suis née en province, à la campagne, où j'ai vécu dix-sept ans; je suis Picarde, et...

— Picarde! s'écria Warnier; ma mère ne

le savait donc pas? Elle ne m'en avait rien dit. On ne parle donc jamais de son village à Paris? ajouta-t-il gaiement. Quoi! nous avons été élevés au milieu des mêmes paysages, et la même poésie a bercé notre enfance? Picarde!

Il mit dans cette exclamation un tel feu, que Nina, tout effarouchée, laissa tomber le joujou qu'elle tenait à la main, en disant :

— Oh! qu'il est vilain, de me faire tant peur!

— Certes, ajouta la marchesa, en riant, je ne me réjouirais pas de cette façon si je rencontrais un Toscan à Paris.

— Picarde! répétait le fils de Mme d'Estreville; c'est donc cela!

— Picarde, oui; et, ma foi, un beau jour, à force d'aller en visites, au bal, aux courses, à force de dîner en ville, d'être sans cesse enfermée dans un cercle de convenances et d'a-

musements toujours les mêmes, à force de voir la nature fardée à Bade, à Trouville, au bois de Boulogne, je me suis ennuyée, et j'ai voulu goûter de la grande solitude.

— Je comprends, dit Abel Warnier, qui avait très-attentivement écouté.

— Mais, continuai-je, il ne faut pas que je me fasse plus sensée que je ne le suis. J'aimais encore un peu tous les plaisirs que je quittais, et je les avais autrefois passionnément désirés. Je n'eusse pas été assez résolue pour lutter contre mes amis, contre mes propres faiblesses, si mon deuil ne m'avait pas forcée de renoncer pendant huit mois entiers aux grandes réceptions, aux grandes fêtes. Je me préparais ainsi au détachement de mes habitudes, et bientôt je constatai qu'il était plus facile de battre en retraite que je ne l'avais cru.

— Ma mère aurait donc pu aussi, un jour,

se lasser du monde et m'être rendue? dit Abel avec regret.

— J'en doute, répondis-je ; Mme d'Estreville était de celles que le monde reçoit tard et garde toujours !

— Après la marchesa, vous étiez la personne que ma mère aimait le plus, me dit Warnier, et vous l'avez pleurée, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup. Elle a été pour moi toujours bienveillante, bonne et sûre. Depuis mon veuvage, il semblait qu'elle me témoignât plus d'amitié, et son âge lui a permis de me donner d'excellents conseils.

Mme Tampericci rompit sur ce sujet, et me dit :

— Serais-je indiscrète, madame, si je vous demandais pourquoi vous avez choisi le voyage de la Corniche plutôt qu'un autre? Comment se fait-il que votre Picardie ne vous ait point attirée plus vivement qu'un pays inconnu ?

— Chère marquise, il m'est facile de vous répondre, et je conviendrai tout d'abord que notre amie, Mme d'Estreville m'avait donné le très-vif désir de connaître la Corniche. Hélas! j'espérais la voir avec elle!

— Ma mère me parla un jour de vos projets, madame, dit Abel, et je refusai bêtement de l'accompagner avec vous. La pensée d'être le cavalier d'une femme à la mode m'effraya, tant j'ai peur des cérémonies.

— Vous avez été pourtant ce cavalier, répliqua Mme Tampericci. Ainsi que votre mère, le hasard l'a voulu.

— Croiriez-vous, dis-je à la marquise, que le littoral m'a dévoilé tous les charmes de ma Picardie? C'est le contraste avec des sites trop émouvants, trop heurtés, qui m'a fait apprécier la douceur des plaines picardes. Je suis venue étourdiment chercher sur la Corniche la satisfaction d'un vague désir de rêverie;

j'ai promené au bord d'une mer qu'on m'avait décrite paresseuse et molle, mon besoin de repos ! Une tristesse sans cause, des prétentions à la mélancolie, m'attiraient loin des fêtes au moment où j'allais y retourner. Mais le soleil cuisant, la lumière étincelante, une nature orgueilleuse de ses beautés, qui les étale sans voiles, opprime vos pensées, vous secoue, vous emporte, vous écrase, tout cela est bien plus insupportable que les exigences et la tyrannie du monde. Aussi, en arrivant à Gênes, en revoyant MM. de Saint-Elme et Karnac, ai-je été reprise par mes goûts d'autrefois !

— A la bonne heure! dit la marquise; je suis en cela de l'avis de ma chère Mme d'Estreville : on en revient toujours à ce qu'il y a de plus distrayant sur terre. Le monde est un royaume pour une femme belle, intelligente et bonne; lorsqu'elle est aimée, et

qu'elle n'y apporte ni coquetterie dangereuse, ni jalousie inquiète, elle a le sort le plus heureux. Je n'ai pas toujours été de cet avis, et je me figurais autrefois qu'il fallait cacher son bonheur. Mais voyez, chère madame, les gens qui, par leur situation, pourraient être du monde, et s'en écartent. J'en ai connu beaucoup et je les ai bien observés, en Italie surtout, car on aime peu la société chez nous. Eh bien, ce sont des misanthropes, comme Varnier, ou des excentriques, ou des orgueilleux ! Leur caractère s'aigrit dans la solitude, leurs facultés deviennent stériles, leur distinction se change en rudesse. Dans le monde, les sots se débarrassent un peu de leur sottise, tant la bonne éducation a de puissance pour effacer les défectuosités natives ; les gens grossiers y prennent de l'élégance ; tous les talents politiques, littéraires, artistiques, s'y façonnent, y étudient, non l'extraordinaire,

l'invraisemblable, mais la réalité de bon goût et de bon ton.

— C'est très-juste, dis-je enchantée des raisonnements de la marquise. Mais, vous en convenez vous-même, pour qu'une femme soit heureuse dans le monde, il faut qu'elle y amène le bonheur. Avec cet appoint-là, je soupçonne qu'elle serait heureuse partout! Elle ne l'est plus alors parce que, mais quand même!

Varnier n'avait pu écouter les paroles de Mme Tampericci sans donner des signes manifestes de son impatience; il n'avait aucune habitude de se contenir, et sa fougue éclata sans mesure. Pareil à ceux que l'obligation de causer poliment n'a pas assouplis, il se leva, parcourut le salon, promena un instant l'idée qu'il voulait développer, et, s'adressant à nous de l'air qu'un orateur prend vis-à-vis d'étrangers, il commença ainsi:

— Le monde n'existe plus depuis quatre-vingt-neuf. Ce que vous appelez votre monde est une création artificielle, factice, en désaccord avec l'état de la société présente, dangereuse, immorale ! Sauf une douzaine d'hommes de mérite qui, par leur frottement avec des esprits uniformisés, perdent toute puissance d'initiative, votre monde ne se compose que de joueurs, de turfistes, de vieux cocodès et de petits crevés, voilà tout! J'ai suivi de l'œil, pendant quinze ans, à cause de ma mère, les faits et gestes de cette coterie, qui se croit l'univers entier, et je ne lui ai pas vu faire un acte, un seul acte utile, bienfaisant ou sensé ; votre monde est une plante parasite, un gui rongeur qui épuise le chêne social. Autrefois, du temps où il n'y avait que deux castes bien déterminées, celle des gens de loisir et celle des gens de labeur, ceux qui ne faisaient rien se réunissaient à la

cour ou à la ville, formaient la part la plus intelligente de la société, et pouvaient se dire le monde; ils cultivaient le beau langage, encourageaient l'art théâtral, la philosophie, les lettres; mais, vous et votre monde actuel, que faites-vous? Dites, répondez. Vous mettez l'argot à la mode, vous applaudissez aux pièces de théâtre les plus bêtes et les plus démoralisantes, vous faites des succès à des livres malsains, corrompus; vous revenez, par ignorance, aux vieilles traditions religieuses, aux vieilles formes des croyances, qui sont absurdes dans notre temps de découvertes scientifiques. Les femmes les moins hébétées parmi vous sont d'une excentricité folle, parce qu'elles tournent sur place, et que l'activité de leur esprit se meut dans un cercle trop étroit. Les hommes à qui les chevaux et le jeu ne suffisent pas, courent à tous les désordres; ils brisent les barrières de

votre monde, pour y laisser pénétrer les enrichis les plus malhonnêtes de l'univers entier ! Ils mêlent à tel point les plaisirs qu'ils prennent dans votre société et au dehors, que tous les jours, aux courses, au théâtre, on les voit papillonner de vous à leur sérail public, et que la distinction de genre, d'éducation, d'allures, de vertu, est si fugitive, qu'il faut connaître les traits d'une courtisane et ceux d'une femme du monde pour les distinguer l'une de l'autre ! Non, non, ce n'est point là qu'est l'avenir de la nation; c'est là qu'est son déshonneur peut-être, la source de ses plus honteuses corruptions. La vraie société vivante, qui agit, pense, travaille, enrichit la France, est ailleurs ; celle-là vous repousse, vous condamne et vous engloutira ! Vous êtes pour le pays un danger perpétuel ; c'est vous qui allumez les haines vengeresses du pauvre contre le riche ! Le

socialisme éperdu, qui hante les veilles de l'ouvrier, n'aurait pas cette violence si vous disparaissiez! Votre luxe tapageur irrite les misérables; votre folie provoque la folie d'en bas, et c'est justice! Je suis le fils d'un ouvrier, et je sens parfois la colère m'envahir, quand je me dis que le jeu dévore les plus belles facultés de vos jeunes hommes; quand on m'apprend que, à leurs courses, l'or est jeté à pleines mains pour orner un spectacle inutile et stupide; quand on me raconte les dépenses ruineuses de vos femmes du monde pour leurs toilettes. Pauvres papillons insensés! vous tournez autour des lumières, vous bruissez, vous bourdonnez à tort et à travers et vous vous grillez les ailes, tandis que vous pourriez respirer tous l'air libre des champs, jouir de la clarté du grand soleil, et butiner sur les fleurs. Combien je préfère à votre existence malheureuse, la mienne,

celle d'une humble chenille filant son cocon !

Warnier, durant ce réquisitoire, n'avait cessé de me regarder, il parlait pour moi, et ses yeux pleins d'éclairs brûlaient mes yeux. J'étais en même temps révoltée par la forme de ses idées et très-enthousiaste pour les critiques vigoureuses qu'elles recouvraient. Si j'avais pu répondre quelque chose, j'aurais dit : «Très-bien, vous me faites mal !» C'était très-bien, et je souffrais. Je me sentis pâlir, j'avais besoin d'air, mon cœur était serré. Je demandai à la marquise de me conduire dans son jardin, par cette belle lune, qui se mirait à travers les glaces du salon. Elle envoya Warnier prendre mon manteau dans le vestibule, et me dit :

— Vous n'êtes pas habituée aux emportements du fils de notre amie. Avec ce garçon-là on est toujours exposé à des orages ; il ne cause pas, il tonne ! Cela m'amuse et me

plaît ; mais vous êtes nerveuse et je ne le suis pas. Je vais le prévenir qu'il vous a fait mal, et j'espère qu'il ne recommencera plus.

— De grâce, madame, répondis-je très-vite, car Warnier rentrait, ne me trahissez pas ! Notre prédicateur serait trop fier s'il savait que son éloquence m'a touchée.

— C'est vrai, continua-t-elle à haute voix, il faut obliger les Alcestes à la tolérance et à la mesure en toute chose. Donnez-moi ce manteau, Abel, je veux le poser moi-même ; lorsque vous aurez coupé vos griffes, on vous permettra d'être galant.

Il se fâcha.

— Je ne les rognerai pas, dit-il avec une sorte de hauteur qui lui allait merveilleusement ; ma force est dans mes griffes, et je ne me livrerai jamais à une Dalila.

— Vous ne vous livrerez jamais à personne, mon pauvre ami, parce que vous n'ai-

merez jamais ! répliqua la marquise avec tristesse.

Elle sonna, et l'on vint chercher sa fille, qui dormait à l'autre bout du salon. Nina était une jeune personne fort sage; elle nous dit qu'elle allait se coucher parce qu'elle le voulait bien.

Nous sortîmes dans le jardin, du côté opposé à celui par lequel j'étais entrée. La nuit était chaude, lumineuse, parfumée. Nous descendîmes de terrasse en terrasse jusqu'au bord de la mer. Sur une falaise élevée de quelques mètres, il y avait un balcon de marbre, comme à Monaco. Je m'y accoudai, et je refis mon beau songe avec le prince arabe ; je crus revoir au loin le vaisseau qui m'apportait mon idéal. Accoudé comme moi sur les balustres blancs, les yeux plongés dans l'espace, Warnier dit de sa voix grave :

— Il ne manquerait ici que le bonheur !

Et la voix sonore de la marquise, assise à quelque distance, répliqua :

— Le bonheur habite ici !

Ces deux exclamations, jetées dans le silence de la nuit par deux voix superbes, qui m'étaient à peine connues, ce beau jardin, avec des senteurs étranges que je n'avais jamais respirées, me firent croire à un rêve. Des étoiles innombrables brillaient dans le ciel ; la lune promenait ses clartés sur la ville blanche, à ma droite, et sur l'étendue de la mer ; les étoiles me paraissaient trop nombreuses, le croissant de la lune trop large, la ville trop orientale, la mer trop grande ! Le bruit régulier des flots accompagnait le bourdonnement lointain des bruits de Gênes. La marchesa, rêveuse depuis qu'elle avait parlé de son bonheur, se promenait au fond de la terrasse. Ce mot de bonheur prit

dans mon esprit tout à coup une place singulière; en même temps qu'il résonnait à mon oreille, il s'écrivit devant mes yeux, assiégea ma pensée, la posséda. Je ne sais quelle révolution se fit en moi! les battements de mon cœur devinrent si pressés, que, sans le secours de la balustrade, je serais tombée à terre. Le bonheur de la marquise grandit à mes regards sous mille formes; il s'éleva, s'allongea, envahit les horizons de la mer, puis, escaladant les hauteurs du ciel, il m'enveloppa de nuages qui m'étouffèrent. Au milieu de ces nuages apparut la figure de Warnier. Il fendit les épaisseurs blanches qui m'enfermaient et m'apporta de l'air! Il vint auprès de moi, si près, si près, que le souffle de ses paroles effleurait mon visage.

— N'est-ce pas, madame, me dit-il, qu'un pareil spectacle, des lueurs si poétiques, des senteurs si douces, un ciel si brillant, la mu-

sique des flots, n'est-ce pas que tout cela est plus bienfaisant, plus beau, plus gai peut-être, que les lumières, les parfums, le bruyant orchestre d'un bal?

— Tout cela est admirable, dis-je; mais, là-bas, dans ce palais, une fête, des danses, la foule, animeraient ce tableau, dont les perspectives sont trop profondes pour moi. Je voudrais, en ce moment, revoir la vie réelle; ici, c'est trop de silence, trop d'étendue, trop de fantastique. Je sens mon esprit abîmé sous le poids du spectacle, tout comme au pied des rochers de la Corniche! Donnez-moi votre bras, ajoutai-je en quittant la balustrade.

Il prit mon bras qu'il appuya sur le sien.

— Quelle sensitive vous êtes! me dit-il d'un ton paternel. Combien notre Picardie vous conviendrait mieux que la Corniche, et Gênes

et l'Italie! Voulez-vous que je vous y ramène?

Nous étions auprès de Mme Tampericci; je répliquai :

— Mais pourquoi l'abandonnez-vous, cette Picardie qui vous plaît tant et que vous comprenez si bien?

Il garda le silence, et la marquise, craignant peut-être qu'il n'évoquât une fois encore le souvenir de sa mère, répondit :

— Parce qu'il lui manque, là-bas, dans sa filature, ce qu'il vient contempler chez ses amis de Gênes, l'amour, la fleur bleue, qui éclate plus vite sous le ciel du Midi que sous le ciel du Nord.

Elle ajouta vivement :

— Dieu fasse que les vœux de mon amie s'accomplissent!

Il tressaillit à ces paroles. Que voulait dire la belle Italienne? Avait-elle reçu la confi-

dence de certains projets de Mme d'Estreville sur moi? Ces projets avaient donc existé? Le voyage que notre amie désirait que je fisse avec elle, avait-il pour but de nous réunir, son fils et moi? La marquise savait-elle tout cela, ou bien l'émotion de Warnier lui faisait-elle croire que ce misanthrope était déjà épris de moi? Ceux qui aiment s'imaginent toujours que tout le monde aime ou va aimer!

Nous gravissions l'une des terrasses, lorsque le rire bruyant de Karnac, les hourras de Saint-Elme arrivèrent jusqu'à nous. Saint-Elme avait causé chevaux, organisation de courses, enceinte de pesage, piste, règlement; il était ravi de sa soirée, et le comte Andréa était enchanté de ses conseils. Karnac avait perdu trois mille francs; il vint à moi, et me dit :

— Malheur au jeu, bonheur en ménage!

— Dois-je vous faire mes compliments?

me demanda la marchesa, qui devint pâle en voyant la pâleur de Warnier.

— Non, non, s'écria Saint-Elme, je vous en conjure, madame, point de compliments pour Karnac; la course n'est pas gagnée !

— Oh ! j'ai de plus grandes jambes que toi, dit le descendant des paladins.

— Oui, mais tu oublies la fable du Lièvre et de la Tortue.

— Et le malin petit dieu, qui gagne les paris les plus extravagants, songez-y, messieurs ! ajouta gaiement la marquise. Croyez-en ma vieille expérience, ne le chicanez point, le victorieux Cupidon, sur ses droits d'entrée, sur ses ailes et sur son poids, puisque course il y a ! Je le connais, il arrive toujours premier, même en partant troisième !

— Cupidon est dans mon jeu, dit Karnac. Sa munificence m'a gratifié ce soir d'une dé-

veine qui ne me laisse aucun doute sur sa protection.

— J'en suis témoin, répliqua le marquis Pallo, qui avait gagné les trois mille francs de Karnac, je n'ai jamais vu un jeu pareil à celui de mon pauvre adversaire.

— Je suis bien heureux de mon malheur! dit le baron.

La conversation s'établit sur ce sujet, et mit en relief la fatuité de Karnac et les espérances de Saint-Elme. J'observai la marquise, et, en la quittant, j'étais certaine qu'elle ne protégeait, auprès de moi, ni l'un ni l'autre de mes deux prétendants, comme on dit en Picardie.

Nous revînmes à l'hôtel Foëder, où la fameuse surprise, préparée en mon absence par Mariette, m'attendait. Je n'habitais plus au même étage. On m'introduisit, sans me prévenir, dans un salon énorme, meublé avec

de vieilles tentures de soie de Gênes, d'un bleu pâli, doux et miroitant aux lumières. Deux lustres de Venise, quatre demi-lustres appliqués aux glaces, portaient des fleurs en verre de toutes couleurs. Des bougies roses, jaunes, vertes, éclairaient à giorno le salon, les tentures, les lustres eux-mêmes, d'une façon très-originale. Des vases, remplis de fleurs rares, encombraient les consoles, et le bouquet de Saint-Elme, avec sa *Stella d'amore*, couvrait presque entièrement la table du milieu.

Saint-Elme avait eu l'idée première de cette surprise; mon cicerone et Marie l'avaient arrangée. Il m'eût été pénible de rentrer dans mon ancien petit salon après avoir passé la soirée dans l'élégante villa Tampericci. Moi aussi, je pouvais croire maintenant que j'avais mon palais à Gênes! Mariette, très-joyeuse, me raconta en détail comment M. de Saint-

Elme avait retenu cet appartement la veille, après le départ d'une famille américaine qui l'avait occupé tout l'hiver.

Je remerciai très-vivement Saint-Elme, au grand déplaisir de Karnac, dont la mauvaise humeur se contint assez mal. Enivré par tous ses succès de la soirée, Saint-Elme faillit perdre la tête. Sa ronde petite personne se gonfla d'orgueil, et je n'ai vu de ma vie un homme qui eût un pareil aspect de triomphateur.

— Ton air me déplaît, lui dit rudement Karnac; viens, retirons-nous ensemble. Je ne veux pas que tu demeures plus longtemps auprès de la dame de mes pensées, car je te chercherais querelle.

Ils sortirent. Dès que Mariette eut fermé la porte, elle me prit les mains, les embrassa, riant et pleurant à la fois. Elle avait reçu une lettre de Sylvain, que je lus à mon tour, et

dont l'émotion, la simplicité naïve me touchèrent profondément. Je veux, chère Léonie, te redire cette lettre, que voici :

« Toi qui seras un jour ma femme, toi qui es plus précieuse que mes fleurs les plus rares, Marie, chère Marie, je te demande d'être aussi heureuse que ton Sylvain l'est aujourd'hui. Je me repète sans cesse que le bonheur va venir avec toi dans ma maisonnette. Le vieux père chante et rit comme un enfant, lui qui désirait la mort, parce qu'il croyait que sa pauvre chère existence était un empêchement à notre mariage. Je suis comme un fou ! Je voudrais remercier notre bienfaitrice à genoux ; il me semble que pour ça je trouverais de belles phrases, je dirais : « Madame, voyez ce que c'est que d'aimer, « c'est la plus grande richesse, c'est le plus « grand plaisir ; l'amour, c'est plus beau que « les plus beaux pays, que les plus belles

« fleurs et que le plus beau soleil. Désirez le « bonheur, cherchez-le, car le bonheur est « fait pour vous, qui êtes bonne et belle. » Offre à notre dame un bouquet de myosotis, Mariette, il y en a sûrement là-bas. Les myosotis, Marie, ça dit des choses bien tendres.

« Ton Sylvain jusqu'à la mort. »

Si tous tes protégés, Léonie, si tous les enfants instruits dans tes écoles tournent leurs lettres comme celui-là, et marquent des sentiments aussi élevés, je conviens que ton métier de pédagogue n'est pas inutile.

Après la lecture de la lettre de Sylvain, je me promenai longtemps dans mon grand salon, un peu solennel et guindé, malgré ses lumières et ses fleurs, comme tous les appartements qu'on habite pour la première fois. Je jetai mon manteau sur un canapé, et mes gants, mon éventail, mes bijoux, sur une console ; je cueillis des fleurs dans mes vases,

j'en effeuillai quelques-unes sur mes tapis, et, après cette offrande païenne aux dieux de la maison, je me crus chez moi. J'éprouvai un bien-être que je n'avais ressenti dans aucune chambre d'auberge depuis mon départ de Paris; mais cette impression dura peu. Après avoir regardé la cage, je regardai l'oiseau qui y était enfermé; ah! le pauvret, il avait bien plus envie de gémir que de chanter! Ce mot de bonheur me suivait encore, et je le vis distinctement sous les traits de la marchesa et sous la figure de Marie. Toutes les formes nuageuses de ce mot disparurent de mon esprit, mais sa réalité tourmenta mon cœur, le remplit de tristesse et de chagrin. J'évoquai ton image, toujours celle du bonheur! Que faire pour en avoir ma part? Faut-il, comme Marie, se contenter du possible, avec un rien d'idéal? Faut-il comme toi, Léonie, s'enfermer dans une so-

litude austère pour y garder son amour? Faut-il, comme Mme Tampericci, être dotée dès le berceau de tous les dons de la naissance et de la beauté, qui doivent forcément charmer un homme de la valeur du marquis? Voilà trois conditions de félicité. Jè ne possède pas la dernière, et je ne me soucie point des deux autres!

Que je suis à charge à moi-même avec mes ambitions irréalisables! Il est cinq heures du soir, et je t'écris depuis le matin. Je me suis enfermée sous prétexte de migraine, je te l'ai dit déjà. Ne lis plus mes lettres à ton mari; elles sont inconsistantes,et je n'accepte que toi pour confesseur de tant d'émotions passagères, de tant de projets capricieux, de tant de jugements bouleversés, de tant de résolutions fugitives! Que penserai-je demain? Où vais-je, ainsi ballottée par les mouvements d'un esprit sans boussole? Oui,

je ressemble à l'un de ces papillons dont parlait hier Abel Warnier. J'ai grillé mes ailes aux lumières du gaz. Je le savais, monsieur, et c'est pourquoi je suis venue à la clarté du grand soleil, espérant que sous ses rayons vivifiants mes ailes repousseraient; mais le grand soleil m'a étourdie, affolée. N'est-il pas cruel, insensible, implacable? Il grille les ailes, lui aussi; il insulte à la souffrance par sa gaieté; il poursuit avec acharnement l'ombre, la douce retraite des cœurs incertains; il dore la misère, et la force à se montrer; il veut qu'on vive sous son œil enflammé; il veut voir, il veut être vu! La terre d'Italie, embrasée par un tel soleil, n'est faite que pour les amants, les artistes, les hommes brillants, les poëtes enthousiastes, les femmes passionnées! C'est une terre d'exil pour le rêveur attristé! Je suis bien résolue en ce moment à quitter Gênes dans deux jours!

Karnac et Saint-Elme se sont présentés dix fois à ma porte depuis midi; ils ne comprennent rien à ma reclusion et s'en inquiètent. Abel Warnier, qui habite dans notre hôtel, a fait demander de mes nouvelles. Il est chargé de je ne sais quelle invitation de la marquise pour moi.

J'attends une lettre de toi à six heures, ma Léonie. Je ne recevrai personne. Je passerai la soirée seule, dans mon salon, avec ma chère grande sœur!

Ah! que je voudrais donc bien t'embrasser!

LÉONIE A ESTELLE.

Séricourt, 23 avril.

Tes lettres, ma chère Estelle, sont de plus en plus ondoyantes, variables, décousues.

Tantôt, j'admire sous ta plume des sites merveilleux, qui te détachent de préoccupations mesquines ; je les bénis pour le bien qu'ils te font. Tantôt, ces mêmes paysages, plus beaux encore, te menacent; ils t'écrasent, tu perds connaissance, et je les déteste, je les maudis, pour la souffrance qu'ils te causent!

Te voilà sur la grande route, livrée aux regards curieux, aux suppositions fâcheuses du premier venu qui passe. Tu arrêtes ce passant, tu l'obliges à t'assister, à te faire l'aumône d'un service, à se mouiller les pieds pour te jetèr un peu d'eau fraîche au visage. Il se paye en te faisant de la morale, et, à la première auberge où vous vous rencontrez infailliblement, te voilà liée avec cet inconnu, dont tu ne sais rien et qui peut te compromettre. Est-ce ainsi qu'une femme, élevée comme nous l'avons été, ma chère sœur, doit entendre le soin d'elle-même, de sa di–

gnité, de sa réputation ? Dans quelles transes je suis! Il me semble que, rencontrant ma sœur en l'équipage où tu te trouves, je la prendrais pour une aventurière. D'ailleurs, conviens-en, tes idées sont plus confuses que jamais; tu es malade, sinon de corps, au moins d'esprit, et c'est pour moi la même chose, car tu as la fièvre, ton cerveau est brûlant, j'en suis certaine. Tu parcours en une heure, dans les régions du sentiment, inexplorées par toi jusqu'à ce jour, plus de plaines, plus de vallons et de vallées, que ta personne voyageuse, assise dans son voiturin, n'en saurait parcourir en un jour. Tout cela, pour retrouver au bout du chemin le désir impérieux de revenir à l'endroit d'où tu es partie.

Mais on ne se moque pas de soi impunément, Estelle, et tu te joueras quelque vilain tour. Tes idées, tes émotions, tes projets

se mêlent, s'amalgament de la plus étrange façon dans ma tête. Si j'ai bien compris, tu éprouves tour à tour un besoin irrésistible de solitude, le regret de tes distractions passées, l'envie d'avoir, à toi, une existence douce, tranquille, heureuse; plus, le désir de rentrer dans le monde avec un homme comme M. de Karnac, c'est-à-dire avec beaucoup de bruit. Estelle, mon Estelle, tu me fais de la peine, tu m'affliges. Ah! qu'ils sont loin de ton cœur, les projets de tes quinze ans, ta sagesse d'alors! Tu ne connaissais point Babylone. J'avais vingt ans, lorsque nous fîmes le voyage de Paris. J'en suis revenue plus arrêtée dans mes goûts, et toi complétement transformée. Depuis, tu n'as rêvé que plaisirs artificiels, que mode, que grand genre; tu as repoussé toutes les occasions de bonheur paisible, et tu as voulu un mari comme cet excentrique Julien. Tu lisais autrefois, nous

lisions ensemble; tu étais instruite, tu préférais l'intelligence à l'éclat, tu étais sensible à tous les doux et bons sentiments; tu admirais notre père, dont l'existence était si simple, si laborieuse, si utile, et qui, par son travail incessant, nous avait donné des loisirs sans fin. Te souviens-tu du jour où, paralysé, épuisé par une trop constante et trop grande dépense de ses forces, il vendit cette chère verrerie où nous avions passé notre enfance, et que, calculant nos richesses, il nous dit avec son beau sourire: « Je ne regrette pas ma santé, puisque j'ai assuré la vôtre, fillettes. Vous voilà fortes, belles et riches. Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureuses. Récompensez-moi par votre bonheur, en attendant que vous soyez d'âge à vous marier; méritez des joies certaines en vous occupant de la joie des autres; dépensez notre argent pour soulager des misères que j'ai peut-être

un peu négligées. » Tu pleurais de vraies larmes ce jour-là; tu regrettais de n'avoir rien fait pour être digne d'un tel père, d'une telle fortune. S'il est temps encore de te reprendre, ma sœur, je t'en supplie, reprends-toi ! La sotte existence que tu as menée huit ans n'a pas rempli ta destinée. Tu la recommencerais peut-être une ou deux années, dans des conditions que tu croirais nouvelles, pour avoir des armoiries à ton carrosse, un hôtel avec une galerie d'ancêtres nombreux, et tous ces joujoux qui amusent un instant un esprit comme le tien, mais qui ne peuvent le satisfaire définitivement.

Pour mieux te répondre et te combattre, je lis dans les journaux les récits des hauts faits de ton monde. Je sais aussi exactement que toi combien M. le prince X... a perdu cet hiver, et combien le financier J... a gagné. J'apprends que le duc A... s'est battu pour

une incomparable demoiselle, dont les amours changeantes font le désespoir de ses adorateurs et l'amusement des deux mondes, l'entier et le demi, qui la contemplent! Je connais l'histoire d'une grande dame, dont les faveurs étaient si chères, que l'amant, épuisé, déshonoré par des emprunts trop considérables, s'est brûlé la cervelle. Un journaliste très-renseigné me raconte le détail des bassesses que font les femmes auprès d'un illustrissime tailleur pour avoir de lui des modes nouvelles, et porter les premières ces travestissements où tous les styles, grec, renaissance, égyptien, empire français, se heurtent et se confusionnent d'une façon si plaisante! Quand tu payes l'une de ces toilettes qui semblent créées pour quelque rôle d'opéra bouffe ou de comédie-farce, ne te dis-tu jamais qu'avec le prix exorbitant de quelques chiffons, tu pourrais faire le bonheur de gens comme Sylvain et Marie?

Non, tu n'es pas liée à ce monde qui étonne Paris lui-même par ses mœurs anti-parisiennes, et qui se recrute d'étrangers accourus de tous les points de la terre, si bien qu'il est composé de plus d'Espagnoles, d'Américaines, d'Anglaises, de Russes, d'Italiennes, d'Allemandes, que de Françaises.

Puisque tes hésitations à rentrer dans ton milieu, ta fuite, ton voyage, m'ont encouragée à parler comme je dois le faire, je ne me tairai pas avant de t'avoir convaincue de l'absurdité de tes goûts d'autrefois.

Si tu retournes à Paris, chère sœur, appelle auprès de toi des femmes bienfaisantes, sérieuses, des hommes intelligents. Demande-leur des conseils. Romps avec tes amis des jours passés, utilise ta part de fortune comme j'utilise la mienne, montre, par quelque fondation d'école pour les jeunes filles ou pour les enfants pauvres, que ton cœur est

débarrassé des triples liens de l'amour-propre, de la coquetterie et de la futilité. Les années de la vie ne comptent que par les bonnes actions qu'elles nous rappellent. Le passé de la femme généreuse est souriant, aimable; il plaît à son souvenir; il la contente, et ne lui apporte jamais le désir impatient, douloureux, irréalisable, de le recommencer.

Estelle, sois ma sœur comme tu l'as été dans le beau temps de notre communauté de sentiments et d'idées!

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 26 avril, 8 heures du soir.

Oh! que ta lettre est pédante! Quoi! si je t'écoutais, j'entrerais en philanthropie comme on entrait autrefois en religion! Mais c'est

toi qui es insensée, ma sage Léonie ! Tu parles comme un livre ennuyeux. J'ai cru, à tout instant, que tu allais me faire un discours sur le droit des femmes, la cause des femmes, les lois qui les oppriment, les réformes qui leur sont dues.

Je me vois d'ici à la tête d'une maison de bienfaisance, d'une école, d'un asile, de je ne sais quoi ! Mais je serais autrement ridicule qu'avec la dernière mode de Worth, je t'en réponds ! Quelle bonne fortune pour les feuilles légères, aussi médisantes qu'indiscrètes ! On publierait partout cette histoire lamentable d'une femme du monde convertie au bas bleu ! Quel rire universel ! Je deviendrais une Abel Warnier, une misanthrope, une fileuse modèle, une toquée! On ferait sur moi un livre de prix pour les pensionnats, intitulé : « Estelle, ou la Vertu. » On rédigerait sur ma vie une notice à l'usage des familles riches,

mais égoïstes! C'est fou, madame, oui, c'est fou!

Léonie, j'ai découvert pourquoi je souffre! C'est parce que, dans notre bête de pays, il n'y a plus de castes, plus de gens élevés exclusivement pour le rang qu'ils auront. Trop de bergères sont reines dans ce temps-ci, et il est stupide qu'une fille des champs comme moi ait pu, sans catastrophe, par le seul mouvement de ses désirs, être transportée, du jour au lendemain, dans un monde auquel elle n'aurait pas dû prétendre, et pour lequel elle n'était point faite, ni préparée. Mais, au fond, je sens bien qu'il me manque peu de chose pour être d'accord avec mon entourage, et certainement il me serait bien plus difficile de retrouver les goûts de ma jeunesse, que de conformer toutes mes idées à ma situation actuelle.

Ceux que l'éducation acclimate dès l'en-

fance à leur milieu, qu'elle assouplit de façon que leurs sentiments futurs ne soient point contraires à leurs habitudes passées; ceux-là sont calmes, gais, en harmonie avec eux-mêmes et avec leurs actes! J'ai toujours eu des tristesses vagues au printemps. Je crois que mon odorat a besoin de la senteur des foins coupés; le foin est nécessaire à mon bonheur, parce que j'ai, durant les années où l'on se forme, respiré l'odeur des foins! Cette pensée m'exaspère. J'ai trop de sang campagnard dans les veines. Si j'avais l'ambition de fonder une dynastie, et si je voulais que ma race possédât la félicité complète dans le monde aristocratique, il me faudrait, coûte que coûte, lui donner du sang de croisé breton. Mais Hersaint de Karnac est si vaniteux! Ah! qu'il est fat! Aussi fat que je suis mobile, et ce n'est pas peu dire!

Non, Léonie, je ne retournerai pas à Paris

avant huit jours au moins. J'assisterai aux courses de Pegli, pour faire enrager Karnac et ne pas désoler Saint-Elme. La marquise me plaît, Warnier m'occupe, et mon salon, avec ses vieilles tentures bleues et ses lustres de Venise, ne m'ennuie pas du tout.

Voilà ce que ta lettre mérite qu'on lui réponde. Tu n'es pas sérieuse, je ne le suis pas non plus. A balivernes sociales, balivernes de société !

Vrai, je t'aime fort, mais tu te trompes sur les conseils à me donner. C'est de l'enfantillage que de vouloir faire de Mme Julien Devilleneuve une femme sérieuse comme toi et grave comme ton Hector, cet ami infatigable de tous les progrès !

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 27 avril.

Je regrette le billet que je t'ai écrit hier au soir après la lecture de ta lettre. J'ai résisté à l'émotion que me causait le souvenir des paroles de notre père, et j'ai été méchante. Mon caractère est insupportable : la crainte de paraître attendrie me rend moqueuse, de sorte que je deviens toujours très-sèche au moment où j'allais être très-bonne. Pardonne-moi, ne réponds pas à cette vilaine lettre, sois indulgente, toi pour qui l'indulgence est facile. Ne rêve pas de convertir ta sœur ! Je ne puis être ce que j'ai été autrefois, ce que tu es aujourd'hui ; il y a entre nous un écart énorme, puisque tu as toujours développé ton cœur dans le sens de tes premières im-

pressions, et que, moi, je l'ai développé en sens contraire.

Marie, à laquelle j'ai lu ta lettre, en a pleuré; mais, revenant aussitôt sur une émotion trop vive, elle m'a dit sagement: « Mme Léonie se trompe; jamais ma marraine ne fera d'elle-même tant de si belles choses. Il faut que l'occasion lui apporte une facture acquittée du bien répandu par d'autres, et alors elle payera! »

L'image a du vrai, Léonie, et Mariette me connaît mieux que toi. Elle sait, par expérience, mon empressement à soulager les misères qui frappent à ma porte; je ne détourne pas les yeux d'une main suppliante, j'aime à faire l'aumône, mais je n'ai pas la *furia* de la chasse au dévouement. Demande-moi tout l'argent que tu voudras pour fonder toi-même quelque chose d'utile, et je me priverai, s'il le faut, d'un peu de mon luxe;

mais ne me parle plus des devoirs que mes loisirs me créent; tu me ferais prendre, contre tes avis, des résolutions extrêmes. Je t'ai déjà répété vingt fois que mon désir le plus impérieux, lorsque je me consulte et m'écoute avec bienveillance, c'est de me promettre le repos, le rêve paresseux, l'adorable *far-niente* la mélancolie! Comment peux-tu croire que j'entrerai jamais en campagne contre la vieille société, ses mauvaises œuvres et ses vices? Je n'aime pas la guerre ni la peine; créer, organiser, diriger quelque chose, cela m'est impossible, et ma cause est entendue, n'est-ce pas?

Karnac et Saint-Elme ont livré tour à tour à ma porte, ce matin, des assauts formidables. Abel Warnier est venu remettre pour moi une invitation écrite de la marquise. Il s'agit d'une promenade à cheval dans les Apennins, au château d'Arenzano. Le château appartient aux Tampericci, qui y passent

tous leurs étés. Cette excursion, d'après le billet de la marquise, doit durer un jour seulement, car les Apennins et Arenzano sont, par le chemin de fer, à trois quarts d'heure de Gênes. Il me semble que j'ai traversé le village d'Arenzano en venant de Savone. Irai-je, n'irai-je pas à cette partie? J'envoie chercher le baron et Saint-Elme; ils accourent, très-heureux de me serrer la main, et protestent avec énergie contre ma reclusion d'hier. Ils n'admettent pas que je m'enferme de nouveau. Karnac prétend qu'il a eu cent fois l'idée de forcer ma porte, et ajoute qu'il emploiera, s'il le faut, les grands moyens pour m'obliger à faire cette excursion d'Arenzano; il veut que je me secoue; il a supporté trop impatiemment la journée de la veille, il fera des sottises si je m'entête, ou mieux, il m'imposera sa volonté. Ce ne sera point la première fois que les Karnac

auront de l'audace. Ce que veut un Karnac est fait ! dit un proverbe breton, et jamais Hersaint, vingt et unième du nom, ne permettrait à son proverbe de mentir !

Il était de mon devoir, il y allait de ma dignité, de ne pas subir une si flagrante intimidation. Je n'essayai point de raisonner, j'éclatai en reproches. Je ne me croyais pas capable d'une telle colère. Le baron en demeura stupéfait, et il n'eut pas même l'idée de la lutte. Mes nerfs irrités par le climat, tendus comme les cordes d'un arc, imprimèrent à mon humeur une secousse violente, et lui firent lancer des flèches. Karnac reçut coup sur coup des blessures nombreuses. La vue de sa souffrance ne me calmait point. Mais le croirais-tu, Léonie ? ce grand garçon, si fort, si emporté, ne se redressa pas un instant pour me braver ; le front courbé, l'air abasourdi, les bras immobiles, et pour ainsi

dire éplorés le long de son corps, il fut écrasé par ma colère, comme on est écrasé par la foudre.

Enfin je m'arrêtai, ne respirant plus, et je me jetai sur un fauteuil en fermant les yeux pour ne pas pleurer. Malgré moi, des larmes rebelles se firent jour à travers mes cils, et trahirent une émotion que je ne ressentais pas au moral, mais qui avait éprouvé fort rudement ma sensibilité physique. Tout à coup je rouvris les yeux; on prenait timidement ma main, et cet *on*, ma sœur, était... l'indépendant, l'orgueilleux baron de Karnac !

— Chère Estelle, me dit-il, pardonnez-moi ! Je me vantais en me croyant un vrai Karnac, un chevalier; je me conduis comme un parvenu, comme un manant ! Lorsqu'on a fait choix de sa dame, qu'on lui a juré fidélité, on est son homme-lige, son serf, son

esclave. Vous irez ou vous n'irez pas à cette partie d'Arenzano, madame, et je recevrai vos ordres pour vous et pour moi.

Il avait grand air en disant cela. Un tel respect de la femme se montrait dans ses regards et dans le port incliné de sa haute taille, que je me sentais, en face de ce descendant des preux, une dame du moyen âge; mes nerfs allaient mieux, ma colère m'avait fait du bien. Je rendis à Karnac ma main, que je lui avais reprise, et, ne voulant pas être en reste de générosité avec lui, je répliquai :

— Puisque vous demandez une faveur en suppliant, mon cher ami, je cède, et j'irai dans les Apennins. Je vous autorise à porter vous-même ma réponse à Mme Tampericci.

Saint-Elme était ébourriffé de cette scène. Il cherchait en vain à mettre d'accord ce qui

venait de se passer sous ses yeux avec l'idée qu'il s'était faite de chacun de nous.

— Vous vous êtes fâchée, vous, et Karnac a cédé, nous dit-il; mais c'est à n'y rien comprendre! Vous avez donc échangé vos caractères?

— Ceci te prouve, Saint-Elme, que je suis véritablement amoureux, repartit Karnac. Tu voudrais établir que je suis seulement grisé. Je cède contre toutes mes habitudes; donc, je suis vaincu et asservi! Le curieux de la chose, c'est que me voilà très-enchanté de mon esclavage. J'ai toujours désiré d'être esclave, et c'est fort difficile, car les femmes, aussitôt qu'elles aiment, veulent obéir.

— Alors, je n'aime pas, puisque j'ordonne dis-je, et c'est vous, mon ami, qui me fournissez un si beau raisonnement pour constater l'indifférence de mon cœur!

— Laissez-moi vous aimer, madame, re-

partit le baron avec humilité; c'est tout ce que j'ose réclamer de vous.

— Et tu fais bien, ajouta Saint-Elme; voilà qui s'appelle parler en galant homme!

Je les invitai à revenir le soir prendre le thé avec moi, et les priai de me laisser libre jusqu'à huit heures. Je m'étais promis de parcourir Gênes, dans l'après-midi, avec Mariette et mon cicerone.

Gênes, cinq heures du soir.

C'est en rentrant de ma promenade, chère Léonie, que je reprends cette lettre. J'ai vu trois merveilleux palais, des tableaux, des peintures, des œuvres d'art de toute sorte; mais, lorsque je regarde tant de belles choses à la fois, elles sont durant quelques jours, en ma mémoire, dans un état de confusion iné-

narrable. Chaque image n'arrivant pas à se dessiner nettement dans mon esprit, parce qu'elle est poussée par une autre, qui est assaillie par une troisième, etc., tout devient trouble en moi, tout se heurte ; c'est Pélion sur Ossa ! Cependant peu à peu, sans que je croie m'y employer, les lignes se gravent dans mon souvenir, les objets se détachent les uns des autres, et j'en arrive à juger beaucoup mieux les choses que je ne vois plus. En leur présence, je n'ai aucune espèce d'idée, je me répète que c'est grand, si c'est grand, que c'est beau, si c'est beau ; personne au monde n'a moins de promptitude dans l'esprit. Je ressemble à ces pauvres amoureux qui savent merveilleusement exprimer leur passion quand ils redescendent l'escalier, et qui n'ont balbutié qu'un monotone : « Je vous aime ! » en face de leur dulcinée.

Après avoir parcouru trois galeries, j'avais

les yeux si fatigués, j'avais une telle courbature du cerveau, que je sentis le besoin de me mettre au vert. Je le dis à mon cicerone, qui me proposa d'aller visiter l'ancien jardin Pallavicini, auprès du palais Doria. Ce jardin escalade le versant d'une colline, et ne se compose, jusqu'à une certaine hauteur, que d'étroites terrasses superposées. Des arbres magnifiques, des plantes rares, ornent ces terrasses, mais tout me parut un peu précieux, un peu joujou, un peu jardinet, un peu boîte à surprise, jusqu'au plateau. Là, c'est un vrai jardin ! Gênes, son port, les imposantes fortifications de San-Pier-d'Aréna, l'infini de la mer, occupent tour à tour les yeux charmés.

Mon cicerone avait entraîné Marie du côté d'un kiosque en verres de couleur, d'où l'on voit la ville verte, la mer rouge, la campagne jaune, et que j'avais refusé de visiter. J'étais

assise à l'ombre, dans un bosquet de mimosas, et très-absorbée par le souvenir d'un tableau de Van Dyck qui m'avait beaucoup frappée, lorsque j'entendis des pas derrière moi. Je crus que c'était Mariette, et je ne me retournai pas; mais tout à coup je vis apparaître M. Warnier d'Estreville en personne, et tellement heureux d'être seul avec moi, que je ne pus supporter l'éclat joyeux de son regard.

— Ah! madame, s'écria-t-il, quel plaisir, quelle fortune de vous rencontrer enfin! j'ai été si inquiet hier!

— Pourquoi donc? demandai-je, n'étant point encore faite à la brusquerie de sa franchise, et pensant qu'il hésiterait à me répondre.

— Parce que je vous savais très-souffrante, reprit-il avec un naturel écrasant, et que j'en ressentais un vrai chagrin.

— Mais votre belle réputation de paysan du Danube est donc imméritée? Vous êtes l'homme le plus sensible et le plus aimable du monde!

— Je ne suis pas aimable; mais il me serait difficile d'être insensible avec vous, madame. Depuis que je vous ai vue pour la première fois, votre visage a pris place dans ma pensée; depuis que je vous ai entendue, votre voix a charmé mon oreille, et par instants votre esprit me plaît.

— Vous dites par instants, monsieur; cela n'est point très-flatteur, et je vous reconnais pour un Alceste à ce trait demi-impertinent.

— Comment me reconnaîtriez-vous, madame, où je ne me reconnais pas moi-même? Depuis avant-hier, un trouble continuel m'assiége, le désir de vous voir encore, de vous voir toujours, me poursuit. Mon imagination,

mes rêves vous appartiennent; mais mon cœur se défend à tel point que vous n'avez pas à craindre, madame, une déclaration de ma part. Je réussis, non sans peine, à ne pas vous aimer encore!

Cette conclusion inattendue m'eût fort amusée dans le beau temps de ma coquetterie; mais là, dans ce bosquet, surprise ainsi, je n'avais aucun de mes moyens; il me manquait mon salon et mon éventail. Ah! je comprends M. de Buffon, qui n'écrivait pas sans ses manchettes!

Abel Warnier s'assit à côté de moi, quoique je ne l'y eusse point invité. J'étais tout près de lui, sous le regard de ses yeux charmés. Ta lettre me revint en la mémoire. Le fils de Mme d'Estreville est conforme à ton idéal. Sa franchise, sa solidité, sa force, sa bonté active, t'auraient déjà conquise tout entière. Son grand calme, sa douceur, le

contentement sérieux de lui-même, qu'il porte écrit sur son beau front, me firent penser à tes conseils, et je m'avouai à moi-même que si, par ton influence, je ressemblais un jour à Warnier, je ne serais ni extravagante ni ridicule. Je reconnus que la philanthropie n'enlaidissait pas trop, car je n'ai, de ma vie, rencontré une physionomie plus expressive, plus belle que celle de mon compatriote.

— Il y a une chose que j'hésite à vous demander, me dit-il, avec un embarras qui me parut étonnant dans un homme de son caractère.

— Quoi ! vous hésitez, vous, à faire une question ?

— C'est la première fois, je vous assure, dit-il, plein d'une confusion qui acheva de piquer ma curiosité. Voulez-vous, madame, me faire la faveur très-grande de me répondre en toute sincérité ?

— Décidément votre galanterie fait son noviciat et manque d'expérience, monsieur; comment ce sera pour moi octroyer une faveur très-grande que de parler en toute sincérité?

— Je ne veux pas être irrespectueux; c'est une humble prière que je vous adresse, madame, parce que ma demande est indiscrète et la réponse difficile!

— Eh bien, monsieur, faites vite votre question.

Il hésita encore, puis, à brûle-pourpoint, il me dit :

— Êtes-vous bonne?

Interrogée par le baron, par Saint-Elme ou par qui ce fût de mes amis de tous les jours, j'eusse répondu tranquillement : « Oui! » Mais ce que Warnier entendait par la bonté, c'était plus ou tout autre chose que ma générosité banale. Je me consultai et je dis :

— Non, je ne suis pas bonne; je ne possède pas la passion de la bonté; le feu sacré de l'abnégation ne m'a pas été donné, et la culture du champ de la bienfaisance exige une vocation sérieuse que je n'ai pas et que je ne regrette pas. J'en ai plutôt peur. Ce champ est semé de tant de fatigues, émaillé de tant d'ennuis, fleuri de tant d'ingratitudes! Ma bonté va très-aisément jusqu'à subventionner le bien, mais non jusqu'à le diriger. C'est une entreprise qui, je le crois, me rendrait très-malheureuse.

— Voilà les paroles de ma mère, dit-il avec tristesse; les femmes distinguées, spirituelles et mondaines, se ressemblent toutes; pourtant, je ne renonce pas à l'idée qu'elles ont le génie de la charité. Leur charme, leur grâce triplerait le mérite de leurs œuvres. Ces soins, ces délicatesses dont les hommes sont incapables, viennent d'eux-mêmes orner

les dons de la femme. N'est-ce pas amusant de plaire aux déshérités ? Ne serait-il pas humain d'être coquette avec eux? Ah! combien d'adorateurs fidèles on pourrait conquérir! Quelle suite nombreuse d'hommes, de femmes, d'enfants on aurait, en répandant le doux bien! Ces courtisans-là donneraient à l'âme une pâture saine, inaltérable. Mais je ne comprends pas cette ambition d'être l'idole fragile de quelques gandins, cocodès ou crevés, qui vous délaissent pour une fille en vogue, et dont l'enthousiasme pour la beauté en renom n'égale pas toujours celui qu'ils professent pour un cheval victorieux. Les joies du monde, ses vanités n'emplissent pas un esprit et un cœur comme le vôtre, madame ; ils y ont laissé des vides qui, en se creusant chaque année davantage, deviendront des abîmes. Ma mère, après une vie douloureuse, privée de tout rapport d'amitié,

de tout plaisir, de toute relation, a pu désirer le bruit, l'agitation, et ce tourbillonnement fiévreux qui l'a épuisée; mais une femme dont l'enfance a été heureuse, qui n'a jamais souffert, a-t-elle besoin d'excitants malsains? Ne parviendrait-elle pas, avec un peu d'efforts, à reprendre goût aux aliments les plus purs de l'existence? Ne lui serait-il pas facile de repousser toutes ces tentations artificielles, tous ces sentiments d'apparat, toutes ces distractions sans gaieté? Pour être du monde, de ce qu'on appelle le grand monde, n'est-il pas nécessaire de s'abaisser, même avec une âme haute, jusqu'à ce niveau changeant, toujours médiocre et moyen, qu'on nomme bon ton, que nul ne doit dépasser de la tête, et qui force les êtres les plus chaleureux à se congeler, sous peine d'être classés parmi les phénomènes et dépecés en anecdotes? Savoir que, toute sa vie, partout, de

quelque côté qu'on se tourne, quelque chose qu'on rêve, il faudra demeurer dans un cercle de convenances surannées; que la barrière qui vous enclôt s'ouvre toujours à la banalité, souvent à la folie, jamais à la vraie grandeur ; qu'il faut dépenser, si l'on est homme, ses meilleures facultés à jouer, à parier, à prendre plus de maîtresses qu'un autre, et, si l'on est femme, à porter des jupes plus courtes ou plus longues que les jupes des bourgeoises, à s'entourer d'une foule d'adorateurs dont le seul mérite est dans le nombre. Que tout cela est triste, triste! Montrez-moi donc des gens heureux dans la société dont vous faites partie, madame, et que ma chère mère préférait à son fils!

Il se tut et sembla faire un effort considérable pour calmer son emportement. L'abondance de ses idées qui s'échappaient en tu-

multe l'effraya sans doute, car je l'entendis murmurer tout bas :

— Assez, assez!

— Oui, assez! répétai-je. C'est la seconde fois que vous formulez devant moi vos griefs contre le monde, et, comme chez Mme Tampericci, un poids énorme oppresse ma poitrine, ma pensée cherche en vain la lumière au milieu des ombres épaisses dont vous l'enveloppez.

Mes paroles donnèrent à Warnier je ne sais quelle confiance. Il me dit, d'une voix caressantes, dont le intonations frappèrent sur une corde qui vibra au fond de mon cœur :

— Me pardonnez-vous?

Je ne lui en voulais pas, et je convins de mon indulgence. Il chantonna un refrain picard si joyeusement; il se leva et pirouetta sur ses talons avec une telle fantaisie, que ce

misanthrope si grave me parut tout transformé.

— Eh! monsieur, lui demandai-je, que vous arrive-t-il ? Auriez-vous découvert la formule mécanico-sociale qui améliore à la fois le sort de l'ouvrier et la qualité des indiennes ?

— Méchante, dit Abel Warnier en riant de tout son cœur; non, je n'ai pas découvert cela ! Vous me voyez tout simplement dans un accès de gaieté. J'ai été si peu habitué aux joies que la plus fugitive m'impressionne outre mesure. Je suis un peu enfant comme tous les gens qui n'ont pas eu d'enfance.

C'est vrai, il n'a pas eu d'enfance, lui, tu t'en souviens, ma sœur, je te l'ai raconté déjà. Sa vie a été une longue suite de tortures morales. Ces simples mots : « Je n'ai pas eu d'enfance ! » m'attristèrent et s'offrirent à ma pensée comme un reproche. Je me sentis

coupable d'avoir abusé de la tendresse de mes parents ; il me sembla que j'étais obligée vis-à-vis d'Abel à une sorte de redevance affectueuse pour tout ce que j'avais eu et tout ce qui lui avait manqué. Les détails de l'histoire de sa jeunesse se représentèrent devant moi. Je vis le père, la filature, les blessés; Mme d'Estreville inquiète, mal vêtue ; les ouvriers silencieux et sombres. A travers tout cela, l'image d'Abel plus douloureuse que les autres m'apparut, comme apparaît aux femmes pieuses la tête de Jésus couronné d'épines. Pour cet enfant, ce jeune homme, subissant les brutalités de son père, la désolation de sa mère, les injures des ouvriers, qui s'attaquaient à lui, n'osant s'attaquer au maître, j'étais prise d'une pitié rétrospective si attendrie qu'elle en devint poignante.

Nous marchions côte à côte, Warnier et moi, à l'ombre de magnolias superbes.

— Vous avez dû être bien malheureux dans votre enfance? lui dis-je d'un ton amical.

— Oui, beaucoup, et je me demandais justement si j'avais été assez malheureux pour mériter le bonheur tel que je le rêve. J'allais certainement me répondre non ! Me jugez-vous digne d'un grand bonheur, madame? Votre opinion aurait à mes yeux une valeur énorme.

— Quel bonheur souhaitez-vous?

— Celui que ma mère a toujours souhaité, celui qu'elle croyait possible, et que j'ai cru irréalisable : le bonheur d'être aimé sans partage avec quoi que ce soit !

— Oh ! la chose est difficile, et je ne vois qu'un moyen de conquérir un amour si rare.

— Lequel ?

— C'est, comme les chevaliers du temps

où la reine Berthe filait, de vous mettre en route, et d'aller frapper à toutes les portes en demandant si l'on ne garde pas votre idéal. Vous rêvez une femme qui vous aime sans partage avec quoi que ce soit ; mais vous la voulez encore jolie, bonne, simple, distinguée, vivante, pleine d'esprit, de gaieté, malgré son goût de la solitude. Si elle existe, elle est enfermée depuis mille ans, la pauvre femme, dans quelque vieux manoir, loin de la cour et de la ville ! Quand on réclame du destin l'invraisemblable, il est prudent de le chercher hors du réel !

— Mille grâces ! madame, reprit-il avec tristesse ; vous avez raison. Les femmes du monde se contentent des apparences en tout, même lorsqu'il s'agit de sentiment. Un amour jaloux de ses joies ne leur paraît point enviable. Être aimée d'un seul, pour ces femmes, serait bien vite, ou ennuyeux, ou ce

qu'elles définissent par le mot absorbant. Quoi de plus lamentable qu'un tête-à-tête prolongé? Je suis ravi de notre conversation, madame, ajouta-t-il, et je vous remercie de votre morale!

Sur ce, il me quitta après m'avoir saluée jusqu'à terre. J'étais navrée! Au lieu d'être compatissante, amicale, j'avais été impertinente. Je m'arrêtai un instant comme pour mieux être en présence de moi-même, et je me fis un sermon plus dur que tous ceux que tu aurais pu me faire, ma Léonie. Mon indignation était extrême, je frappai du pied, et je me dis, je me répétai que je ne valais rien du tout. Pour m'apaiser, je dus me promettre d'être à l'avenir douce, tendre, bienveillante, point moqueuse et point insensible; mais je ne me sentais pas sûre de moi; je me demandai à plusieurs reprises si véritablement j'étais sincère; je finis par me per-

suader de ma bonne volonté, et je marquai dans le meilleur coin de ma mémoire le jour, l'heure, le lieu des promesses que je m'étais faites.

Je rejoignis Mariette, qui avait respecté mon entretien avec celui que, depuis le récit de Karnac, elle estime à l'égal de ton mari, de mon vertueux beau-frère !

Je songeai à Warnier jusqu'à mon retour chez moi. Comme il me rappelait le Misanthrope ! Sa suceptibilité, son air, sa franchise, et jusqu'à ses boutades lui donnent bien des ressemblances avec le fils illustre de Molière. Te souviens-tu de mon mépris pour Célimène lorsque j'avais quatorze ans ? Je la déclarais mauvaise, très-sotte avec son habileté, et fort ennuyeuse malgré ses phrases brillantes. Je finissais toujours au même endroit ma lecture du *Misanthrope ;* j'avais déchiré le reste et griffonné ceci en marge : « Alors

Célimène dit au pauvre Alceste qu'elle l'aime, qu'elle va le rendre heureux, et qu'elle chassera les autres! » Je me fis l'effet d'une Célimène plus mauvaise, plus sotte, plus ennuyeuse, moins habile que la véritable, bref, d'une Célimène parvenue! Je m'interrogeai sur la cause des transformations profondes que mes idées avaient subies depuis le temps où je détestais Célimène, et je me répondis très-nettement que ce n'était pas mon premier voyage à Paris, lors de mes quinze ans, qui m'avait tant modifiée. Le besoin de toilette, de plaisir, que j'en rapportais, n'était que de l'enfantillage et ne reposait sur aucun raisonnement. Mais tu n'as certainement pas oublié ce fameux, ce sentimental neveu d'Hector qui passa une semaine à Séricourt au moment de ton mariage? Il avait seize ans comme moi, nous nous plaisions beaucoup, et il m'honora de ses con-

fidences. Il me persuada que les hommes sont tous des criminels à l'égard des femmes, et me conseilla de venger mon sexe en devenant indifférente aux souffrances des adorateurs, lesquelles, selon le neveu de ton mari, étaient toujours feintes. Il me lut un drame en cinq actes composé par lui, et dont le titre, gravé dans ma mémoire, m'a fait bien souvent rire depuis. Cela était intitulé : « Il serait moral que les hommes fussent moins trompeurs ! » Dans ce drame, une Marguerite intéressante était très-durement abandonnée par un Faust sans scrupules. Vers la fin, un chœur de jeunes femmes jurait de venger la malheureuse. Ce drame naïf, passionné, lu par un auteur sincère, eut sur moi une influence que je ne me définis bien qu'en ce moment.

Mais j'interromps cette lettre, que j'avais reprise après mon dîner. Voici que j'entends

le baron et Saint-Elme. Ils viennent tous deux prendre le thé avec moi.

P.-S. — Sais-tu quel a été le premier mot de Karnac en entrant tout à l'heure ? « Eh bien, m'a-t-il dit, vous avez brillamment combattu l'ours picard au jardin Pallavicini. Il était si désemparé, qu'il refusait à la marquise de nous accompagner demain ; il voulait quitter l'Italie ce soir même ! Je lui ai répété trois fois qu'un aussi prompt départ vous affligerait en vous faisant croire que vos plaisanteries l'avaient blessé. Je remerciai vivement le baron, car le départ de Warnier, après notre conversation, m'eût désolée. Mon cœur s'était serré en écoutant Karnac.

Adieu, chère sœur, je ne t'écrirai pas demain, puisque je serai dehors tout le jour. Je vais à cette partie d'Arenzano en costume de cheval. Je me sens très-bonne, et je veux

faire déclarer à Warnier que je suis digne d'obtenir l'amitié d'un homme de cœur.

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 29 avril.

Je suis donc allée dans les Apennins. Il fallait s'éveiller à sept heures pour être prête à huit. Rien ne me contrarie comme de changer mes habitudes de lever. Je suis de mauvaise humeur, je gronde, je dors debout, je me fâche pour me secouer, j'affirme que je n'irai pas où l'on m'attend, puis je me décide à me rendre une dernière fois à une invitation trop matinale, en me jurant qu'on ne m'y reprendra plus. Mariette s'amuse de ce manége d'enfant gâtée, que je recommence toujours sérieusement. Chaque fois que je me lève avant dix heures, je suis très-réellement souffrante.

J'ai aussi la manie d'une exactitude outrée. Je m'éveille et je m'habille trop tôt, de sorte que je perds une demi-heure et souvent plus à m'inquiéter de ceux qui m'ont donné un rendez-vous, et que je double ainsi par ma faute mes regrets et mes griefs.

Karnac et Saint-Elme vinrent me prendre, comme nous en étions convenus la veille, pour me conduire au chemin de fer. Je les attendais depuis quarante-cinq minutes, et nous arrivâmes juste au moment où le train allait partir.

J'avais fait une scène à Karnac, mais il connaît ce qu'il appelle mon exactitude intolérante; or, comme il était en retard, même pour son exactitude à lui, il tendit le dos et répondit à tous mes reproches :

— Frappez, je n'écoute pas !

Saint-Elme, aussi aigre que moi, gémissait à l'unisson.

Les Tampericci étaient déjà installés dans un grand wagon-salon avec le comte Andréa, le marquis Pallo et Warnier. Celui-ci me salua d'un air si glacial, que ma mauvaise humeur s'en accrut.

Je m'assis auprès de la marchesa et loin des hommes, qui, debout et groupés au fond de la voiture, causaient des courses et des chevaux engagés.

Aussitôt que le train fut en marche, M[me] Tampericci me dit à demi-voix :

— Chère madame, il faut que vous me permettiez de vous parler d'Abel Warnier, auquel vous avez fait un grand chagrin hier. Vous ne saurez jamais quelle peine j'ai eu à l'amener aujourd'hui ; il est persuadé que vous éprouvez pour lui et pour ses sentiments le plus profond dédain.

— Notez, madame, répondis-je, que je n'ai

de ma vie, eu pour personne une affection plus subite et plus vraie.

Les yeux de la marchesa brillèrent de plaisir.

— Je l'avais deviné, reprit-elle, il ne vous est pas indifférent, je le lui ai dit. Les femmes ont toutes du goût pour les hommes téné breux. N'est ce pas, chère madame, que vous autorisez mon meilleur ami à se mettre sur les rangs de vos adorateurs, et à faire auprès de vous son éducation d'amoureux?

— Sans doute, marquise, dis-je gaiement, et, puisque nous sommes en grande franchise, je vous avoue que la gaucherie, la rudesse, la susceptibilité du fils de notre chère Mme d'Estreville, ont pour moi une saveur particulière que je goûte et que j'apprécie.

— Eh bien, voilà de loyales paroles qui m'autorisent à vous dire le pourquoi de l'intérêt que je prends aux émotions de Warnier.

J'ai aimé sa mère avec toute l'amitié dont une femme est capable pour une autre femme. Elle avait sauvé ma fille, il y a cinq ans, d'une maladie terrible. Habituée à visiter les enfants de ses ouvriers, à qui elle ne put longtemps donner que des soins, elle découvrit chez Nina les symptômes du croup avant que j'eusse soupçonné le danger. Le célèbre docteur Mantini, de Gênes, prévenu à temps, me dit que quelques heures plus tard il lui eût été impossible de sauver Nina, tant la maladie était foudroyante! Je n'ai pas connu ma mère, et Mme d'Estreville, après la guérison de Nina, ayant demandé que notre fillette l'appelât grand'mère, je la considérai moi-même comme ma mère. Son fils devint pour moi un frère, et je participai à tous les désirs, à toutes les espérances de cette famille de mon choix. Le marquis adorait Mme d'Estreville, et nous eûmes tous deux une véritable douleur

quand elle mourut à Bagnères, où nous étions allés la rejoindre. Je vous fais un récit que vous connaissez peut-être, mais j'en arrive au point qui concerne Abel et son admiration pour vous. Mme d'Estreville n'avait qu'une souffrance, dont elle me parlait toujours dans ses lettres et dans nos conversations, c'était l'insensibilité de son fils en amour. Il refusait d'aimer, n'était ému de la beauté ni de l'esprit d'aucune femme, et, quand sa mère le suppliait de se marier, il répondait en riant qu'il épouserait une garde-malade à la première menace de rhumatisme. Mme d'Estreville, que vous avez connue très-patiente, se fâchait alors, et je l'ai surprise plus d'une fois en larmes, surtout à Gênes, où elle était seule avec son fils, et où le monde ne la distrayait point de ses soucis et de sa préoccupation. Elle avait conscience de sa mauvaise santé et me disait souvent : « Marquise, si je

mourais, et que mon Abel fît quelque sottise, jurez-moi que vous iriez le prêcher, que vous lui parleriez en mon nom comme je lui parlerais moi-même. » Pauvre amie! son plus grand regret en mourant, je dois vous le dire, était de ne pas vous avoir fait connaître son fils; elle nourrissait, depuis votre veuvage, l'espoir que votre ennui du monde, vos tristesses, votre envie de solitude, trouveraient un aliment dans la misanthropie d'Abel. Un très-heureux hasard, qu'on croirait providentiel, a fait que mon cher Warnier ait éprouvé devant moi les premières séductions de l'amour pour une femme que je savais choisie par sa mère. Je me dis que je rêve depuis trois jours, et il me semble que Mme d'Estreville m'encourage à implorer pour son fils l'affection de celle qu'il est sur le point d'aimer, qu'il aime déjà! Pardonnez mon indiscrétion; mais, dussiez-

vous la blâmer, il m'était impossible de me taire !

— Quoi ! marquise, répliquai-je, un peu abasourdie par cette déclaration, vous me conseillez de prendre votre ours? Non, non ! ce serait à tout jamais me retirer du monde et m'enterrer dans une tanière. Je ne puis changer ainsi tous mes goûts, à mon âge; je n'ai aucune vocation pour la vie champêtre sans trêves et sans congés. Le bruit des métiers de filature n'est point fait pour égayer mon oreille durant douze mois de l'année. Plutôt la mort que l'exil !

Elle sourit, et continua :

— Si je vous prie, chère madame, de regarder mon ami, mon frère, d'un œil favorable, je n'exige point que vous l'acceptiez tel qu'il est, sans modification aucune de son caractère. Sacrifice pour sacrifice ! Admettons que vous lui accordiez un peu de sa filature,

le voilà tenu de vous accorder un peu de votre monde. Vous ne pouvez que gagner tous deux à l'équilibre de vos défauts et de vos exagérations. Il est trop impersonnel, trop anéanti sous le poids de ses devoirs envers les autres, trop peu occupé de son propre bonheur; vous, chère madame, vous êtes trop absorbée par la satisfaction de vos fantaisies. Vous m'avez confessé vous-même que vous vous étiez sentie, depuis une année, par trop inutile. Jamais deux situations, deux caractères, deux cœurs n'ont été aussi bien faits pour se compléter.

— Mais, lui dis-je inquiète de son assurance, croyez-vous donc possible que j'aime votre Abel ?

— Oui, oui, répondit-elle en me prenant la main et en la serrant avec force, comme si elle voulait m'attirer vers ses idées. Vous êtes trop femme du monde pour ne pas savoir

dominer une émotion légère; il a fallu que votre émotion fût grande l'autre soir chez moi pour me la laisser voir, et pour la laisser voir à Warnier!

Je baissai le front, un peu confuse, et frappée des raisonnements de la marquise.

Elle reprit, avec une exaltation qui lui donnait l'air d'une belle pythonisse inspirée :

— Je sais ce que c'est qu'aimer, moi! J'aime, et j'ai l'expérience de l'amour à ses commencements. Il faut éprouver cette émotion irrésistible que vous avez éprouvée devant moi; puis, en réfléchissant, il faut pouvoir ajouter, à une sensation de sa nature, un encouragement de sa raison, car on ne doit aimer que ceux qu'on estime, qu'on admire, et dont l'amour vous oblige à devenir meilleure, plus sensée, plus bienfaisante. Pour moi, le bonheur est un devoir, une vertu! Je voudrais qu'on fît plus d'efforts

pour sa recherche que pour celle de la fortune et de la gloire, et que ceux qui le possèdent eussent, comme moi, la passion de le répandre, d'aider les autres à le conquérir. Je me sens brûlée par le feu sacré des convertisseurs; il me semble que je répands la bonne nouvelle en prêchant ceux auxquels il suffirait de tendre la main pour saisir le bonheur. La belle mission, madame, que celle de se faire aimer par un homme digne d'amour! Apporter dans une existence toutes les lumières, tous les sourires, toutes les émotions, toutes les ivresses; être la récompense de tout le bien qu'un homme a fait; répondre par la tendresse à tous les pourquoi qu'il s'est demandés, lorsqu'il a été très-loyal, très-désintéressé, très-humain; attendrir ce qui est contenu, adoucir ce qui est rude, rendre la misanthropie sociable, car l'homme fait pour aimer, et qui ne possède pas l'amour, est

sombre, inquiet et mécontent des choses; emporter toutes les admirations d'une âme enthousiaste dans les plis de sa robe, dans le flot de ses cheveux; faire mouvoir une existence avec ses regards; régler une activité avec les battements de son cœur; être l'encouragement perpétuel d'une intelligence : n'est-ce donc pas tout ce qu'il y a de plus enviable pour une femme? C'est le bonheur, madame! Sur une hauteur un peu escarpée, l'amour vous fait signe; je vous jure qu'à votre place j'escaladerais tous les obstacles pour le saisir.

Le visage de la marquise s'était merveilleusement éclairé; son feu italien, ses phrases colorées, sa voix basse, qui ajoutaient à son discours quelque chose de mystérieux, me pénétrèrent et m'émurent au delà de toute expression. Je te voyais, Léonie, assistant à ce sermon, me disant avec prière : « La féli-

cité vient à toi quand tu ne l'espérais plus, ne la repousse pas ! »

Je t'entends, ma sœur, et je conviens que la personne de Warnier me plaît beaucoup, que certaines de ses idées remuent en mon cœur et dans mon esprit des impressions nouvelles; mais l'espèce de sacerdoce que cet original exerce dans une filature me choque et m'éloigne. Je ne puis admettre, avec la marquise, que l'amour transforme ce paysan du Danube et fasse de lui un mari sortable. Sans doute le monde m'a fatiguée, et je ne veux plus me donner à lui tout entière ; mais je refuse de m'enfermer à la campagne comme dans une prison ! Karnac, en somme, satisfait mes goûts autant que Warnier; il me donne moralement bien peu, mais il n'exige aucune modification de moi-même. Si je veux vivre solitaire et rêveuse durant quelques mois de l'année, le baron ne s'y opposera pas. Il

aime la chasse, nous irons à Karnac, dans son manoir de Bretagne ; je fonderai comme toi des écoles, et je ferai, comme ton mari, le bonheur de mes fermiers. Le château de Karnac est auprès du grand Océan, et l'on doit entendre la vague gémir, le vent siffler ; j'écouterai au loin, dans les bois, le son du cor, ce qui est bien autrement poétique que d'écouter le bruit des métiers ! Je ne verrai pas les tourbillons noirâtres de la fumée ramper comme d'affreux serpents au fond d'une vallée humide, étroite et malsaine ; mais je verrai le noble essaim des corneilles s'élancer de mes tourelles, voltiger, se réunir, et tournoyer en s'allongeant au bord de la mer. Karnac d'ailleurs est trop violent, il m'a fait un trop gros sacrifice en m'offrant sa liberté, pour s'effacer devant un nouveau venu. Quant au fils de Mme d'Estreville, pour peu qu'il se sentît encouragé, il bataillerait contre l'uni-

vers entier plutôt que de céder une seule de ses espérances. Le danger sera bien moins grave si je repousse Abel, que si je congédie Karnac. Je devrais m'engager résolûment aujourd'hui avec le baron pour n'avoir plus à en revenir ! Warnier quitterait Gênes demain, et m'oublierait !

C'est ainsi, ma chère sœur, que m'adressant à toi, comme je le fais maintenant dès que je raisonne ; c'est ainsi que je songeais dans le wagon, auprès de la marquise, tandis que Warnier écoutait d'un air sombre les interminables discussions de Saint-Elme sur les courses.

Mme Tampericci lisait sur mon visage.

— Vos réflexions ne sont pas favorables à Warnier, me dit-elle ; mais j'ai plus de foi en votre cœur que vous n'en avez vous-même !

Chère Léonie, je m'arrête pour me demander si je vais avoir le courage de t'écrire

en entier le long récit de ma journée d'hier. C'est tout un volume ! Je suis lasse et je me repose un instant. . . . .

Allons, je reprends, puisqu'il m'est impossible de te laisser ignorer aucune de mes pensées, aucune de mes actions. Nous étions arrivés à la gare d'Arenzano ; deux voitures nous y attendaient. Je montai avec la marquise dans un panier de fin osier tout mignon, fait pour elle et Nina, qu'elle conduisait elle-même, et qui était traîné par les deux plus jolis petits chevaux sardes que j'aie vus.

Le baron, dès que nous fûmes dans ce joujou, chanta :

— Que c'est comme une corbeille de fleurs !

— On demande la place de jardinier ! s'écria Saint-Elme.

Les hommes s'entassèrent dans un grand break de chasse, et nous suivirent. La mati-

née était fraîche, et la route de la Corniche sans poussière ! Toute ma sotte jalousie contre la marquise s'était envolée, et le désir qu'elle m'avait témoigné d'aider à mon bonheur me faisait la reconnaître digne du sien. J'étais très-touchée par sa sincérité et son enthousiasme, et je me disais qu'en pareille circonstance bien peu de femmes eussent montré autant de générosité et de chaleur. Les femmes, en Italie, ont une supériorité morale qui explique et légitime l'influence qu'elles ont sur leurs maris et sur leurs fils. Parmi les étrangères que j'ai côtoyées, les Italiennes sont celles dont le caractère et le cœur m'ont paru s'accorder le mieux avec le caractère et le cœur des femmes françaises. Toi, Léonie, tu serais bien vite et pour longtemps l'amie d'une Italienne !

— N'est-ce pas, chère madame, me dit la

marchesa, de sa belle voix caressante, qu'on juge mieux un pays dans un petit panier que dans un vetturino bruyant, qui vous conduit toujours à un endroit prévu, déterminé à l'avance, et arrangé pour cacher au voyageur l'originalité des gens et des choses ; je ne comprends, moi, que les voyages fantaisistes à cheval, ou dans un équipage dont la modestie n'attire pas la nuée des exploiteurs d'étrangers. Les grelots des voiturins chantent aux mendiants : « Venez, venez, voilà des riches ! » Sur la route où nous sommes, les cochers brûlent toujours les villes et les sites vraiment curieux, sous prétexte de fournir un hôtel français à des Français, anglais à des Anglais, allemand à des Allemands ; de sorte que les touristes n'ont ni les bénéfices de leurs fatigues, ni les avantages des habitudes prises par les indigènes contre les inconvénients de leur climat. On mange, on

dort, on se loge sur la Corniche à l'instar de Paris, de Londres, de Berlin, et naturellement très-mal dans un pays où il faut se garer du soleil, s'astreindre à une nourriture particulière, se défendre contre les moustiques ; si bien que la plupart des voyageurs sont fiévreux, malades, et déclarent ce beau pays très-favorisé par la nature, mais détestable par ses coutumes.

— Voilà, dis-je, un excellent résumé des ennuis que j'ai affrontés sur la Corniche. Je ne puis plus accuser que moi d'une irritation dont vous me découvrez très-simplement la cause, marquise. Je pardonne au littoral son soleil et sa fièvre ! Vous avez, par quelques paroles, effacé tous les souvenirs insupportables de mon voyage, et calmé en moi certaines impatiences qui gênaient mon admiration.

— *Cara mia!* répliqua-t-elle, comme je

pourrais vous être utile! Je vous ai déjà prouvé que le convenu vous irrite en voyage, et je ne désespère plus de voir un miracle s'accomplir, le jour où vous serez certaine que le faux est insupportable en tout et partout!

— Prenez mon ours, aimez Warnier, dis-je en riant avec la marquise.

— Je ne me lasserai pas de vous le répéter.

— Alors, je fuirai la belle Italie.

— Peut-être!

Nous franchissions la grille du château. Il fallait monter assez rudement, et tourner par des chemins en lacets, pour arriver de la grille à l'habitation. Je traversai la propriété tout entière. Le parc est enfermé au milieu des bois; un torrent le coupe en deux, et gronde sous de hautes futaies de melèzes; ce ne sont que chutes d'eau, précipices qu'on franchit sur des ponts merveilleusement

appropriés au paysage, et faits de troncs d'arbres qu'on n'a point encore dépouillés de leur écorce. Les cyprès, les cèdres et les pins descendent des hauteurs du parc jusqu'au bord du torrent. Là, tout est sombre. Les rochers de marbre verdâtre, presque noir, restent tristes malgré des milliers de géraniums à fleurs rouges dont on a recouvert toutes leurs crevasses. On croirait que rien ne peut égayer ce parc, cette montagne, ce château. J'y rêve des drames d'Anne Radcliffe; j'entrevois des brigands derrière tous les rochers; les quatre tourelles qui encadrent la façade plate du château, me menacent avec la flèche de leur toit.

— Eh bien, chère madame, me dit la marquise en mettant pied à terre, je vous étonnerais fort si je vous assurais que le bonheur éclaire et illumine magnifiquement ce parc, cette montagne, ce château.

Je répondis vivement :

— Jugez un peu de ce que le bonheur ajouterait à la filature de Raucourt !

— Que vous êtes aimable, répliqua-t-elle, de faire ainsi vous-même l'application juste de toutes mes paroles !

Après avoir escaladé gaiement, derrière la marquise, le haut perron du château, qui a vingt marches, je me retournai et jetai un cri de surprise et d'admiration. Le parc était comme entouré par la mer, et l'on n'apercevait plus ni la grille, ni la route, ni les bois qui cachent la Méditerranée quand on sort du village d'Arenzano. Le ciel et l'eau jouaient autour des bois pleins d'ombre. La tristesse avait disparu de la montagne, qu'ornait une immense ceinture bleue.

Nos cavaliers descendirent du break, et nous entrâmes tous dans une belle salle à manger où un déjeuner froid était servi. Des

fenêtres de cette salle, j'aperçus une cour intérieure où piaffaient nos huit chevaux de selle. Je demandai où était le mien, et le comte Andréa me désigna une jument noire, fine, élégante, fière, et répondant au nom d'Aria. Elle me plut extrêmement; cette jolie bête était la gloire de ses écuries. Moi qui à Paris monte à cheval tous les matins, j'eus une véritable joie d'enfant à l'idée de cette cavalcade. On se mit à table, et Saint-Elme déclara que la belle Aria était digne d'être montée par la première cavalière de France. L'un de mes plus grands charmes pour Saint-Elme, c'est mon talent d'écuyère.

Malgré la bonté de la marquise, je songeai avec complaisance que j'allais être plus brillante qu'elle à cette partie, et, quoique j'eusse résolu de considérer Warnier avec une entière indifférence, j'étais sensible à l'idée qu'il me verrait dans tout mon éclat. A ces vilains

traits tu reconnais ta sœur, ma bonne Léonie. Ce sont pourtant les femmes comme moi, vaniteuses et légères, qu'on courtise le plus; très-dangereuses pour les hommes naïfs, elles deviennent parfois irrésistibles pour les hommes blasés; mais y a-t-il des hommes blasés? J'en doute depuis que j'ai attaché à ma personne l'indépendant Karnac. Les blasés sont tout simplement des amoureux de l'inattendu et du caprice!

Nous devions faire une grande excursion sur les hauteurs et revenir dîner au château. Le marquis nous dit que le site choisi pour notre promenade était l'un des plus pittoresques des Apennins, et le comte Andréa nous dépeignit les beautés des bois et de la montagne avec tant de chaleur, que j'aurais voulu partir immédiatement.

La marquise était tout aussi rieuse que moi, et le marquis, que sa vieille noblesse

n'embarrassait guère, fut gai, spirituel, épris de sa femme, pour laquelle il récoltait des compliments avec une grâce simple et tendre dont j'étais émue malgré moi.

Leurs regards montraient un amour si grand, si sûr de lui, si passionné, qu'on n'avait pas un moment l'idée de mettre en doute son éternelle durée.

— C'est ici que nous avons passé notre première année de mariage, me dit le marquis. Nous nous enfermions comme des égoïstes et des jaloux. Pallo et Andréa, deux envieux, sont venus nous déloger pour me faire accepter un ministère. Les traîtres! Ils m'en voulaient de mes trop grandes joies, et ils eurent l'audace de prétendre qu'ils sauvaient notre amour en brisant notre tête-à-tête. Mais ils ne réussirent qu'à nous accabler d'ennuis extérieurs, et ne parvinrent pas, malgré leurs machinations, à entamer notre bonheur.

Aussi, madame, ajouta-t-il, en se tournant vers ses amis, prenez la peine de considérer leur maigreur; ils dessèchent de jalousie, car ils sont amoureux fous de la marquise.

— C'est vrai ! dirent en riant le comte Andréa et le marquis Pallo.

— Les effrontés, ils avouent leur crime! Ils espéraient qu'une fois ministre, je négligerais ma femme, et qu'ils seraient à leur aise pour lui conter fleurette. Or, il est advenu tout le contraire : c'est ma Lucia qui s'est faite homme politique. Elle m'a aidé, conseillé; elle a servi notre Italie avec un courage très-intelligent. Savez-vous, madame, comment on appelait mon ministère? le ministère d'amour et d'union, parce que la marquise conciliait sans cesse les intérêts les plus contradictoires, et qu'elle nous ramenait tous nos ennemis. Nous avons rendu quelques services à notre pays, et nous n'en avons pas

été plus malheureux, pour vexer Pallo et Andréa. Je vous le dis en vérité, madame, lorsqu'on aime, on aime partout et autant, soit à la campagne, soit dans le monde, soit dans les affaires.

— On aime mieux dans le monde, dit Karnac. L'amour se compose de vanité et de passion; le monde satisfait notre vanité en admirant l'objet de notre choix; il distrait notre passion, la conserve, et l'empêche de se dévorer elle-même.

— On aime mieux hors du monde, repartit Warnier, qui n'avait pas encore prononcé une parole. L'amour se compose d'enthousiasme et de tendresse qui se corrompent vite dans une atmosphère artificielle et malsaine.

— Voyez un peu cet aveugle qui parle des couleurs! dit le baron.

— Voyez un peu ce blasé qui parle des

joies naïves! Voyez ce beau monsieur à la mode qui parle de s'oublier! Il me semble impossible, à moi, qu'un enfant chéri des dames comprenne l'amour, c'est-à-dire le culte pour une seule femme.

— Marquise, votre misanthrope se dévoile; c'est un jaloux! s'écria Karnac. Mme de Lireux, ma tante, s'illusionne lorsqu'elle croit son voisin un homme austère. La vanité et la crainte de rencontrer des rivaux formidables l'ont seules retenu loin de nos femmes. Mon cher filateur modèle, vous m'en voulez de mes succès, de ma galanterie, et de ce que, faut-il en convenir, je sais mieux filer l'amour que vous!

Warnier allait répondre, mais la marquise se leva, prit le bras d'Abel en disant très-haut:

— A cheval, messieurs!

Je marchais derrière elle avec le marquis

et je l'entendis ajouter en se penchant à l'oreille de son ami :

— J'avais raison, monsieur l'ours; j'ai parlé de vous à Mme Devilleneuve, et vous voilà autorisé, très-affectueusement, à lui faire votre cour.

— Plus bas, plus bas, dit le marquis. Il faut agir avec prudence ! ajouta-t-il en chantant.

— Je ne crains pas d'être démentie, répliqua la marquise.

Nous sortîmes de la salle, et l'on amena nos chevaux au pied du grand perron. Karnac mit un genou en terre auprès d'Aria, et je sautai sur ma selle. Comme le baron se relevait, Warnier s'approcha de lui et de moi.

— Mon cher Karnac, dit-il, je vous suis très-reconnaissant de la peine que vous vous donnez pour me convertir. J'essayerai, je vous l'assure, d'aimer une femme de votre société et de votre choix.

Il me regarda fixement avec tant de passion que je frissonnai, et qu'il me resta de ce regard une impression douloureuse.

Karnac éclata de rire.

— Quoique tardive, la conversion me fera honneur, reprit-il. Ne manquez pas, mon cher Abel, de prendre des notes sur vos premières émotions. Si vous voulez bien me les communiquer, je les transcrirai en beau français pour ma tante de Lireux.

Warnier s'éloigna tout pâle. Le baron, très-joyeux, demanda de sa grosse voix un fusil pour chasser. Il monta à cheval, passa une carabine en bandoulière, et vint se placer auprès de moi. Avec son costume de velours brun qui dessinait un taille fière, ses bottes molles, une plume toute droite à son chapeau, le baron de Karnac avait fort grande tournure. Ce château de marbre noirâtre, le torrent qui grondait, les bois, la montagne, tout

cela me faisait l'effet d'un cadre pour des scènes de roman. Hersaint, à mes côtés, prenait les allures d'un héros. Le défi que Warnier venait de lui jeter n'était-il pas la première scène d'un drame? J'eus la pensée que je jouerais un rôle sur le théâtre immense de la montagne ; je me dis que mes impressions pouvaient, à leur gré et selon leur cours, modifier l'action qui allait se passer. J'étais dans une exaltation étrange ; j'aurais voulu me quereller avec le baron, m'étourdir, dominer, avec le bruit de ma voix, le bruit de la voix du torrent, qui répétait, comme en un refrain criard et désagréable : « L'amour va à l'amour de même que les eaux des montagnes vont à la mer. » Ce torrent m'importunait. Pourquoi les convenances m'empêchaient-elles de partir au galop, de courir sans but à travers les chemins, de disperser mon agitation?

Enfin le marquis et la marquise donnèrent

le signal du départ. Ils nous précédèrent, et j'eus le loisir d'admirer la grâce incomparable de la belle Lucia, qui, décidément, n'avait pas même à m'envier mon talent d'écuyère. Ils sortirent par la grande grille. Nous les suivîmes immédiatement le baron et moi ; puis vinrent le comte Andréa et Saint-Elme, Warnier et le marquis Pallo. Le bruit des pas de nos chevaux résonnait dans la montagne ; Saint-Elme avait pris un cor de chasse, et il sonna un départ qui nous broya les oreilles, mais auquel tout le monde applaudit en criant.

Nous passions alors sur le pont d'un joli moulin ; le torrent dormait et paressait dans de grands réservoirs ; son eau, distribuée avec mesure, s'émiettait sous les roues en fines perles. Les meuniers, dans le costume pittoresque des paysans ligures, s'étaient groupés sur le seuil du moulin. Un vieil homme, deux

jeunes garçons, des petits enfants, agitèrent leurs bonnets rouges en nous saluant par des mots dont je ne compris pas le sens, mais que le baron m'expliqua et qui voulaient dire : « Bon voyage à la marquise, au marquis, et à tous les amis de tous les deux! »

Le château nous apparut dans un vallon étroit. Sa grosse masse verte, lourde, avait un air de bonhommie qui m'étonna. Les géraniums, sur les rochers, formaient de grandes nappes rouges, et donnaient au vieux parc si sombre des prétentions à la jeunesse, d'une gaucherie amusante.

Dès que nous eûmes dépassé le moulin, nous prîmes à droite, en sens contraire de la mer, une route pierreuse, très-escarpée, et que nous fûmes forcés de gravir au pas.

Nos hôtes nous précédaient, occupés d'eux-mêmes; ils causaient avec animation. Je les suivais de l'œil, sans perdre un de leurs

mouvements, et je songeais à toi, Léonie, à ton Hector, car la marquise et le marquis, dont je ne voyais pas le visage, pouvaient me représenter ma très-chère sœur et mon très-cher beau-frère dans leurs promenades à cheval. C'était la même gaieté tendre, les mêmes éclats de voix, le même oubli de l'univers.

— Sont-ils mal élevés, ces Italiens! me dit tout à coup le baron. Je vous avais prévenue l'autre soir au théâtre : la marquise est ridicule avec la passion qu'elle affiche pour son mari. Je ne savais pas qu'il en tînt de même, lui, et tout à l'heure, à table, j'ai été dix fois au moment de leur dire : « Embrassez-vous, et que ça finisse! » Rien n'est de plus mauvais goût et plus bourgeois que le placardage de ses sentiments. Cela choque naturellement davantage chez le petit-fils d'un damné du Dante, qui devrait avoir une noblesse de manières, une dignité, une tenue...

— Mon ami, répliquai-je en l'interrompant, l'amour de la couleur locale vous égare. Prenez garde ! Vous allez rêver, tout à l'heure, pour votre fils de damné, la physionomie de l'emploi : un costume mi-parti de rouge et de noir, des yeux enflammés, une parole de feu, des ongles taillés en griffe, et l'air tourmenté d'un homme qui porte l'enfer dans son sang ! Avec ce château, avec le décor des Apennins, cela pourrait être très-pittoresque, mon cher Karnac ; mais, vous le savez, j'aime mieux le sourire que le caractère dans les choses et dans les gens. Quoi que vous puissiez en penser, je suis ravie de voir ce beau marquis italien, arrière-petit-fils d'un damné, fort amoureux de sa très-belle marquise, et je me permets de décider que la façon dont ils affichent leur bonheur, est bien plus encourageante qu'insupportable. Vous avez remarqué, d'ailleurs, qu'ils font

l'admiration du marquis Pallo et du comte Andréa. Les mœurs italiennes doivent différer des nôtres, et dans le monde, en Italie, on est peut-être naïf et sincère. Chez nous, on placarde tout ce que l'on n'éprouve pas, mais on mure tout ce que l'on éprouve ; est-ce mieux ?

— Vous avez ce matin presque autant d'esprit que Warnier, me répondit le baron avec humeur.

— Karnac, s'écria tout à coup le marquis en se retournant, un coq de bruyère ! Accourez ! Andréa, Pallo, à la rescousse ! Saint-Elme, venez aussi ; vous sonnerez le trépas ! Une chasse au coq de bruyère, à cheval, cela vaut une belle fanfare !

Il riait à gorge déployée.

— Veux-tu te taire, bavard ! s'écria le comte Andréa en passant au galop à la suite de Karnac ; tu vas l'épouvanter, ton coq !

— Non, je l'ai fait attacher par la patte, répliqua le marquis, tu vois bien qu'il ne bouge pas. Tiens, sa ficelle est cassée, le voilà qui s'envole !

J'entendis un coup de fusil, puis de grands cris de joie. Saint-Elme et le marquis Pallo, qui étaient demeurés en arrière, coururent, bride abattue, jusqu'au lieu de l'événement. Le coq de bruyère était tué, on le ramassa.

Monté sur ses étriers, Karnac leva aisément le coq au-dessus de toutes les têtes, et me fit de loin hommage de ce meurtre.

Saint-Elme sonna une fanfare si belle, que mes oreilles en furent assourdies, et que tous les échos de la montagne en jacassèrent durant quelques secondes.

Le baron, alléché par son début, prit la tête de la colonne et fut entouré par Saint-Elme, le marquis Pallo et le comte Andréa.

Nous demeurâmes seuls, Warnier et moi, derrière le marquis et la marquise. La tendre Lucia, désireuse de garder son tête-à-tête ou résolue à m'en ménager un avec le fils de son amie, ne se retourna pas de mon côté.

J'étais fort ennuyée d'être seule avec Warnier, mais je ne me décidai pas à prendre le galop pour rejoindre Karnac. Je ne sais quel scrupule ou quel attrait me retint. En regardant à droite, sans détourner la tête, je voyais pointer le cheval de Warnier ; il devait le retenir, car tous les chevaux de notre cavalcade marchaient volontiers deux à deux. Je m'efforçais de songer à quelque chose pour oublier que cet Abel était là et suivait tous mes mouvements. Je craignais à chaque instant qu'il ne rendît la main à son cheval pour engager une conversation avec moi. Mon cœur se serrait à l'idée qu'il me faudrait peut-être feindre la moquerie, ou pren-

dre un ton dur pour repousser les témoignages de son enthousiasme, de son amour...

Nous montions par une très-jolie route pleine d'herbes en fleurs, de lavandes, de serpolet. Je devinais la mer derrière moi, et je n'osais me retourner pour la voir. Les pins, chauffés par le soleil, avaient une odeur fortifiante qui me grisait. Un parfum d'amande, d'une finesse délicieuse, se mêlait à la rude senteur des pins. Je ne savais d'où venait ce parfum; mais bientôt je découvris qu'il était arraché par la brise aux bruyères. Je détachai, sans me courber, une branche de ces belles bruyères, fleuries de la tête aux pieds, et qui penchent leurs tiges alourdies sur les chemins. Une bruyère parfumée, pour moi qui aime tant les bruyères, c'était le comble du plaisir. Je mis à mon corsage la première branche cueillie, puis j'en brisai d'autres, et, défaisant mon chapeau,

je l'ornai de tous côtés. Chaque pied de bruyère avait des fleurs de forme et de couleur très-différentes : les unes étaient rosées, d'autres blanches, d'autres jaunâtres; tantôt elles abaissaient leurs clochettes, tantôt elles les redressaient fièrement. Quand je les secouais, elles répandaient, avec leur doux parfum, une poussière d'or, monnaie généreuse de l'amour. J'étais séduite par toutes les grâces de cette montagne, dont le premier aspect est si sombre; il y avait partout des myrtes et des chèvrefeuilles en fleurs. De temps à autre, nous rencontrions la hutte d'un berger, puis ses moutons, ses chèvres, et lui-même, nous suivant des yeux. J'en aperçus plusieurs dans des poses que j'aurais aimé à dessiner. L'un d'eux était debout, les deux bras appuyés sur son grand bâton, une jambe croisée sur l'autre, son manteau jeté sur l'épaule gauche. J'avais regardé avec

attention un troupeau de chèvres pendues à des roches de marbre, lorsque, ramenant ma pensée autour de moi, je me vis marchant côte à côte avec Abel Warnier! Je ne sais quel combat intérieur se lisait sur son visage. Sa bouche avait une expression dure, tandis que ses yeux étaient doux et comme charmés. J'essayai de parler, craignant qu'un mot, à la fois sévère et tendre comme son visage, ne me contraignît à répondre d'une façon sèche ou trop aimable; mais une émotion irrésistible me saisit, et il ne me vint pas même une banalité à dire. Mes yeux demeuraient enchaînés à ces yeux si éloquents et si beaux, et je m'efforçai en vain de leur échapper. Il me sembla que, durant cet échange de regards, mon cœur avait tour à tour éprouvé la sensation du vide et celle de la plénitude. Mon esprit, ma pensée, n'entraient pour rien dans mon émotion; et pro-

testaient même de toutes leurs forces. Je subissais une impression du dehors, et je la respirai comme on respire la senteur des pins, le parfum des bruyères. Ce fut Abel qui détourna la tête le premier, et vite, aussitôt, mon trouble s'apaisa. Mais, en m'examinant, je reconnus que quelque chose en moi-même échappait à ma raison. Ma volonté vacillait dans ma tête comme une lumière près de s'éteindre. Je fus irritée de ma faiblesse, et je parvins à dire d'un ton indifférent, dont je fus contente :

— Ainsi, vous partez demain, monsieur ?

— Non, madame, répliqua-t-il avec assurance, je ne pars plus !

— Et pourquoi, s'il vous plaît, demeurez-vous ?

— Parce que je viens de lire dans votre cœur, madame, répondit-il audacieusement.

— Qu'y avez-vous donc lu ?

— Je ne vous le dirai pas. La vanité froissée qui éclate en ce moment sur votre beau visage vous ferait tout renier !

— J'exige, monsieur, que vous parliez, pour que je puisse me défendre !

— Rassurez-vous, madame, il ne s'agit que d'une promesse.

— Je vous ai promis quelque chose ?

— Oui, oui, répéta-t-il en attachant de nouveau ses regards aux miens avec tant de passion et de prière, que je me sentis charmée et que je ne résistai plus !

Je fus séduite par cette nature forte et douce, orgueilleuse et suppliante ! Il était si humble, et pourtant si hardi, si respectueux d'aspect et si résolu dans son inconvenance, qu'il me plut, et que je commençai à l'aimer ! C'est un cavalier accompli ; il monte à cheval comme Saint-Elme, il a toutes les élégances natives, et, dans sa personne,

dans ses manières, il y a toutes les nuances que son esprit exclut et condamne. Les luttes qu'on aurait à soutenir contre Warnier se rapporteraient au fond des choses, et non à leur forme. Ces luttes-là n'ont rien de désagréable, et je crois qu'il est plus facile de modifier les théories que la pratique. Bien des gens changent d'idées, qui ne parviendraient point à changer leur façon de marcher, de saluer, de se tenir à table, de se présenter. Je connais des grands seigneurs, auxquels, malgré les principes d'une éducation dont ils admettent l'importance, il est impossible de se conduire autrement qu'en grossiers personnages; en revanche, le fils d'un ouvrier peut avoir l'air d'un prince! Quelles réflexions surprenantes m'assaillaient dans ce moment, Léonie! Que l'intelligence a des soubresauts étranges! Devant moi caracolaient un marquis et une marquise, arrière-petits-fils des

vieux Florentins damnés par Dante, et je me disais que Warnier et ta sœur, tous deux sortis de la plèbe, nous avions presque autant de distinction que les Tampericci. Pour la première fois, moi qui n'estimais jusque-là que les avantages de la noblesse, que les joies du titre, je sentis comme une bouffée d'orgueil roturier! Warnier, silencieux, me contemplait avec ravissement, et son admiration me réchauffait dans l'âme.

— Voyons, que vous ai-je promis? lui redemandai-je avec un sourire.

Il réfléchit et répliqua gravement :

— J'ai trouvé dans un de vos regards l'énergie qui me manquait pour batailler contre votre entourage et contre vous-même. Je suis maintenant attaché à votre personne comme l'ombre au soleil, et je ne vous quitterai plus!

— Vous me faites peur! dis-je en riant;

mais j'ai un très-bon moyen d'échapper à vos poursuites, c'est de retourner dans le monde, où vous ne me suivrez pas!

— Je vous suivrai partout, et je vous rappellerai à vous, même dans le monde, car c'est là que vous vous oubliez le plus! Vous serez bien vite simple, bonne et tendre, quand vous le voudrez, dit-il si affectueusement que je crus entendre ta voix, ma sœur. J'ai conquis dans mes épreuves une énergie que j'emploierai à vous servir, continua Warnier. Vous me conseilliez plaisamment, l'autre hier, de me mettre en campagne, comme les chevaliers de la chevalerie, et d'aller frapper à la porte des vieux manoirs pour réclamer mon idéal. Je sais à présent que ce cher idéal s'enferme dans une tour dont la couleur seule est d'airain! J'assiégerai la tour, je lutterai contre ses défenseurs, et je vaincrai le grand paladin Coq-de-bruyère lui-même!

— Mais tout cela est très-inquiétant, répondis-je sans frayeur, et plus flattée de ces menaces, j'en conviens, que je ne le fus de la soumission de Karnac.

Je suis donc une de ces créatures impersonnelles qu'il faut conduire le poing fermé? Non ; mais, peut-être, un amoureux original, qui s'abstient des galanteries et des fadeurs auprès d'une femme abreuvée de déclarations monotones et de bouquets à Chloris, a-t-il un succès assuré d'inconnu et de saveur?

— J'ai subi aveuglément, me dit Warnier, ce charme soudain, enivrant, incomparable, que vous seule possédez, et dont ma mère était si enthousiaste, qu'elle m'en avait donné une crainte superstitieuse! J'aurais dû, à notre première rencontre, vous fuir, rebrousser chemin. Mais je n'ai pu résister à votre grâce. Je vous ai vue pâle et faible au bord de la mer, et j'aurais voulu vous emporter

dans mes bras! Je vous ai vue brillante au théâtre, et j'ai désiré qu'un miracle fermât tous les yeux dans la salle pour que j'eusse seul le droit de vous regarder! Lorsque vous êtes entrée chez la marquise, il m'a semblé que la fée de l'élégance, de la beauté, m'apparaissait, et j'ai eu grand'peine à ne pas m'agenouiller pour baiser le bas de votre robe et pour vous remercier d'être si complétement la forme de mes songes! Aux terrasses de la villa Tampericci, sous la lune, votre bras appuyé sur le mien, j'ai rêvé de m'envoler avec vous vers le pays des étoiles! Dans le jardin Pallavicini, je vous ai aimée et perdue! J'ai souffert terriblement. J'ai maudit le hasard ou la fatalité qui m'avait jeté ainsi sous vos pieds; je me suis cru à tout jamais écrasé, et j'ai voulu fuir lâchement! Une amie bienfaisante m'a retenu; ah! combien,

en ce moment, je lui dois de reconnaissance !

— Il n'y a pas de quoi ! dis-je méchamment, pour cacher l'émotion que m'avait causé la petite revue des sentiments de mon poétique adorateur.

— Il y a de quoi ! s'écria-t-il, en se jetant à bas de son cheval pour ramasser une branche de bruyère qui était tombée de mon chapeau.

Quand il fut remonté, il brisa cette branche en plusieurs morceaux, en garda une brindille, et la mit dans un médaillon qu'il ouvrit en tremblant. C'était le portrait de M[me] d'Estreville ! La morte me regarda de ses yeux doux, pareils à ceux d'Abel, et me supplia d'aimer son fils ! Ce détail, presque insignifiant, me bouleversa tellement, que j'eus une véritable colère contre moi-même. Je frappai rudement de ma cravache Aria, qui

rudement bondit par-dessus les broussailles, passa comme une flèche auprès de la marquise, et s'arrêta au milieu des chasseurs.

— Voilà un beau retour après un vilain oubli, dit Karnac, et, si je ne vous avais pas consacré l'âme de mon coq de bruyère, belle divinité, si je n'avais pas eu confiance en la vertu de mon holocauste, j'aurais pu me troubler beaucoup.

Le marquis Pallo et le comte Andréa éclatèrent de rire ; mais je fus blessée par cette boutade ridicule. Saint-Elme répliqua en riant aussi :

— Karnac, mon très-cher, je porte au compte de mes profits la bêtise que tu viens de dire.

— Une bêtise, ça? Rien n'est plus spirituel. Tu ne te connais donc, mon pauvre ami, qu'en gourmandise et en trompettes?

— Toi qui te connais en impertinences,

tu les pratiques aussi brillamment que je pratique mon cor de chasse.

— Tu m'ennuies.

— Nous nous ennuyons.

— Vous êtes aimable pour madame et pour nous, monsieur de Saint-Elme, dit gaiement le marquis Pallo.

— J'ai mal conjugué, répondit Saint-Elme, et mon verbe s'appliquait à Karnac tout seul; il m'ennuya, m'ennuie et m'ennuiera.

— Tu sais que j'ai mon fusil! repartit le baron avec mauvaise humeur.

— Halte-là! ne va pas tirer, s'écria Saint-Elme. On t'en donnera, de jolis coqs en pâte comme moi pour faire pendant à ton maigre coq de bruyères!

Le marquis et le comte rirent de cette réponse moitié naïve et moitié spirituelle, et je ris avec eux de l'air grognon de Karnac.

La marchesa et son mari, entendant les

éclats de notre gaieté, vinrent en prendre leur part.

Warnier marchait derrière notre troupe, courbé sur le col de son cheval, et rêvant sans doute à moi. Je mêlai mon rêve au sien, et je me peignis à moi-même telle qu'il me désirait. Mais je ressentis une fatigue extrême, rien qu'en m'efforçant d'échanger, en pensée et pour un instant, les défauts que j'ai contre les qualités que Warnier me souhaite. Mon intelligence se mouvait lourdement et blessait les parois de mon cerveau ; je m'acharnai pourtant à la faire agir, et je voulus avec entêtement me représenter la figure de la bienveillance, celle de la simplicité, celle de la bonté ! Je ne vis que des soleils sanglants qui tournoyaient devant mes yeux comme les pièces d'un feu d'artifice, et m'aveuglaient.

La marquise me parla, et je ne pus lui ré-

pondre. Je marchai lentement, n'ayant pas la force de conduire Aria, et bientôt Warnier me rejoignit pour la seconde fois. Dès qu'il fut à mon côté, il me sembla que mon caractère, modifié, modelé par lui, était dans sa main, et qu'il allait m'obliger à ouvrir ma tête pour l'y faire entrer. Cela devint une obsession, et je me crus l'héroïne possédée d'un conte d'Hoffmann. Le sentier faisait un grand détour, et j'eus peur d'avoir perdu la marquise, mes amis et les siens. Mes cheveux brûlaient mon cerveau; je devais être pourpre, cramoisie, violette.

— Qu'avez-vous, madame ? me dit Warnier avec inquiétude.

Je lui montrai mon front; ma langue paralysée refusait de prononcer un mot. Il saisit la bride de mon cheval, me conduisit sous l'ombre d'un chêne, et, là, sans me consulter, il me prit dans ses bras, me déposa à terre,

et m'enleva mon chapeau avec tant de brusquerie, que mes cheveux se répandirent sur mes épaules.

— Respirez, respirez vite, me dit-il en me tendant un flacon d'alcali ; vous avez une insolation !

Je respirai l'odeur âcre de l'ammoniaque, et ma tête se dégagea entièrement comme celle d'un homme ivre.

Warnier m'avait sauvée d'un évanouissement, et je le remerciai du bien qu'il venait de me faire.

— Je vous soignerai, répondit-il, chère madame, aussi bien et mieux peut-être qu'un ami de vieille date. Le hasard, décidément, m'a choisi pour votre médecin. Quand vous avez ôté votre chapeau, pour l'orner si élégamment de bruyères, j'ai eu la crainte que, par ce grand soleil, vous ne commissiez une imprudence ; mais je n'ai pas osé vous préve-

nir. Dès que nous serons arrivés à la source où nous allons, j'inonderai d'eau fraîche votre front qui brûle encore. Vous devriez quitter l'Italie; ce climat vous est très-mauvais, madame la Picarde! C'est la Picardie qu'il vous faut. Qu'elle est belle en ce moment avec sa verdure et ses fleurs, avec ses pommiers en bouquets. Le printemps y est si doux!

Je renouai mes cheveux avec beaucoup de peine, parce que le corsage de mon amazone, très-serré, arrêtait le mouvement de mes bras. Warnier, un genou à terre, devant moi, tenait mon chapeau comme on tient une relique.

— Que vous êtes belle de la beauté que j'aime! dit-il en se penchant vers moi si près, si près, que ses paroles me brûlèrent la joue comme le soleil avait brûlé mon front.

— Taisez vous; je n'ai pas la force de vous répondre, balbutiai-je.

—Non, non, je ne me tairai plus, Estelle, reprit-il avec passion; je vous aime, et je veux pour confidents tous les arbres de la forêt! Je ne réalise pas le dernier vœu de ma mère, je n'ai pas attendu cet amour depuis que j'existe, pour l'enfermer en moi, le diminuer, le cacher! Ah! laissez-moi croire que vous m'aimerez. Votre petite main peut contenir le bonheur, et répandre en s'ouvrant des félicités inépuisables. Heureux le mari de votre choix! heureux celui qui vivra auprès de vous! Savez-vous, madame, qu'aimer est la plus grande joie du monde? Je vous remercie de me l'avoir donnée, dussiez-vous, hélas! ne pas me la rendre.

J'étais recoiffée; je repris mon chapeau, et j'appuyai ma main sur l'épaule de mon adorateur pour me relever.

— Que ces bruyères sont belles! dit Warnier; il me semble qu'elles fêtent mon émo-

tion ! Toutes ces fleurs, qui sèment leurs parfums et répandent la poudre d'or de leurs amours, encouragent mes espérances !

Ce langage enivrait mon cœur, il berçait mon esprit, endormait ma raison. Je remontai à cheval, et il me parut que les bruyères, courbées sous le poids de leurs fleurs, s'inclinaient devant nous. Les chênes-liéges, avec leurs troncs écorchés et sanglants, murmuraient : « Voilà l'image de ceux dont l'écorce est trop légère ! » Mais les chênes verts, en secouant sous la brise leurs glands nombreux, disaient tout haut : « Les femmes et les arbres sont faits pour donner des fruits, et rendre au centuple à la nature la vie et la forme ! » L'arbousier, dont la fleur est laide, préparait déjà de belles fraises pour l'hiver.

— Sitôt que l'on aime, reprit Warnier comme s'il répondait à ma pensée, qu'est-ce qu'un petit nombre de gens, un cercle, une

coterie? Tout vous est un monde, le monde! Depuis le brin d'herbe jusqu'à l'étoile, tout s'anime, tout regarde et comprend! Lorsqu'on aime, toutes les chaînes rompues et mal attachées, de la nature à l'être, se renouent!

Je ne résistai à rien de ce qu'il affirmait. J'étais charmée par ses paroles, et je croyais marcher dans un beau songe féerique, accompagnée d'un génie à la voix duquel tout s'animait et marchait!

— Que cela, en effet, doit être bon d'aimer! dis-je, entraînée par mes impressions; c'est dans l'amour, sans doute, que se cache la mélancolie, le rêve doux et vague qui vous mêle à la grande existence de l'univers?

— Peut-être l'amour apporte-t-il dans l'âme, à ses débuts, une sorte de mélancolie, répondit Abel; mais, lorsqu'il est dans sa gloire entière, partagé, heureux, je suis certain qu'il fleurit comme les fleurs, qu'il brille

comme le soleil, et participe à la gaieté de la nature, dont la loi est une loi d'amour!

J'allais m'avouer que mes résolutions passées étaient vaincues, quand j'entendis une voix retentissante m'appeler : c'était la voix de Karnac, qui accourait au galop vers nous.

— Eh! les retardataires, que devenez-vous? s'écria-t-il. On vous attend!

Il fit tourner son cheval à ma gauche, et me reprocha d'un ton boudeur de l'avoir quitté deux fois.

— Monsieur de Karnac, lui dit Warnier insolemment, je suis plus aimable que vous! J'ai suivi vos conseils, et je faisais la cour à l'une des femmes les plus distinguées de votre monde. Ne manquez pas, je vous en prie, d'écrire à madame votre tante que me voilà fort amoureux!

— Point de plaisanteries, mon cher Warnier, répliqua le baron, qui n'était pas un mo-

dèle de patience, je n'en tolérerais de personne sur ce sujet.

— Messieurs, je vous adjure de ne pas vous quereller à mon propos, dis-je avec hauteur; je ne vous le permets pas!

— Par Notre-Dame de Karnac! repartit le baron avec colère, une femme ne peut refuser à un galant homme le droit de la faire respecter!

— Ni refuser le droit, à un autre galant homme, de l'admirer et de la disputer, ajouta Warnier avec violence.

Ah! je ne puis te dépeindre, Léonie, ma désolation de n'avoir pas su empêcher cette querelle. Je l'avais amenée, autorisée par mes hésitations, mes caprices, mes demi-promesses, le mensonge de mes regards, et cette mobilité coupable dont je ne me déferai jamais!

Quand je rejoignis le gros de notre troupe, au but de notre excursion, j'étais si pâle, que

la marquise demanda vivement à Warnier si je souffrais.

— Mme Devilleneuve, répondit-il, a été un moment très-mal, après une insolation ; je lui ai fait respirer de l'ammoniaque, et elle est mieux.

— Vite, vite, votre flacon, Abel, dit la marquise ; nous allons lui mettre des compresses d'eau et d'alcali sur le front tout de suite ! ajouta-t-elle avec un empressement qui me fit réfléchir aux dangers que j'avais courus.

Nous nous assîmes à la lisière d'un bois de chênes verts, très-vieux et très-touffus, dont les branches, mariées de longue date, s'entrelaçaient avec autant de grâce que de puissance. Le sol était couvert d'une mousse fine, formant un tapis si uni et si propre, que je soupçonnais la marquise de l'avoir fait balayer. Je lui parlai de ce soupçon, auquel elle répondit

victorieusement en me montrant derrière moi, sous les branches, tout le bois tapissé de même. Nous apercevions au loin le port de Gênes, l'immensité de la mer, la belle presqu'île de la Spezzia, avec sa couronne de sommets neigeux, qui appartiennent aussi à la chaîne des Apennins.

Warnier, assis auprès de moi, rafraîchissait sans cesse, avec l'eau très-froide de la source voisine, le bandeau, dont la marquise m'avait entouré le front. Simple, naturel, heureux, il déployait ses coquetteries, causait, racontait, charmait tout le monde, excepté le baron, qui avait changé de rôle avec lui, et qui était devenu le paysan du Danube, le bourru, le rustre de la réunion.

Je me sentais de plus en plus séduite par l'esprit de mon compatriote, esprit dont l'originalité, l'imprévu, la verdeur, quoique très-atténués par l'apparente bonhomie de la fi-

nesse gauloise, ne manquaient pas de mordant.

J'étais tout à coup, par une expression de Warnier, par un tour de phrase, reportée à Séricourt, dans nos bois, dans nos champs, dans nos plaines. Je recevais au milieu des Apennins, dont le soleil brûlait mon cerveau et ma poitrine, comme des bouffées de fraîcheur picarde ! Mais la voix haute de Karnac, qui semait ses critiques aigres à travers les récits les plus aimables de Warnier, me rappelait le présent, et m'avertissait des dangers de l'avenir.

Les regards de ces deux entêtés, en se croisant, montraient une telle impatience de la lutte, qu'ils me firent peur. Je m'étais si légèrement laissé entraîner par mes impressions et par mes caprices, que tous deux se croyaient des droits à ma préférence, et qu'ils en avaient.

Je résolus de prendre conseil de la marquise,

et, lorsque nous remontâmes à cheval, je la priai de demeurer un instant auprès de moi, ce qu'elle fit avec un visible plaisir. Je lui racontai mon entretien avec son protégé, celui qu'elle appelait son frère ; je lui avouai l'émotion irrésistible que ses paroles et ses regards me causaient, et je lui répétai ce que le baron et Warnier s'étaient dit en ma présence.

— J'ai prévu ce qui arrive, me répondit-elle. Comment ne se disputerait-on pas une femme de votre beauté ? Ce qui vous paraît en vous un grand défaut, ce qui en est un dangereux, ajoute à vos charmes et à votre puissance. Votre nature ondoyante a pour tous les hommes, à ce qu'il paraît, un attrait irrésistible. Le baron a fait, pour se décider au mariage, un effort tel, qu'à la pensée d'un échec, il devient furieux. Nous savons qu'il est violent, et nous devons nous attendre à des

résistances de la part d'un homme vaniteux, éconduit après avoir été presque agréé.

— Marquise, ne vaudrait-il pas mieux suivre mon idée de ce matin?

— Ah! ne dites pas cela, je vous en conjure! s'écria-t-elle. Repousser Warnier, maintenant qu'il espère, serait un crime! Quoi! le plus noble, le meilleur, le plus intelligent des hommes, qui, après tant de souffrances, de bienfaits, voit enfin la récompense apparaître à ses yeux, quoi! vous le sacrifieriez à M. de Karnac? Non, non, chère madame, vous ne m'obligerez pas à partager une telle désolation.

— Marquise, dis-je accablée, je n'ai ni énergie ni courage; je suis incapable d'affronter les reproches du baron; je n'oserai jamais rompre avec lui! Le seul moyen d'échapper à des luttes qui me font peur, c'est d'éconduire à la fois M. de Karnac et votre

ami. Je les fuirai tous les deux; je partirai demain pour quelque ville inconnue d'Italie, où je m'enfermerai six mois, un an, jusqu'à ce qu'ils m'aient oubliée?

— Si vous ne choisissez ni l'un ni l'autre, vous ne les découragerez pas. D'ailleurs, le sort en est jeté! Vous pouvez faire un heureux; le bonheur a des droits imprescriptibles; il impose des devoirs qu'il faut remplir. Ne vous retournez pas pour vous apitoyer sur des blessures que vous ne pouvez guérir. Interrogez-vous; sachez qui vous aimez. Fasse le ciel que mon pauvre Abel soit celui que vous choisirez!

— Mais ne l'ai-je donc pas choisi tout à l'heure? m'écriai-je involontairement.

— Estelle, chère Estelle, dit la marquise en pâlissant, vous l'aimez! Alors, surmontez vos craintes; n'imposez pas de conditions au bonheur; mesurez-vous bravement avec les

obstacles ! L'amour n'est pas toujours un attendrissement, un raccommodage d'impressions diverses; c'est quelquefois une lutte vigoureuse contre les individus et contre les choses !

— Je ne suis pas forte comme vous, lui répondis-je, effrayée de sa passion et brisée par mon malaise. Je viens ici chercher le repos, la tranquilité, et je fuirai lâchement toute épreuve et tout danger. Dites à Warnier qu'il m'enlève, et nous échapperons ainsi à la colère et aux menaces du baron !

— Je ne demande pas mieux, répliqua la marquise en riant.

— Ne riez pas, madame; j'ai mal aux nerfs, je souffre beaucoup !

— Pauvre enfant! dit-elle avec une expression de tendresse si profonde que j'en fus très-émue. Votre visage exprime une véritable torture. Je me tais, le silence vous calmera.

— Je suis malade, repris-je, et je désire par-dessus toutes choses rentrer chez moi. Il me semble impossible, et d'entendre parler Karnac avec sa grosse voix bruyante, et de dîner aux lumières. Si je retournais à Gênes? si vous me conduisiez à la gare?

Elle consulta sa montre et répondit:

— En nous hâtant, nous trouverons un train express. Mais pourquoi ne pas revenir au château? pourquoi ne pas accepter l'hospitalité dans un appartement qui sera, je vous le promets, beaucoup plus paisible que ceux de votre hôtel? J'enverrai un courrier à votre femme de chambre, à votre demoiselle de compagnie, et elles seront auprès de vous ce soir, à neuf heures.

— Marquise, je refuse! Si vous saviez quel désir impatient j'ai d'être chez moi!

Elle pressa son cheval, alla dire quelques mots à l'oreille du marquis, puis revint près

de moi. Au moment où la troupe des hommes tournait à droite pour regagner le château, nous prîmes à gauche. Après une demi-heure de galop sur la grande route, nous arrivâmes à la gare. Le grand air, la fraîcheur, m'avaient fait quelque bien. Je remerciai la marquise, je lui dis adieu, mais elle refusa de me quitter. Elle remit nos chevaux à des employés du chemin de fer, ravis d'obliger la belle châtelaine en les reconduisant au château. Le train ne se fit pas attendre ; on nous enferma seules dans un wagon, et nous partîmes.

Aussitôt mon arrivée chez moi, la marquise et Mariette me couchèrent ; on m'inonda la tête d'eau glacée. J'avais une fièvre violente. Je fus dorlotée, soignée comme par toi, Léonie; vrai, tu n'aurais pas fait mieux.

La marquise dîna dans le grand salon bleu avec Mariette. Elles causèrent longuement

ensemble. Je les entendis plus d'une fois prononcer ton nom. Lorsqu'elles me crurent endormie, elles me quittèrent; mais je ne reposai pas un seul instant, et ce matin j'étais plus fiévreuse encore qu'hier au soir. J'ai cru calmer mon agitation en t'écrivant cette longue lettre, qui a augmenté ma fatigue et ma souffrance, et que je suis ravie d'avoir terminée.

On me remet une dépêche de toi, Léonie; elle est là, je n'ose l'ouvrir. Pourquoi cette dépêche? M'apporte-t-elle l'annonce d'un malheur?

LÉONIE A ESTELLE.

Séricourt, 29 avril.

Hector le connaît, l'aime et l'admire. Tu nous dois ce frère, donne-le-nous!

LÉONIE.

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 1er mai.

La marquise est venue chez moi ce matin et m'a beaucoup grondée. Pour échapper aux visites de mes adorateurs, j'avais hier donné l'ordre formel de dire que je reposais. La marquise a su par Mariette que j'avais passé toute la journée à t'écrire, et elle m'a fait un long sermon que j'ai subi avec patience parce que je le trouvais juste.

Je lui ai lu ta dépêche, et elle s'en est passionnément réjouie; mais elle avait, en me parlant de Warnier, des airs mystérieux qui m'inquiétèrent.

—Aimez-le, me répétait-elle; il aura besoin du talisman de votre amour!

J'ai eu peur de ses paroles, et je lui ai demandé le récit de ce qui s'était passé avant-hier soir au château après notre départ. Karnac, paraît-il, a débité toute sorte de phrases, pleines de vantardises, de fanfaronnades, de menaces, et le marquis a eu toutes les peines du monde à empêcher une querelle entre Warnier et le baron.

Ce récit me bouleversa tellement, et mon imagination entrevit tant d'images funèbres, que ma fièvre en devint insupportable. Je priai la marquise d'envoyer chercher son médecin, le vieux et célèbre docteur Mantini, dont elle m'avait déja parlé. Il vint et m'ordonna du repos et du calme; mais, hélas! ce sont maintenant les seuls remèdes que je ne puisse trouver!

Saint-Elme et le baron, depuis deux jours,

assiégent ma porte; Karnac me fait dire à tout instant qu'il a des choses très-importantes à me confier; je viens de recevoir de lui un billet extravagant.

Quoique je t'aie écrit hier toute la journée, j'ai besoin de t'écrire encore, à mesure, chacune de mes impressions. Il me semble que cette lettre ouverte sur ma table, vers laquelle je puis courir pour te confier un chagrin, pour te jeter un appel, me deviendrait, en cas d'épreuve, une consolation et un apaisement.

Léonie, Léonie, je voudrais bien te le donner, ce frère que tu me demandes, que ton Hector aime et admire; mais suis-je assez courageuse, assez détachée de mes goûts anciens pour espérer une telle faveur du sort? La marquise et toi, vous êtes dignes de votre bonheur; vous l'avez formé de vos mains; mais, moi, jusqu'aujourd'hui, je ne l'avais pas même désiré! Je n'ai rien fait

pour mériter d'être heureuse. J'ai été la glace banale où le beau et le vilain se reflètent également, et je n'ai pas d'excuses à mon indifférence, car j'avais sous les yeux ton exemple, et tu me prêchais! Une seule pensée me donne quelque foi en l'avenir, malgré l'état de disgrâce dans lequel je me suis maintenue si longtemps, c'est la pensée que ton affection, celle de ton mari, l'amitié de la marquise, l'amour soudain d'un homme aussi noble, aussi bon, aussi bienfaisant que Warnier, me feront participer à la somme de vos droits au bonheur. Vous m'avez adoptée en m'aimant. Hélas! le destin ratifiera-t-il votre choix? Non! Je suis mécontente de moi, car, au fond, je ne me sens ni assez humble pour réclamer et suivre tes conseils, ni assez forte pour me corriger seule de mes défauts!

La marquise est revenue prendre de mes nouvelles après son dîner. Nous étions dans

une conversation intime qui éteignait peu à peu mon excitation. Mme Tampericci, chargée des tendresses discrètes de son cher ami Warnier, me berçait avec de douces paroles et apaisait ma fièvre, lorsque Karnac, forçant ma porte, entra sans être annoncé, bousculant mon cicerone, qui essayait encore, dans le salon, de le faire retourner sur ses pas.

Une agitation violente se lisait sur le visage du baron, et je me demandai, en le voyant, comment il avait pu attendre deux jours pour me parler. Il s'inclina avec roideur, et me pria, d'un ton qui n'admettait pas de refus et qui était tout à fait injurieux pour la marquise, de lui faire l'honneur d'un entretien particulier.

Je ne pus répondre non. J'étais très-affaiblie par ma fièvre, sans force pour lutter contre l'emportement de Karnac, et je dus par mon attitude craintive encourager sa colère.

Mme Tampericci me quitta, malgré l'insistance avec laquelle je lui demandai de demeurer auprès de moi.

— *Cara mia*, me dit-elle à l'oreille, si vous me retenez, il s'imaginera que vous avez peur de lui ! Je ne puis douter de votre vaillance, quand je sais combien Warnier serait courageux en pensant à vous !

Je reconduisis la marchesa, et elle sortit en regardant le baron avec une énergie que je lui enviai. J'étais fort inquiète; je craignais Karnac, je me craignais moi-même ! Malgré ma volonté d'être courageuse, et quoique ma pensée se reportât incessamment sur Abel, sur mon adorateur préféré, je me sentais faiblir sous les regards du baron, dont la fixité me magnétisait. L'idée que j'allais entendre sa grosse voix me bouleversait ; il se tut, et son silence m'engourdit. Je n'avais pas fermé les yeux depuis deux jours, et je m'endormais

sans pouvoir lutter contre mon accablement. Je dus faire un effort surhumain pour dire à Karnac :

— Avez-vous apporté vos pistolets, monsieur? Est-ce que vous tenez à me loger une balle dans la poitrine, que vos yeux me visent comme une cible?

Et, voyant qu'il ne répliquait rien, j'ajoutai durement :

— Seriez-vous assez aimable pour commencer la litanie des reproches que vous avez à me faire? Elle doit être longue. Or, je suis très-fatiguée, et je vais succomber au sommeil si vous ne vous pressez un peu.

Cette ironie fut triomphante.

— Estelle, prenez garde! répliqua-t-il, en frappant de son poing sur la table auprès de laquelle j'étais assise. Ne jouez pas avec une situation qui ne se dénouera pas, je vous le certifie, au gré de votre caprice!

— Des menaces! Je vous préviens, mon cher ami, que vous ne m'intimiderez pas. On s'habitue à tout, même au tonnerre. Vous n'avez qu'une ressource, dis-je en riant, celle de me tuer parce que je suis insensible à vos tourments. Mais, j'affirme que Hersaint de Karnac, vingt et unième du nom, ne souillera pas ses armes d'une tache de sang féminin! Par conséquent, je n'ai rien à craindre de vous que des paroles. Parlez donc vite, et ne prenez pas inutilement des airs de Roland furibond; c'est trop peu de n'avoir que moi pour témoin! Attendez un meilleur public pour jouer ce rôle du héros de l'Arioste, qui va si bien à votre taille et à vos manières de paladin éconduit!

Je crus qu'il allait me battre, mais je sentais que ma colère, surtout la sienne, pouvaient seules me tirer de ma torpeur, et je

préférais une scène d'injures à une scène d'attendrissement.

— Vous me défiez! madame, répliqua-t-il, en saisissant mon bras avec une telle force que je jetai un cri de douleur.

— Ne me frappez pas! lui dis-je épouvantée, ou j'appelle et je vous fais chasser par des valets d'auberge.

Je ne sais quel scrupule ou quelle pitié le retint. Il s'éloigna de moi, et reprit sa place de l'autre côté de la table, mais toujours debout et furieux.

La frayeur que j'avais eue me donna une crise nerveuse; je frissonnai de la tête aux pieds, un froid glacial me saisit, mon cœur se contracta, mon front s'alourdit, et je me renversai sur mon fauteuil à moitié évanouie. J'étais brisée par la fatigue, et j'aurais donné plusieurs années de ma vie pour être seule et me reposer un instant. La pensée qu'il

me fallait détruire toutes les espérances de Karnac, la terreur que j'avais d'être vaincue par des arguments auxquels je n'aurais pas la force de répondre, anéantirent mon courage.

Tout était en grande confusion dans ma pauvre tête. Des émotions, des sentiments entièrement nouveaux s'y étaient groupés à la hâte et sans ordre. Mes esprits n'étaient pas assez d'accord avec mes sensations pour que je pusse les faire mouvoir ensemble sous les yeux clairvoyants d'un ennemi. Je n'étais pas assez sûre de raisonnements que je n'avais pas contrôlés pour les mettre à l'épreuve des raisonnements de Karnac. Je dois convenir, Léonie, que le baron résumait en sa personne et en ses paroles toutes mes opinions de huit années! Il eut remué, en discutant avec moi, certaines vanités qui avaient pu se brûler à la flamme d'un amour naissant, mais dont les

cendres étaient chaudes encore. Mes désirs formaient bien un tout, un beau cercle sans soudure, mais, au dedans de moi, quelques anneaux épars de la chaîne rompue se heurtaient et tintaient lugubrement. Je me disais qu'en épousant Warnier il me faudrait abandonner la société, mes anciens amis, irrévocablement, et me décider à suivre mon mari où il me conduirait, sans regarder derrière moi! Ma résolution n'était pas prise encore, et je reconnais qu'elle me coûtait un peu trop. J'aurais consenti à quitter mon milieu lentement, sans provoquer le scandale d'une renonciation subite. Les femmes, après vingt-cinq ans révolus, sont admises à trouver des prétextes dans leur santé, dans les devoirs de la profession de leur mari, pour se retirer du monde, à l'époque où les très-jeunes femmes les ont déjà remplacées. Mais le caractère de Warnier, je le comprenais

bien, n'était pas de ceux qui acceptent les accommodements et recherchent les habiletés d'une situation.

Karnac s'était assis auprès de moi, tandis que mes pensées défilaient, en se pressant, dans ma tête fatiguée. Mon silence et mon abattement avaient calmé le baron, qui s'attendait à une lutte hardie.

— Songez, chère Estelle, me dit-il gaiement, que, s'il vous prenait l'inconcevable fantaisie d'aimer Warnier, vous n'auriez personne à Raucourt pour admirer un joli déshabillé comme celui-ci, dont je vous fais mon compliment. Si vous aviez le mauvais goût de préférer la filature à la chevalerie, je suis certain que vous perdriez toute notion d'élégance.

— Ce n'est pas la chevalerie que je préfère, répondis-je vivement ! Ne haussez pas les épaules ; la preuve de ce que je dis est peut-

être proche! Je ne cédais point tout à l'heure à vos menaces, je réfléchissais, et j'essayais de donner à mes sentiments nouveaux, dont je suis certaine au fond, leur forme définitive.

— Quel charabias! Je ne vous comprends pas très-bien, Estelle, depuis que vous parlez en apprentie moraliste, mais je crois pouvoir vous répondre que rien n'existe dans le monde sans la forme. Si vous avez des émotions que vous ne puissiez définir, c'est qu'elles sont fugitives, et j'en suis fort heureux. En dehors de la forme, ma chère, il n'y a que des fonds de commerce, pas autre chose!

Il éclata de rire, se leva, enchanté de son mot, et prépara une belle sortie sur cette brillante conclusion.

— Adieu, me dit-il, je vous laisse! Vos beaux yeux se ferment malgré vous, et vous avez besoin de repos. Me voilà moins inquiet, car vous êtes meilleure pour moi que je ne

l'espérais. Je vais à la poste et au télégraphe chercher une réponse de ma tante de Lireux qui me néglige. J'ai écrit trois lettres, j'ai lancé quatre télégrammes à Raucourt, où elle est en ce moment, et je n'ai pas encore un mot de réponse.

Je l'écoutais à peine, et il me débarrassa enfin de sa présence.

LÉONIE A ESTELLE.

Séricourt, 29 avril.

Hector et moi, nous ne vivons plus ! Je t'ai envoyé, par dépêche, l'aveu de notre plus cher désir, et je te répète : « Donne-nous ce frère, Estelle, donne-le nous! » Ne gâche point

une pareille fortune, je t'en conjure, ma sœur. Nous sommes attachés à tes joies plus qu'aux nôtres. Quand nous recevons une de tes lettres, notre cœur s'agite, nous n'osons l'ouvrir, ne sachant ce qu'elle va ajouter à nos craintes ou à nos espérances. Que ne puis-je t'apprendre, d'un mot, ce que c'est qu'aimer ! Tous les obstacles que tu entasses, toutes les barrières que tu élèves, entre toi et l'homme de bien qui t'aime, disparaîtraient, se briseraient sous l'effort d'un peu de sentiment; toute cette glace fondrait sous la chaleur d'un rayon de ta tendresse. L'amour est le Sésame-ouvre-toi de toutes les portes, le numéro gagnant de toutes les loteries, l'eurèka de tous les problèmes, la panacée universelle de tous les maux, la pierre philosophale de tous les chercheurs ! Aime donc, ma belle Estelle, je te jure que tu peux aimer Abel Warnier ! Me voici à tes genoux, réalise

le dernier de nos rêves, complète notre bonheur par le tien. Écris-nous que tu aimes, et nous volons vers toi pour assister aux noces de ton cœur!

Mais je suis poursuivie par des inquiétudes mystérieuses; je demeure tout le jour oppressée, nerveuse, attendant quelque nouvelle de malheur. Hector me surprend en larmes, et ne peut me consoler, car il partage mes vagues appréhensions. En raisonnant, nous nous rendons compte de nos pressentiments, et nous donnons corps à nos fantômes. M. de Karnac a été trop encouragé par tes demi-promesses pour tolérer les prétentions d'un rival. Hector a entendu M. Warnier parler dans un comice, et défendre le droit de ses ouvriers au bonheur avec un courage et une ardeur superbes; il ne doute pas que ce même Warnier ne défende son propre droit au bonheur avec plus de

passion encore que celui de ses protégés.

Écris-nous, écris-nous ! Si tu nous aimes, ne nous laisse pas un seul jour sans nouvelles; ne nous cache aucune de tes défaillances, aucune de tes émotions. Ne résiste pas à l'influence d'un sentiment qui t'élèvera au-dessus de toi-même, et te rendra au centuple le peu que tu lui sacrifieras.

Je viens d'interrompre un instant cette lettre parce que je ne pouvais me tenir en place. Chose étrange, en t'écrivant, il me sembla tout à coup que je te parlais, et que tu me répondais. J'eus une sorte d'hallucination, et je crus entendre ta voix murmurer à mon oreille : « Léonie, je te donne ce frère que tu me demandes ! »

J'ai cru voir ton visage radieux, et j'ai jeté un cri de bonheur. Mon Hector lisait dans sa chambre; il est accouru et m'a demandé ce qui m'arrivait. Je le lui ai dit, et il m'a fait,

en riant, un grand sermon pour me prouver qu'il aimait les femmes sérieuses, et ne tolérerait pas que je devinsse, sous ton influence, mobile et fantasque comme toi.

Je lui répondis en pleurant, ce à quoi il ne comprit rien du tout. Je n'ai qu'une faiblesse au monde, c'est celle de m'émouvoir outre mesure de tout ce qui t'émeut, ma chère petite sœur, et, par là, je me sens trop maternelle. Ton beau-frère, j'allais dire ton beau-père, m'a souvent reproché de vouloir te recréer à mon image et à ma ressemblance. En ce moment je triomphe, car tu es tout près d'aimer comme j'aime! Oui, tu deviendras la récompense d'une vie généreuse, dévouée au bien, au progrès matériel et moral; tu connaîtras la joie noble et tranquille, au lieu de cette gaieté bruyante et vulgaire que tu recherchais autrefois; tu trouveras le contentement de toi dans la sagesse active, supérieure

à la sagesse qui se contemple; tu jouiras de l'expansion bienfaisante de tes meilleures facultés!

Écris-moi, je t'en conjure! Ta félicité achèverait la nôtre. Je suis avide de tous les détails de tes jours, de tes heures, en ce moment plus que jamais. Des lettres, des lettres!

Mon fils est à Séricourt, en vacances, depuis une semaine; il a demandé des nouvelles de sa jolie tante. Son père lui a répondu que tu allais te remarier; sa colère a été plaisante; il jure que tu lui avais promis de l'attendre, et il fait de grandes phrases sur l'inconstance des femmes! Ce matin à déjeuner nous en avons ri aux larmes. Quand me donneras-tu un neveu aussi amusant que mon fils?

Hector est très-occupé de M. de Karnac. D'après ce que tu nous en as dit, c'est un homme infatué de sa personne, de ses droits, et de qui tu dois redouter des exagérations de

toute sorte. Sois prudente, chère petite sœur; sois calme surtout, c'est le meilleur moyen de combattre un exalté. Veux-tu qu'Hector aille te rejoindre? Vite une dépêche, et le surlendemain il est auprès de toi. Si tu as besoin de lui, de son aide, si tu désires quoi que ce soit de nous, use des tiens, ils t'en conjurent. Jusqu'à ce que Warnier ait le droit de te protéger, prends mon Hector, c'est le courage et la sagesse mêmes!

Ah! que mes espérances, combattues par le souci que j'ai de l'entêtement de M. de Karnac, combattues aussi par mon expérience de tes irrésolutions, que ces espérances me font mal! Des nouvelles, des nouvelles!

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 2 mai.

Je me sentais mieux aujourd'hui, et aussitôt après mon déjeuner je me fis conduire à la villa Tampericci. La marquise me parla longuement d'Abel et me dit qu'il souffrait beaucoup de ne pas me voir. Elle a une intelligence du cœur si fine, si aimable, si bienveillante, et en même temps si nette, si sincère, si ferme, que près d'elle, quand on l'intéresse, on se sent à la fois attendrie et fortifiée.

Elle m'entretint aussi de Karnac, et me raconta qu'il avait failli souffleter Saint-

Elme, la veille au soir, chez le comte Andréa, parce que le pauvre garçon disait que ma fièvre pourrait bien être le commencement d'une maladie d'amour dont Warnier serait le médecin.

—Bien que ce Rolando furieux ait quelque soupçon de vos sentiments nouveaux, ajouta la marquise, il s'acharne à croire que vous n'avez donné aucune espérance à Warnier. Vous avez pourtant dû, hier, avant la scène qu'il a faite à Saint-Elme, ne pas lui laisser le moindre doute.

Je repartis un peu confuse :

—Certainement, marquise, mais je n'ai pas eu besoin de reprendre au baron une parole que je ne lui avais point donnée. Je l'ai toléré comme amoureux, voilà tout! Ses fureurs se répandront en pure perte, et je n'ai pas de comptes à lui rendre.

La marquise garda le silence; elle se contint,

ce qui lui était difficile. Je vis qu'elle n'approuvait pas ma manière de rompre avec M. de Karnac. Son courage, à elle, se fût affirmé non par un raisonnement spécieux, mais par un acte.

J'étais mal à l'aise sous son regard, et je la priai de me laisser descendre toute seule au bord de la mer, sur la terrasse de sa villa.

La matinée avait été pluvieuse ; le ciel était plein de nuages, qui lui donnaient un aspect triste et tourmenté ; la mer, plus rageuse que colère, frappait de ses vagues sifflantes le pied de la terrasse.

Quel spectacle différent de celui que j'y avais contemplé le soir de ma première visite à M[me] Tampericci ! Aucune des images restées dans mon souvenir ne se représentèrent à mes yeux, et je me renfermai en moi-même, sans irritation, sans griefs contre le monde

extérieur qui refusait de me sourire. Je pouvais déjà, en songeant à l'amour de Warnier, évoquer assez d'espaces bleus pour permettre à la nature italienne d'être infidèle à sa sérénité. La belle phrase sonore de la marquise, prononcée dans ce lieu même : « Le bonheur habite ici ! » me revenait en la mémoire, et me donnait je ne sais quelle croyance superstitieuse dans le pouvoir bienfaisant de Mme Tampericci.

Tout à coup, sans que j'eusse entendu le moindre bruit, je vis se poser sur le banc où j'étais assise un énorme bouquet de bruyères pareilles à celles que j'avais cueillies dans les Apennins, et dont Warnier avait si précieusement conservé une branche. J'aimais ces fleurs comme Abel devait les aimer lui-même, car elles nous rappelaient à tous deux notre premier regard d'amour. Mon cœur battit avec violence, je fermai les yeux, et je ne

doutai pas que Warnier ne fût derrière moi...

— Estelle, murmura-t-il à mon oreille, tandis que sa bouche effleurait mes cheveux et mon cou, est-ce qu'à Séricourt vos promis donnent à leurs promises, comme dans mon village, un bouquet de fiançailles?

— Oui, répondis-je, me souvenant de cette jolie coutume picarde; mais donnez-moi ce bouquet sans conditions, mon ami, et ne me demandez pas de l'accepter, s'il doit m'engager irrévocablement à vous. Laissez-moi toute ma liberté pour quelques jours encore, je vous en conjure!

— Alors, madame, reprit-il avec tristesse, permettez-moi de vous offrir, sans conditions, un bouquet fait de bruyères cueillies dans les Apennins.

— A l'endroit où j'ai cueilli celles dont vous avez gardé une branche?

— Oui, madame.

— Oh ! la jolie idée, et gracieuse !

Il répliqua gaiement :

— Voyez ces fleurs, Estelle ; ne semble-t-il pas qu'elles me sourient auprès de vous comme dans la montagne vous m'avez souri auprès d'elles ?

Et sa bouche baisait les bruyères, tandis que ses yeux embrassaient mon visage.

Je lui pris le bouquet des mains, et je respirai avec délices l'enivrante odeur d'amandes que j'avais respirée pour la première fois lors de notre excursion d'Arenzanno.

Il me regardait avec une tendresse si grande, que je sentais mon cœur s'amollir et se fondre sous les doux rayons de ses yeux. Mais un malaise indicible s'empara de moi tout à coup. J'éprouvai comme une haine de ma faiblesse ; je me pris en horreur ; j'étais

comme attirée vers Abel, et comme lassée de moi-même !

— Je ne vaux rien du tout, mon ami, dis-je avec désolation ; je n'ai pas l'énergie du bien ; je résiste à mes meilleurs sentiments, et je n'aurai jamais le courage de vous aimer sans réserve !

— Estelle, répondit-il avec passion, que dois-je faire pour combattre vos incertitudes ? Je suis tout à vous, et j'entreprendrai pour mériter votre amour tout ce que votre fantaisie exigera. Commandez, je vous en supplie !

— Je ne sais pas vouloir, je ne sais pas aimer, malgré le désir que j'ai d'être forte et tendre, dis-je avec accablement.

Il allait me répondre, quand la marquise nous apparut au bras du docteur Mantini. Le vieux médecin étant venu à la villa Tampericci et ayant appris que j'étais au bord de la

mer, avait blâmé mon imprudence et m'ordonnait de rentrer.

ESTELLE A LEONIE.

Gênes, 5 mai.

J'hésite à te confier toutes mes incohérences et toutes mes lâchetés. La marquise assiste aux troubles de mon âme; elle est pour moi un conseil et un soutien presque aussi précieux que toi-même.

Je fais tous les jours avec elle une promenade en voiture; j'échappe ainsi à Saint-Elme, et surtout à Karnac que j'évite comme un pestiféré.

Aujourd'hui, la marquise est venue vers

une heure, et m'a priée de m'habiller pour l'accompagner à Pegli. On inaugurait les courses, et elle me demanda d'y assister. Je déclarai fort énergiquement que j'avais renoncé aux fêtes ; mais la marchesa répondit :

— Depuis que vous fuyez vos adorateurs, je les ai sur les bras, ma chère Estelle, et je vous conjure de rompre au moins avec Saint-Elme; ce sera une charité, je vous assure. Il souffre, et vous manqueriez une très-bonne occasion en ne le congédiant pas cette après-midi. Vous lui direz en public, simplement, sans explication, que vous désirez qu'il parte, que vous ne voulez pas le revoir avant six mois. Il est assez gentilhomme pour ne pas faire d'esclandre. Puisqu'il vous faut lui imposer l'humiliation d'un échec, c'est le jour ou jamais, car il est en pleine satisfaction d'amour-propre. Il y a ce soir un banquet magnifique, organisé à son intention,

où la fleur de la noblesse italienne et la fleur des turfistes français se réunissent pour fêter le président des courses de Pegli !

La marquise avait raison; il était cruel à moi de ne pas songer à Saint-Elme. Je me dis qu'une rupture avec lui serait le premier pas d'une rupture avec le baron. Ce Karnac me fait trembler, et si tu l'avais vu en colère, ma Léonie, tu comprendrais mes terreurs et ma faiblesse.

Le marchese était demeuré dans sa voiture, à la porte de l'hôtel, et sa femme, impatiente de le rejoindre, me supplia de me hâter.

Je la quittai un moment, et je revins bientôt dans un costume de laine violette fort simple, que je ne porte qu'en voyage. Il me sembla que si je rencontrais Warnier, il serait touché de ma mise modeste, et que Saint-Elme regretterait moins une dulcinée vêtue si humblement.

Nous descendîmes, la marquise et moi, auprès du marchese. Un équipage de courses nous attendait. Il était riche et de grand goût. Nos quatre chevaux noirs avaient des harnais pleins d'argenture, et ils étaient conduits par deux postillons costumés de satin gros bleu et couverts de grelots d'argent sur toutes les coutures. Chose particulière, d'un effet bizarre, les armes des Tampericci étaient brodées en rouge sur les bras des postillons depuis l'épaule jusqu'à la saignée. Deux valets poudrés, vêtus de gros bleu galonné d'argent, se tenaient de chaque côté de la portière lorsque nous montâmes en voiture. Ils s'assirent derrière nous, sur un siége qui dominait notre carrosse et les montrait de loin aux curieux.

La marquise avait une robe courte en soie grise, garnie de dentelle noire et relevée en pouff sur les côtés. Des passementeries

grises, de la couleur de la robe, retenaient l'étoffe et la dentelle, chiffonnées en tous sens avec beaucoup d'élégance. Son chapeau rond, couvert de gros raisins noirs, la coiffait en bacchante, et seyait merveilleusement à sa beauté. Ma robe de laine me choqua dans cet équipage. J'avais l'air d'une dame de compagnie, et je me sentis prise d'une grande tristesse que la marquise aperçut et me reprocha. Elle m'était très-reconnaissante pour Warnier de ma simplicité. Moi, je souffrais dans cette vilaine robe de laine, et je crois, pardonne ma Léonie ! que j'accusais le pauvre Abel de m'avoir inspiré l'idée de cette sotte toilette.

Nous rencontrâmes sur la route un grand nombre de carrosses très-brillants, ce qui m'étonna beaucoup, car j'ignorais que le luxe des équipages eût pénétré chez les Italiens. Je fus bien plus surprise encore de voir les toi-

lettes des riches Génoises, toilettes de si bon goût et tellement à la mode, que, si j'avais été habillée par une couturière et non par Worth, toutes mes robes, où la saison du printemps n'est pas encore très-dessinée, m'eussent paru complétement rococo!

Nous causâmes chiffons, la marquise et moi; le marquis se mêla à notre conversation, et, comme tous les maris amoureux, il se montra fort au courant de la toilette de sa femme et des couleurs qui l'embellissaient. Je parlai de Worth, mais au nom de Worth le marchese s'emporta, et me fit un crime de ce que moi, une femme intelligente, je me faisais habiller par ce tailleur. Il essaya de me prouver, avec je ne sais quelle phrase de charade, que Worth est l'ennemi des maris et qu'il développe la beauté des femmes en sens inverse de l'amour intime, comme les confesseurs développent à contre-sens du

bonheur conjugal la beauté morale de leurs pénitentes. Il ajouta que Warnier avait fait tous ses efforts, sans succès il est vrai, pour obtenir de Mme d'Estreville qu'elle changeât Worth et prît une couturière. Je répondis au marchese par des raisonnements très-justes.

—La grosse question en toilette, lui dis-je, ce n'est pas l'étoffe, c'est la forme, et je veux bien, à l'occasion, mettre des robes de laine, pourvu qu'elles sortent de chez le premier faiseur de Paris. Une femme, habillée par Worth, est réellement supérieure à toutes les autres femmes; elle est toujours assurée de produire une sensation dès qu'elle se montre; elle est certaine, ou de l'originalité, ou du style de sa toilette; on ne la discute pas, on la remarque; elle n'a aucune responsabilité, et c'est au maître que retourne le compliment ou le blâme. Lorsqu'on a goûté de tels avantages, il est difficile de s'en

passer, d'autant mieux qu'une cliente de Worth n'a pas à se préoccuper de ses robes. Celles qui n'ont que des couturières sont forcées de faire acte de goût, de rêver à des arrangements, de se mettre en frais d'imagination ou de peine, pour ne réussir qu'à demi la plupart du temps ; alors, elles sont mécontentes, irritées, de mauvaise humeur, et le mari n'y perd rien ! La couturière, c'est le tracas ; Worth, c'est la sérénité !

Pour le coup la marquise s'en mêla, et je conviens, Léonie, que je fus malmenée ! Si Warnier déteste les tailleurs, et que ses accusations contre le mien aient l'éloquence de ses accusations contre la société à la mode, je ne sais vraiment ce qu'il adviendra de moi ! L'humilité, en fait de robes, ne m'est pourtant pas agréable. J'essayai de m'y habituer sur la route de Pegli. Tout le monde saluait la marquise avec admiration ; des cavaliers

venaient la féliciter sur sa jolie toilette, et je surprenais des regards dédaigneux attachés à mon costume de laine. La marquise, inquiète de ma tristesse, détourna très-heureusement mon attention de moi et de ma robe, et m'obligea d'admirer le spectacle qui nous entourait. Des matelots chantaient, en se tenant par le bras, et ils donnaient à leurs mouvements l'ondulation d'un vaisseau bercé par les vagues. Des Génoises avec leur mezzaro de mousseline blanche, des paysannes ligures avec leurs costumes si colorés, si pittoresques, encombraient les bas-côtés de la route de Pegli. Je revoyais tous les sites, tous les horizons que j'avais vus du jardin Pallavicini, le jour où je m'étais si méchamment appliquée à décourager Warnier. Comme il me plaisait déjà cependant, et quelle émotion j'avais eue en le rencontrant au détour d'une allée!

Le champ de courses est situé dans une petite plaine verte, coupée de rizières, ombragée d'oliviers, et qui semble au-dessous du niveau de la mer, car, à distance, les vagues me paraissaient plus hautes que notre voiture. Comme le vent soufflait du large, je crus que la mer allait inonder le vallon et nous engloutir, ce qui m'attira toutes les plaisanteries de la marquise.

Autour de nous, les grands golfes s'arrondissaient en courbes capricieuses; les Apennins, tout noirs au couchant, se détachaient en silhouettes sombres et dramatiques sur un ciel sans nuages; puis, petit à petit, en tournant du nord à l'est, les montagnes s'éclairaient, pour être tout à coup ruisselantes de lumière, sous une couronne de neige. Le contraste, la diversité des couleurs, dans ce grand panorama, étaient d'une fantaisie admirable. Ajoute à ce tableau l'animation apportée par

une foule bigarrée, remuante, criant des mots sonores, chantant des airs de Verdi, et non ces chansons grossières de pompiers et de sapeurs qui nous poursuivent en France. La foule était comme essaimée ici, groupée là. Je ne sais quel art préside à tout ce que font les Italiens. Les paysages dans lesquels ils sont encadrés rappellent sans cesse à l'esprit quelque description de maître, une scène de roman. On retrouve, dans une fête italienne, le souvenir de cent admirations qu'on rassemble en une seule. Ainsi, lorsqu'après avoir goûté quelques morceaux d'un opéra, on l'entend plus tard en entier, qu'on replace les mélodies éparses dans leur situation, dans leur décor, on éprouve à la fois un enthousiasme plus grand pour une œuvre plus complète, mieux développée, mieux suivie, et une sorte d'apaisement. Ce que je vois dans toute sa réalité ou dans toute sa forme ne lasse jamais ma

mémoire, tandis que le détail me tourmente, m'assiége jusqu'à ce que je l'aie casé dans un ensemble. Il y a, par exemple, une certaine quantités d'opéras que, par mode, je n'ai jamais entendus en entier! Ne pouvant terminer quoi que ce soit à cause du monde et de ses exigences, ni mes lectures commencées, ni de modestes études entreprises, je n'ai, depuis huit ans, rien lu dont je me souvienne et rien appris !... Mais quelle mouche me pique, ô ma sœur? Suis-je assez raisonneuse? Je m'ennuie moi-même avec cette mélancolie de mauvais aloi.

Je veux te dire que cet immense paysage complétait, dans mon esprit, toutes les descriptions des pays méridionaux. Ce beau site résumait pour moi l'Orient et l'Italie. Le champ de courses lui-même représentait, à mes yeux, certains tableaux de Salvator Rosa. Un chantier de vaisseaux à voiles donnait un

premier plan digne du maître; la mer, les chevaux, la foule, les montagnes, le ciel profond, réalisaient une merveilleuse esquisse. Les bersaglieri, avec leur vivacité, leur souplesse, couraient ici, sautaient là, leur bouquet de plumes s'agitant sans cesse. Nous entendions deux musiques militaires : l'une à côté de nous, et l'autre à l'extrémité du champ de courses. Elles jouaient tour à tour le même air, à une grande distance, et cela faisait un très-bel effet. La musique touche cent fois plus quand on aime, parce qu'elle est la plus poétique expression du sentiment. Que d'émotions inconnues je ressentais en écoutant les vieux morceaux de *Lucie*, de *la Traviata*, des *Huguenots!* Je reportais la douceur de mes impressions à Warnier, dont je n'avais pas osé m'informer auprès de la marchesa, mais qui, j'en étais certaine, pensait à moi !

Le marquis, après avoir donné l'ordre à ses gens de sortir des caisses de la voiture du vin et des provisions, nous laissa pour aller au pesage.

Dès que nous fûmes installées près de la corde, Saint-Elme aperçut notre voiture et vint à nous. Le président brillait de tout son éclat. Habillé à la dernière mode des courses, une rose gigantesque à la boutonnière, son chapeau entouré de gaze blanche, à cause du soleil d'Italie, une carte énorme, insigne de sa dignité, placée à un bouton de sa veste collante, il avait le visage animé et l'œil plus étonné encore que de coutume; bref, il était rayonnant. Tandis qu'il nous parlait, on accourut pour lui crier de tous côtés :

— *Signor presidente*, faut-il faire ceci, faut-il faire cela?

— Mesdames, nous dit Saint-Elme, avec

fatuité, venez au pesage. Je vous en prie, soyez présidente, ajouta-t-il en s'adressant à moi.

— Non, non, répondis-je. Ne voyez vous pas que je suis vêtue trop simplement? Je ne vous ferais aucun honneur.

— Pourquoi donc avez-vous mis une robe de laine, dit-il avec étonnement?

— Je veux m'habituer par degrés aux robes de coton, mon cher Saint-Elme. Quand je serai la femme d'un filateur, je ferai tisser mes vêtements chez moi comme les matrones de l'antiquité.

Saint-Elme pâlit. Son regard courut de moi à la marquise, de la marquise à moi, avec un trouble inexprimable.

— C'est une plaisanterie, voyons? me dit-il. Vous n'irez pas vous enterrer dans un village, vous n'épouserez pas Warnier? Vous avez fait une gageure; il vous plait de museler un ours; vous voulez éprouver mon amour et la

patience de Karnac! J'admets que vous ayez un caprice, que vous rêviez un petit roman champêtre, que vous préferiez aujourd'hui cet Abel sans Caïn au baron et à votre humble serviteur; mais vous n'irez pas jusqu'au bout de cette folie, et vous reviendrez à Paris au milieu de nous.

— Saint-Elme, dis-je gravement, ne vous faites pas d'illusion. J'aime Warnier! Votre présence auprès de moi est inutile, elle m'irrite et me tourmente. Quittez Gênes, je vous en conjure, si vous ne voulez pas que je renonce à toute affection pour vous!

— Je ne puis croire que vous soyez déja liée à Warnier par une promesse irrévocable; Estelle, vous me congédiez trop tôt!

— Que vous importent, mon ami, deux ou trois semaines de plus?

— Le temps peut tout obtenir de moi, vous le savez, repartit Saint-Elme.

— Eh bien, mon ami, j'ai donc raison d'agir promptement et de vous retirer tout espoir.

Il baissa la tête, et je vis deux grosses larmes rouler sur sa moustache. Je lui tendis ma main, qu'il refusa de prendre. Comme on lui criait encore : *Signor presidente!* il nous tourna le dos brusquement et partit sans nous saluer.

Je demeurai triste de n'avoir pu me réclamer de sa vieille amitié.

— Pauvre garçon! dit la marquise.

Elle ajouta presque aussitôt :

— Voici le baron, quel ennui! Soyez ferme, ma chère Estelle, mais ne procédez pas avec lui comme avec Saint-Elme; il serait capable de vous faire une scène publique. Je lui ai dit hier combien son exaltation, ses fureurs d'Oreste, ses menaces contre Abel et contre vous, m'indignent. Je comptais sur sa rancune, et j'espérais que, m'évitant, il ne vous

découvrirait pas aux courses ; mais il est si grand, sur ce grand cheval, qu'il vous eût aperçue de trois lieues en mer.

Karnac arrivait lentement au milieu des voitures. Quand il fut près de notre carrosse il nous aborda gaiement, à la grande surprise de a marchesa, et me dit avec rondeur :

— Bonjour, ma chère Estelle! Je suis enchanté de vous voir aux courses. Vous voilà raisonnable, enfin! Recevez tous mes compliments.

Je m'attendais à des reproches, et je ne sus trop que répondre.

— Avez-vous vu Saint-Elme? ajouta-t-il. Comme il est beau, comme il est fier! A peine s'il me remercie! Pourtant il me doit et ses honneurs et sa gloire!

— Pauvre Saint-Elme!

— Convenez, Estelle, qu'il est un peu bêta?

— Mon cher baron, répliquai-je demi-sérieuse, apprenez que je préfère un bêta, un homme qui sait, comme les héros de M. Scribe, « souffrir et se taire, sans murmurer », à ces adorateurs pleins d'orgueil qui grondent, résistent, menacent, et jouent les rôles de croquemitaine.

Karnac donna un coup d'éperon formidable dans le ventre de son cheval, et le fit bondir sur place avec tant de violence, que je crus ce magnifique centaure démonté ; il n'en fut rien ! Nous le revîmes en selle, tranquillement assis sur son cheval immobile, comme si ni l'un ni l'autre n'avaient bougé.

— Marquise, dit-il insolemment, j'oubliais de vous demander des nouvelles fraîches de votre protégé, de mon rival. Où donc se cache-t-il ? on ne l'aperçoit plus.

— Je vous remercie, répondis-je moi-même

avec colère, votre rival se porte à merveille ! J'ai passé l'après-midi, hier, avec lui, et...

Il ne me laissa point achever.

— Jusques à quand, madame, passerez-vous la moitié de vos journées en tête-à-tête avec ce filateur ?

— Jusqu'à ce que je décide, monsieur, de les y passer tout entières.

La marchesa me prit la main, et se pencha sur moi comme pour me protéger contre Karnac ; ils échangèrent un regard haineux d'une énergie qui m'effraya. Le baron, cravachant sa monture, partit comme un trait dans la direction de la mer. Accompagné des cris de la foule, il manqua d'écraser cent personnes. J'avais peur d'être la cause d'un accident, je tremblais, j'étais dans une appréhension mortelle. Mes regards suivaient de loin la course folle de Karnac, mes mains se crispaient comme si j'avais pu retenir son

cheval. Je ne sais combien de minutes ou de secondes je demeurai sous le coup d'une terreur que la marquise partageait avec moi. Enfin, il sortit de la foule et disparut à travers champs! Nous nous retournâmes l'une vers l'autre, pâles, épouvantées, craignant que la violence du baron ne lui fût fatale à lui-même!

Je ne puis t'exprimer à quel point, ma Léonie, je souffris pendant ces courses interminables, que la marquise était à peu près obligée de subir jusqu'à la fin. J'avais sans cesse les yeux fixés du côté où Karnac s'était perdu... Je maudissais ma figure, mon désir de plaire, d'être aimée, et surtout ma coquetterie... Mme Tampericci et moi, durant deux longues heures, nous ne vîmes plus rien, que les craintes dont notre esprit était assiégé. Lorsque mon imagination me traçait le spectacle d'une chute du baron, elle y ajoutait

cent malheurs. Le pauvre cavalier précipité dans un torrent se broyait la tête, ou bien il était jeté à la mer et s'y noyait !

En rentrant à l'hôtel, je trouvai mon cicerone sous le porche, et ce ne fut pas sans une émotion très-forte que je lui demandai s'il avait vu le baron. Il me répondit que M. de Karnac était de retour depuis longtemps, mais qu'il avait tellement éperonné et malmené son cheval, que la pauvre bête en mourait à l'écurie.

Ma sœur, il est impossible que Karnac maîtrise sa colère et ne se livre pas aux entraînements de son indomptable violence. Je suis, ainsi que la marquise, dans une inquiétude affreuse !

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 6 mai.

C'en est fait, Léonie! J'apprends par mon cicerone que Warnier est sorti ce matin de bonne heure, en voiture, avec le marquis Tampericci et le marquis Pallo; Karnac était dans une autre voiture avec Saint-Elme et le comte Andréa! C'en est fait, ma sœur, ma Léonie; en ce moment, l'irréparable est peut-être accompli! Je suis torturée par les remords et la terreur! Je voudrais être une autre que moi-même! Je méprise cette personne sans vaillance, sans caractère, vaniteuse, égoïste, légère, mauvaise à force d'avoir été peu bonne! Ces dix années d'indifférence, durant lesquelles je n'ai songé qu'à la satisfaction de

mon amour-propre, je vais les expier par la nouvelle d'un malheur; je les expie déjà par la pensée horrible que je puis être cause de la mort d'un homme! Je mérite une punition! Je me suis soustraite à tous les devoirs pour ne songer qu'aux plaisirs. Je me savais la fille d'un roturier enrichi; il m'eût fallu répandre utilement cette richesse comme toi, comme Warnier; mon père ne m'avait-il pas légué ce soin en mourant? Si je possédais, dans mon souvenir, une belle et bonne action, un vrai dévouement, j'obligerais le sort à mesurer son épreuve d'après ma bienfaisance, tandis qu'il ne peut la mesurer en ce moment que d'après mes fautes, et j'ai peur!

Je secoue en vain ma mémoire, je ne découvre dans mon passé rien, rien que des désirs remplis, et pas un pauvre petit sacrifice! Je ne vois que des parures, des robes,

des dentelles, des fêtes! Je vois, en hiver, mon carrosse fermé et chaud, attelé de deux chevaux magnifiques, éclabousser les passants! Je vois, en été, ma voiture découverte, toujours lancée au galop, fendant l'air, et me donnant de la fraîcheur, tandis qu'une foule de gens, meilleurs que moi, sont accablés par le soleil de la ville ou par le soleil des champs! Je me vois, impatientée par cette chaleur, à laquelle j'échappe si aisément, courir au bord de la mer! Je prends mon bain, le baigneur ne me quitte pas du regard; on me soigne, on m'entoure, pendant que les pêcheurs, au large, risquent leur vie pour un morceau de pain! Jamais cet autre côté de mes jouissances ne s'était dressé devant moi! Jamais je ne me suis arrêtée pour plaindre et pour aider ceux qui luttent et qui souffrent! Il me fallait une épreuve pour songer à celles des éprouvés! Léonie, deux hommes qui ne

me sont indifférents ni l'un ni l'autre, un ami de plusieurs années et celui que j'aime se battent en ce moment ; les voilà blessés, morts peut-être, et je vais les revoir assassinés par moi ! Je croyais les duels nécessaires ; il me paraissait noble qu'un homme se battît pour une susceptibilité d'honneur ou pour l'amour d'une femme ; à présent, il me semble que deux tigres se disputent ma personne comme une proie! J'éprouve pour Warnier et pour le baron deux sentiments contraires qui se heurtent et me déchirent ; je les plains et je les accuse ; je m'attendris sur chacun d'eux et je les déteste tour à tour ! Léonie, que n'es-tu là? Mon cœur se brise et ma pauvre tête s'égare ! T'écrire me fait quelque bien, mais t'embrasser me rendrait la raison et la force ! C'est la première fois que je me sens responsable d'un malheur ! Quelle attente lugubre! Quand reviendront-ils? Puis-je désirer ce retour?

Marie est aussi abattue que ta pauvre sœur. Elle me dit qu'elle aime mieux être fille du peuple, paysanne, que riche et femme du monde. Un duel la révolte; elle admet les coups de poing entre rivaux, mais elle déclare le reste criminel. Marie a fait son choix. Entre Warnier et Karnac, elle n'hésite pas; elle dit que le bon Dieu a oublié les croisades, mais qu'il assiste chaque jour aux résultats de tout le bien répandu par Warnier, et qu'il le protégera!

Il est midi, et je n'ai pas encore de nouvelles!

L'idée qu'Abel peut mourir en ce moment frappe à tous les coins de ma tête, et la bat bruyamment, comme fait une guêpe emprisonnée dans un vase; puis, la pensée qu'en souhaitant à Warnier la vie sauve je désire la mort de Karnac, me retient et m'épouvante! J'en perdrai la raison. Oh! que je souffre!

Dix heures du soir.

Heureusement, des larmes vinrent à mes yeux; j'éclatai en sanglots. Je ne sais vraiment ce qui se serait passé dans ma pauvre cervelle, si l'intensité de mon exaltation ne s'était abattue avec mes pleurs. Je tombai dans une sorte d'anéantissement stupide qui dura plus d'une heure.

Saint-Elme m'arracha de cette torpeur; il entra brusquement chez moi, les habits couverts de poussière, le visage effaré.

— Qu'y a-t-il? m'écriai-je; lequel des deux est mort?

— Warnier est blessé dangereusement, répondit Saint-Elme.

— Lui! répétai-je, le cœur déchiré, Warnier, c'est Warnier!

Je crus que j'allais défaillir; mais je sentis tout à coup la résolution, le courage, la force morale, faire comme une entrée solennelle en moi. Quoique je fusse debout, il me sembla que je me levais! Je marchais dans le salon pour m'habituer à la taille de ma nouvelle personne; je me plaçai en face de Saint-Elme, et, d'une voix dont l'énergie et la résolution me surprirent autant que lui :

— Dites à M. de Karnac que je le hais et que je lui défends de me revoir jamais! Adieu, Saint-Elme, ajoutai-je, adieu, partez, et ne revenez plus!

Saint-Elme se jeta comme un forcené sur mes deux mains, qu'il garda dans les siennes, en suppliant.

— Estelle, prenez garde, s'écria-t-il! Malgré votre cruauté pour moi, je ne veux pas

qu'il vous arrive un nouveau malheur. Laissez à Karnac le temps de se calmer ! Au nom du ciel, ménagez-le ; sa fureur est tellement aveugle, que je le crois capable de toutes les folies. Prenez aussi pitié de nos blessures ! Ne le chassez pas brusquement, ne nous interdisez pas votre présence !

Léonie, est-ce que la somme d'attendrissement qu'on trouve en soi pour un seul homme, se recrute de tout ce qu'on vole aux autres ? Les larmes de Saint-Elme, son air de réelle souffrance, l'annonce des fureurs de Karnac, qui me prouvaient sa passion, tout cela me laissa complétement froide !

— Saint-Elme, répliquai-je avec sécheresse, lorsqu'on aime, on n'est ému que par ses propres émotions, tourmenté que par ses propres craintes !

Il essaya de me retenir, mais je repoussai cet ami de huit ans, dont le visage exprimait

le désespoir, pour courir chez un ami de huit jours. J'allais chez Warnier ! Je voulais le supplier de vivre, lui dire que je l'aimais à toujours!

Je rencontrai dans les couloirs le domestique d'Abel; il pleurait au point qu'il me fendit l'âme. Je n'eus pas la force de lui parler, et je lui demandai, par signes, de me conduire auprès de son maître. J'étais en face de la porte, il me l'ouvrit. J'entrai dans une antichambre d'où j'entendis la voix de la marquise, celle du marquis et la voix du docteur Mantini.

La marchesa disait :

— Il faut à tout prix le sauver !

— Il faut le sauver ! répétai-je en tombant au milieu d'eux.

— Vous voilà, c'est bien ! oui, c'est bien! reprit M[me] Tampericci. Le docteur veut que notre pauvre malade ait de bonnes impressions, vous lui en donnerez, carissima ! Vous

ne le quitterez plus, ajouta-t-elle; vous êtes forte maintenant; vous êtes résolue à lui montrer votre tendresse?

Je répondis avec passion que je me sentais toute à lui, et je demandai où il était blessé.

— A la poitrine, en pleine poitrine, répliqua le marquis. Ah! madame, l'horrible duel! Ils voulaient sans cesse recommencer jusqu'à la mort de l'un d'eux! Quelle haine affreuse les animait!

Ces mots m'accablèrent comme une condamnation; ma gorge se serra violemment, je respirai par soubresauts, et mes larmes sautèrent de mes yeux, en bouillonnant, comme l'eau d'une source qui rencontre des obstacles.

— Marquis, elle a la fièvre, taisez-vous, dit le docteur! Nous avons besoin de sa force et de son calme.

Le marquis, très-justement, m'accusait

d'être la cause de cette catastrophe, et il m'eût fait boire jusqu'à la lie mon calice de douleur.

—Puis-je le voir? demandai-je.

Le vieux docteur réfléchit un instant et répondit :

— C'est une imprudence ; mais je dois par tous les moyens le distraire jusqu'à l'arrivée du chirurgien Berton, de Paris, auquel j'ai envoyé une dépêche.

— Vous avez envoyé une dépêche à Berton? m'écriai-je.

Hélas! ma Léonie, tu prévois les dangers que court le pauvre Abel, puisque l'un des plus célèbres médecins d'Italie n'ose pas le traiter et appelle Berton à son secours!

— Oui, répliqua tristement le docteur, l'état de notre blessé est grave, et si je vous permets de lui parler, c'est pour que vous le rassuriez entièrement. Il a subi une première

opération, mais la balle est demeurée dans sa poitrine. J'ai fait un tour d'escamoteur pour lui persuader qu'elle était extraite. Il faut, par de douces paroles, de bonnes espérances, que vous l'empêchiez d'avoir la fièvre ; il faut que vous le berciez, que vous l'endormiez, que vous le fassiez sourire aux anges, comme on dit à Gênes. Entretenez-le de choses tendres, et, s'il s'exalte, menacez de le quitter !

Le docteur ouvrit la chambre du blessé, et j'y pénétrai avec lui. Le marquis et la marquise nous suivirent. On avait placé le chevet de Warnier en sens contraire du jour. Je m'approchai tremblante, et le docteur me fit asseoir auprès de son malade qui avait les yeux fermés. L'une des mains d'Abel pendait hors du lit ; le vieux médecin génois prit cette main, et la mit dans la mienne. Je vis à son émotion qu'il comprenait la gravité de cet

acte. Je soupçonnai la marchesa de m'avoir dépeinte comme une personne hésitante qu'il est nécessaire d'engager solennellement.

Au contact de ma main brûlante, Warnier tressaillit et rouvrit les yeux.

— Docteur ! s'écria-t-il, d'une voix déchirante, j'ai le délire ! empêchez cela ! Marquise, je vois Estelle, là, là, près de moi.

— Parlez lui donc! me dit le vieux Génois avec impatience.

Je ne pouvais prononcer un mot, j'étouffais ! Ce ne fut qu'après un instant de silence, un siècle pour nous tous, que, faisant un effort suprême, je balbutiai :

— Abel, gardez ma main, je vous la donne !

— Docteur, mes amis, est-ce bien elle? Prouvez-le-moi ! Ah ! si c'est elle, la marquise lui a dit que j'étais blessé mortellement, et elle est venue par pitié !

Le docteur Mantini me regardait et se frappait le front en répétant :

— Comment faire pour le calmer?

Je dus avoir un beau sourire : j'aimais! Je ne doutai pas de mon pouvoir. Je me levai, je me penchai à l'oreille du pauvre malade, et je lui dis bien bas :

— Je vous aime, Abel! guérissez, et nous irons, comme deux jaloux, nous enfermer à Raucourt!

Il se souleva si brusquement, si traîtreusement, que sa bouche effleura la mienne. Je reçus un choc, une secousse électrique. Qu'est-ce donc, Léonie, qu'un baiser d'amour? Je fus jetée en arrière comme si la foudre m'avait renversée, et, sans le docteur Mantini, je serais tombée à terre. J'éprouvai un frémissement qui m'agite encore lorsque je songe à ce baiser. L'amour est-il donc si puissant! Je me sentis frappée par l'orage, et il

me parut que, dans ma pensée, dans mon cœur, dans mes sensations, tout ce qui n'était pas à l'amour se réduisait en cendres !

Abel referma les yeux. De grosses larmes, si lourdes qu'elles ne purent suivre le sillon de ses joues, tombèrent sur son oreiller.

— Oh! ma mère, dit-il, vos meilleurs vœux sont accomplis. Marquise, chère sœur, pourquoi notre mère n'est-elle plus là !

Mme Tampericci, si passionnée, si vaillante, pleurait derrière les rideaux, appuyée sur l'épaule de son mari.

— Docteur, ajouta le malade avec une volonté qui releva ma faiblesse, quelles que soient vos ordonnances, je les suivrai. Maintenant, je veux guérir, et guérir vite. Vous avez cru me tromper, mais je sais très-bien que la balle de Karnac est encore dans ma poitrine. Enlevez-la-moi tout de suite, et ne m'épargnez pas la souffrance.

— Mon ami, répliqua tristement le docteur, si je ne suis pas mauvais médecin, je suis, dans certains cas, un opérateur plus que médiocre. Je crains d'augmenter votre mal et de vous tourmenter inutilement. J'ai constaté que vous ne couriez aucun danger, que vous pouviez attendre Berton, et je lui ai envoyé une dépêche. Il sera ici, je vous le jure, après-demain, à cinq heures.

— Savez-vous à quel point je souffre, docteur?

— Je le sais, mon ami, et j'exige que vous soyez très-courageux et très-calme. Il ne faut pas que vous preniez la fièvre. Je vous défends de parler, de remuer, et je laisse à Mme Devilleneuve le soin de faire exécuter mes ordonnances.

— Résignez-vous, Abel, lui dis-je; vous avez non-seulement votre santé, mais la santé de notre bonheur entre les mains.

— J'attendrai, je souffrirai, je me tairai, dit le pauvre malade.

Il demeura immobile, ses yeux attachés aux miens. Que de joie, que d'amour, que d'espérance j'y lus tour à tour! Mais une félicité si grande, mêlée à la terrible inquiétude de la voir disparaître du jour au lendemain, me torturait et m'enivrait à la fois.

Toute la fin du jour se passa dans le silence. Le docteur nous quittait, puis revenait à chaque instant. J'étais assise au pied du lit d'Abel, et la marquise à son chevet. Mme Tampericci comptait les heures. Son angoisse, que je voyais, me désespérait. Je repris du calme avec elle, lorsque le docteur Mantini nous apporta vers cinq heures la réponse de Berton, lequel promettait d'arriver, par Nice et le bateau, le surlendemain matin, à sept heures. Il avait été souvent appelé dans l'hôpital créé par Warnier à Raucourt; il le con-

naissait beaucoup, il l'aimait; il allait certainement le guérir. La marquise me dit tout cela devant le malade et devant le docteur, qui, malgré sa confiance en la venue immédiate du grand chirurgien, n'était pas fâché de savoir qu'il était en route.

A six heures, notre blessé s'endormit sans fièvre. Le docteur Mantini, couché dans le salon, et le valet de chambre de Warnier, couché au pied du lit de son maître, veillent notre pauvre blessé. La nuit est presque tout entière écoulée; je suis seule, malheureuse, désespérée, et je t'écris, la mort dans l'âme!

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 7 mai.

Quelle journée affreuse! Il est onze heures du soir; Abel repose depuis un moment, mais il a eu tout le jour et il a encore une fièvre violente. J'ai cru, cette après-midi, qu'il avait le délire. Il m'a parlé, malgré sa promesse, malgré la défense du docteur. Il m'a dit qu'il devenait faible, et que lui, si tranquille autrefois à l'idée de la mort, il en prenait l'épouvante. Je l'ai obligé à se taire, mais il est dans une agitation qu'il ne peut maîtriser. Le docteur s'inquiète et ne me dissimule plus ses appréhensions. A quoi me sert d'être résolue dans mes sentiments, de voir clair dans

mon esprit et dans mon cœur? à quoi me sert d'avoir découvert le vrai chemin de l'existence heureuse, si Warnier meurt? Le phare n'a montré sa lumière, et il n'a guidé un instant mon léger navire que pour le briser plus sûrement aux écueils du rivage! J'avais renoué, comme des fils rompus, les impressions de ma jeunesse avec celles d'aujourd'hui; j'avais supprimé huit années de ma vie, dont je ne voulais plus me souvenir; mais toutes les belles et bonnes années que je me promettais vont peut-être se détruire avant que je les aie vécues. N'aurai-je donc rêvé la joie que pour connaître la souffrance? J'ai chassé une tristesse vague, intermittente, et je la remplacerai par une douleur certaine et constante!

Il est minuit.

Je vais remonter auprès de mon cher blessé, que nous veillons, Marie et moi, à la

place du docteur. Nous nous tiendrons prêtes, jusqu'au matin, à envoyer chercher le vieux Mantini au moindre signe du valet de chambre de Warnier, qui est le dévouement même, et qui soigne admirablement son maître; c'est un des enfants élevés par Abel dans ses écoles, et son attachement est sans bornes. J'emporte cette lettre pour la continuer là-haut...

Ma sœur, que je l'aime! et combien je souffre ici, tout près de lui! Une porte nous sépare, et j'entendrais son délire s'il allait délirer!

Berton arrive ce matin. C'est auiourd'hui que le sort de Warnier, le mien, se décideront. Que les heures sont longues, si elles doivent m'apporter la sécurité; qu'elles vont être courtes, si elles m'apportent le désespoir! Je t'enverrai une dépêche aussitôt après l'opération. Tu ne recevras ma première lettre sur ce triste événement que le lendemain du

jour où tu auras reçu ma dépêche. Si Warnier est sauvé, tu n'auras qu'à revers un chagrin qui sera cent fois moins cruel; si tout espoir est perdu, viens vite avec ton mari et ton fils; j'ai peur de moi! Ce regard qui exalte mon cœur, cette voix qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme, cette présence dont je ne peux plus me passer, tout cela va-t-il donc m'être ravi avant que j'en aie joui? Le contentement que j'éprouve à l'idée de te ressembler enfin, Léonie, en acceptant le bonheur, sans me donner d'autre peine, ah! tant de promesses seront-elles des mensonges? S'il meurt, il s'endormira dans le délire et n'aura pas concience de sa fin, dit le docteur Mantini; l'épreuve sera pour moi seule, qui assisterai à cette mort, sans avoir le droit de me plaindre, car le destin ne me doit que ce que je lui ai demandé jusqu'ici, pas davantage!

S'il était possible de reprendre le passé, de

le fouler aux pieds, d'en effacer la trace; s'il suffisait de meurtrir sa chair, d'humilier son esprit, de faire pénitence, pour détourner de l'avenir le malheur qui menace; si l'on pouvait sauver un être aimé en sauvant un misérable, racheter une existence avec une autre, j'irais dans les rues, dans les champs, partout! je me mettrais en quête d'un acte héroïque! je me jetterais sous les roues d'une voiture pour arracher un enfant au péril! je me précipiterais dans la mer pour tirer quelqu'un de l'eau! Hélas! je n'ai rien fait, je ne puis rien faire qui me permette d'exiger du sort la grâce de Warnier!

J'ai dit au docteur Mantini mon désir impatient de trouver une occasion de charité; il m'a comprise, et, comme il aime les pauvres, qu'il les secourt, qu'il n'est pas riche par conséquent, il m'a proposé, si nous sauvons Warnier, de fonder un asile pour recueillir

des orphelins de Gênes, les enfants des matelots naufragés, qu'on fait mousses de gré ou de force. Mais ce projet ne me satisfait pas, il ressemble trop à un marché. Quand on met des conditions au bien, une bonne action devient un chétif calcul. Léonie, fais des vœux pour Abel! Si tous les ouvriers de Raucourt réclamaient la vie de leur protecteur, cela servirait-il à quelque chose? Non; la mort est sans yeux, sans oreilles, sans cœur, sans entrailles! J'ai l'effroi de son insensibilité, plus cruelle que la méchanceté voulue!

Léonie, ma sœur, sais-tu que deux nuits et deux jours de douleurs et d'affreux tourments occupent plus de place dans une existence que des années de plaisirs? Si tu étais là, comme ta tendresse me fortifierait! J'ai compris enfin pourquoi je t'aimais, sans avoir rien de semblable à toi. Maintenant, je te

remercie de tes conseils, de ta confiance en moi; j'étais seulement égarée dans le labyrinthe des capricieux désirs, des vanités stupides. Ta voix m'a sans cesse rappelée au vrai et m'a empêchée de me perdre!

Si Warnier ne meurt pas, c'est à toi et à la marquise que je serai redevable de toutes mes joies!

Berton est en ce moment bien près de Gênes. Que je suis malheureuse avec mes craintes! Rien ne peut ajouter à mon angoisse; laisse-moi pleurer, laisse-moi être faible avec toi, ma Léonie! Je ne supporterai pas sa mort. Je l'aime plus que la marquise n'aime le marquis, plus que tu n'aimes ton mari. La frayeur de perdre Abel, la vue de ses souffrances, l'aveu de son amour, du mien, le changement qui s'est fait en deux jours dans toute ma personne, cette vie morale entièrement nouvelle pour moi, mes

attendrissements, ma force, c'est trop de mouvement à la fois dans une âme! Je m'abîme sous le poids de ma passion et de mes inquiétudes!

DÉPÊCHE D'ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 8 mai.

L'opération a très-bien réussi. Berton est plein d'espoir. Je me consacre entièrement à mon cher malade.

DÉPÊCHE D'ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 11 mai.

La fièvre a cessé. Toute crainte est dissipée. Léonie, chère Léonie, il est sauvé!

ESTELLE A LÉONIE.

Gênes, 21 mai.

Depuis dix jours je ne t'ai pas écrit, je n'ai pas répondu à tes lettres. Pendant ce temps-là qu'as-tu pensé de moi, et d'un silence auquel je ne t'avais pas habituée? Oh! je connais ton cœur, sa clairvoyance, et je suis sûre que tu as deviné la vérité. Eh bien, oui, je suis heureuse, et il paraît que le bonheur n'est point bavard. Je n'en savais rien. Que j'ai dû t'ennuyer depuis un mois avec des lettres qui ne finissaient pas et des confidences qui n'avaient pas le sens commun. Mais j'espère bien ne plus te causer les mêmes ennuis.

Abel est entièrement rétabli. Je l'ai trouvé

debout aujourd'hui et il sortira demain, en voiture, pour la première fois.

J'ai maintenant à te parler de Saint-Elme et de Karnac qui t'inquiètent à tort, ma Léonie. Ils ne sont pas encore partis, c'est vrai; mais qu'importe! Ils se lasseront avant moi de rester à Gênes. Déjà le moins embarrassant des deux, Saint-Elme, se dispose à battre en retraite, donnant à son impétueux ami un exemple qu'il suivra, j'en suis certaine.

Je ne les avais revus ni l'un ni l'autre depuis le jour du duel; mais hier, Saint-Elme m'ayant fait demander quand je consentirais à le recevoir, je l'ai reçu immédiatement. Le pauvre garçon était si triste, si abattu, que j'en ai eu pitié. Je l'ai accueilli avec de bonnes paroles, dont il a paru fort reconnaissant.

— J'ai beaucoup souffert m'a-t-il dit, je vous ai accusée, je vous ai maudite. Je n'ai pas compris d'abord que vous m'ayez porté un

coup si violent le jour même où j'étais forcé d'aller, de venir, de conserver toute ma présence d'esprit, de diriger des courses difficiles et de faire honneur en ma personne au turf et à la France. Vous me dites que c'est dans une intention très-amicale, et je vous crois. Ma première désolation passée, je redeviendrai volontiers votre ami.

— Vous me pardonnerez en effet, Saint-Elme ! Vous êtes trop juste pour ne pas reconnaître qu'aimer n'est une obligation pour personne.

— Mais vous n'aurez pas si bon marché de Karnac que de moi, reprit il. La balle qu'il a envoyée à M. Abel Warnier ne le calme point du tout, mais du tout ; il est encore terriblement monté et voudrait me voir à son point de haine ; c'est pourquoi je le quitte et retourne à Paris. J'ai un très-bon cheval, Ariette, qui court à Vincennes.

Ariette est très-recherchée, à ce qu'on m'écrit de mes écuries, et j'espère que ses succès me feront oublier ma défaite auprès de vous.

— Tous mes vœux vous accompagnent, lui dis-je; croyez que je souhaite les plus consolants triomphes à votre belle Ariette.

Il s'écria tout à coup les larmes aux yeux :

— Quoi ! est-il possible que ce Warnier si grave et si triste soit le héros de notre amie? Karnac prétend que c'est un caprice, que le docteur Mantini vous a fait boire un philtre, que vous vous êtes exaltée outre mesure en voyant des souffrances dont vous êtes la cause; mais que tout cela tombera un beau jour comme un feu de paille !

— Mon cher Saint-Elme, dis-je en riant, parlons d'Ariette ; nous nous entendrons plus aisément à son sujet qu'au mien.

Il ne me répondit pas et me fit ses adieux.

Et d'un, ma grande sœur !

Je savais par la marquise les récriminations et les menaces de Karnac. Il feignait de ne pas prendre au sérieux mon amour pour Abel, et conservait l'espoir de m'intimider.

Après avoir donné à Saint-Elme un congé si facile, je désirai faire un acte de vaillance. J'y avais déjà réfléchi, et je résolus de brusquer ma rupture avec le baron. Je ne le craignais plus, au fond ; cependant, j'aimais mieux braver ses foudres et ses injures, chez moi, que de demeurer exposée à une scène publique de la part de cet Orlando furioso, présomptueux, habitué à l'admiration des siens et stupéfait de n'avoir pas été irrésistible.

Je lui envoyai par mon cicerone le billet suivant :

« Monsieur le baron,

» Je vous attends ce soir à huit heures. Il faut que je vous dise pourquoi votre séjour ici se prolonge trop et me déplaît.

» ESTELLE DEVILLENEUVE. »

Il est à présent huit heures un quart, et le baron n'est pas encore chez moi ! J'entends la porte s'ouvrir. . . . .

A son entrée, M. de Karnac voulut me prendre la main pour la baiser. Je la lui refusai très-simplement, en le regardant avec un calme et une aisance qui parurent l'étonner.

Il était très-rouge. Nous nous tînmes debout tous les deux. Je marchais dans mon grand salon, et il demeurait immobile, les poings fermés, se contenant avec peine, et tout prêt à éclater. Après un instant de silence,

je me plaçai devant lui, et je lui dis, lentement :

— Monsieur le baron Hersaint de Karnac, je vous prie, et au besoin je vous ordonne de quitter Gênes ! Je sais que vous vous y attardez dans l'espérance de me faire rompre un engagement que j'ai pris en toute liberté de cœur et de raison, et votre espérance, votre fatuité, deviennent pour moi une insulte publique que je ne veux point subir plus longtemps !

— Ah ! vous reprenez votre liberté, madame, s'écria-t-il ; mais je ne reprends pas la mienne, moi ! Suis-je donc libre d'aimer ou de n'aimer plus au gré de votre coquetterie et de vos caprices ?... Vous êtes égoïste et cruelle ! Si vous m'aviez dit, après mes aveux : « Gardez-vous bien d'espérer, j'ai dans le cœur un idéal que ni vous, ni Saint-Elme, ni ceux qui de près ou de loin vous ressemblent,

ne peuvent réaliser ! » vous seriez maîtresse aujourd'hui de vos émotions, vous auriez été loyale. Mais vous avez coqueté six mois durant avec le pauvre Saint-Elme, dont les ambitions n'étaient pas faites pour décourager les miennes ; vous ne n'avez pas seulement laissé voir un obstacle à mes désirs ; vous avez serré ma main avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire; vous n'avez dit non à rien, et vous m'avez autorisé à penser, à conclure que c'était oui ! Je crois à la responsabilité des femmes; elles ont un compte à rendre des sentiments qu'elles inspirent à leurs amis, et je donnerai l'exemple d'un homme qui ne veut pas avoir été impunément berné par une belle inconsistante à laquelle il a fait l'honneur de la prendre au sérieux !

—Voilà des phrases, baron ! Permettez-moi de vous dire qu'entre nous l'explication la plus courte et la plus décisive sera la meilleure.

Il m'interrompit et continua avec violence :

— Je ne céderai à personne les droits que je me suis octroyés sur vous! Je ne me laisserai pas mettre en déroute par un filateur de coton, qui joint à une misanthropie affectée la prétention ridicule de vous rendre heureuse! Je me battrai vingt fois avec Warnier. jusqu'à ce qu'il me tue ou que je l'aie tué!

— Mais je l'aime! répondis-je, et que ferez-vous pour tuer mon amour?

— Vous ne l'aimez pas, c'est impossible! Vous jouez méchamment avec ma douleur. Vous n'avez pu, ma chère Estelle, aimer cet homme et vous croire aimée de lui en trois semaines. Non, non, vous n'avez pas tissé dans votre cœur un amour pour Warnier comme ses métiers tissent une pièce d'indienne, sans savoir pourquoi!... Vous seriez fileuse de coton, vous, vous, Estelle! vous tomberiez en industrie comme cer-

taines gens tombent en enfance; à votre âge, à vingt-six ans, vous feriez une de ces folies qu'on pardonne à peine aux jeunes filles de seize ans! Mais vous seriez la fable de tout Paris! Par Notre-Dame de Karnac! la plaisanterie est bonne, et, si je n'en souffrais pas cruellement, j'en rirais aux larmes!... Enfermée l'hiver dans une filature, par la neige et le brouillard, vous charmeriez vos loisirs en visitant vos ateliers, en éduquant des petits filateurs! Quoi! vous vous jetteriez tête baissée dans un tombeau semblable? Vous perdriez à la fois toutes vos habitudes, toutes vos distractions, tous vos amis? Quelle imprudence! Je comprends que l'isolement fatigue un beau jour, qu'on désire une compagne, qu'on immole sa liberté aux devoirs d'une vie commune; mais je ne puis pas admettre qu'une femme veuille tout changer en soi et autour de soi, quand tous ses goûts sont arrêtés, quand

tous ses plaisirs sont choisis ! Comment, cette femme, belle, courtisée, brillante, aimant Paris, n'ayant jamais eu que les soucis d'une vague tristesse dont les fêtes ont toujours triomphé, sacrifierait sa vie, son cœur, des amitiés dont elle a besoin, à un rustaud qui ne lui sacrifie rien, et à qui il aurait suffi de venir, de voir et de vaincre? Assez, assez, ma chère Estelle! ne prolongeons pas une scène invraisemblable; songez à votre dignité, à votre réputation. Si vous avez eu quelque fantaisie romanesque pour le pastoral, si le Wateau et le Florian vous ont monté à la tête, si le monde vous a ennuyée, je vous le pardonne à la condition que vous mettrez fin à un supplice qui dépasse mes forces. Vous aurez à Karnac des laiteries, des vacheries, des bergeries, et, s'il faut flatter jusqu'à des goûts industriels en vous, si vous voulez jouer avec des ouvriers comme nos

grand'mères jouaient avec des moutons, je vous bâtirai une filature sur mes rivières!

— Vous me fatiguez, monsieur le baron, et vous ne comprenez pas. Je veux à tout prix du vrai, du naturel! Tout ce qui est faux, convenu, artificiel, tout ce qui est imitation, fantaisie, pastiche, m'écœure! Et vous-même, monsieur de Karnac, vous me semblez n'être pas réel. Vous parlez tout comme si vous veniez de descendre du cadre qui renferme le portrait d'un de vos aïeux. Croyez-moi, il s'est passé quelque chose depuis la conquête de la Palestine!

— Estelle, ces moqueries sont méchantes et inutiles en ce moment.

— Vous avez raison, Hersaint, et je ne répondrai point, par une satire trop facile contre le monde, ses amusements, ses œuvres, à votre long plaidoyer. D'ailleurs, je ne me sens pas tout à fait innocente envers vous. J'ai été co-

quette et légère. L'amour ne m'avait pas éclairée, et je n'avais pas encore la notion précise de ce qui est bon et de ce qui est bien. Je ne puis oublier que vous avez été mon meilleur ami du temps que je vous ressemblais. Je m'adresse à cette vieille amitié que vous m'avez prouvée tant de fois, et je vous répète avec chagrin qu'il y a désormais un abîme infranchissable entre nos deux existences. Il faut nous séparer galamment, comme un homme d'honneur et une femme devenue sérieuse peuvent et doivent le faire ! Mon bonheur exigeait que je choisisse Warnier, et je l'ai choisi. Adieu !

Je voulus le quitter, rentrer dans ma chambre ; il me retint.

— Vous êtes si calme, vous semblez si sûre de vous-même, Estelle, me dit-il avec abattement, que vous ne refuserez pas d'entendre l'avertissement solennel d'un ami dévoué.

— J'écoute, baron.

— Estelle, vous ne pouvez être heureuse que dans notre société, où vous vivez depuis huit ans, où vous régnez par votre beauté, votre grâce, votre charme incomparable, à la grande satisfaction de tous vos goûts, de toutes vos habitudes, de toutes vos vanités. Vous vous ennuyiez par fugue à Paris ; vous mourrez de tristesse dans cette filature de Raucourt. Vous avez fait contre vous-même je ne sais quel pari ; ah ! puissiez-vous le perdre, car, je le dis avec certitude, si vous vous entêtez, vous serez la plus malheureuse des créatures !

— Eh bien, vous vous trompez, baron, et vous parlez de moi comme si j'étais encore la personne futile et vaniteuse que vous avez connue. Je vais d'un mot vous faire mesurer l'étendue de la transformation qui s'est faite en moi : Warnier m'a proposé de vivre à Paris avec moi, au milieu de tous mes

anciens amis, comme je le voudrais et l'entendrais....

—Warnier!... Oui, c'est possible, je sais les folies qu'on peut faire pour être aimé de vous!

— Ce qui vous paraîtra plus extraordinaire encore que la conversion de Warnier par l'amour, c'est ma conversion à moi. J'ai refusé de retourner dans le monde! Je veux, de mon plein gré, vivre d'une vie sérieuse, utile, où l'amour donne toutes les joies, tous les sourires, toutes les fêtes. Je me suis trompée huit ans, et je sais aujourd'hui par le contentement que j'ai de moi-même, par mon bonheur sans réserve, que j'étais née pour continuer l'existence des miens, de ceux de mon sang et de ma caste. J'aime de tout mon cœur, avec toute ma raison; je m'approuve de mon choix, j'en calcule toutes les conséquences extrêmes sans trouble, sans regret, sans peur.

Karnac était pâle, consterné; il avait épuisé auprès de moi la colère et l'ironie. Il courbait la tête, et je cessai de parler, n'ayant rien à lui dire qui pût adoucir son chagrin. Nous demeurâmes longtemps silencieux.

— C'est moi peut-être qui vous l'ai fait aimer! s'écria tout à coup le baron avec emportement. J'ai eu tort de vous conter la sotte histoire arrangée par ma tante; mais la réalité, Estelle, je vous l'affirme, ne ressemble en rien au roman! Attendez pour dire un oui définitif que vous ayez vu le lieu de votre exil. Je suis certain que l'aspect de cette fabrique enfumée, de ces ouvriers sales, de cet idéal cotonneux, rendra votre sacrifice impossible. L'amour de Warnier flatte outre mesure votre amour-propre; réfléchissez un peu, et vous reconnaîtrez que le mien vaut plus, à tous égards, que l'amour d'un parvenu! Puisque les idées nouvelles sont entrées dans

votre jolie tête, ne voyez-vous pas que je fais, en vous épousant, un acte plus difficile selon les vieilles idées, plus libéral, que celui de ce fils d'ouvrier améliorant le sort des siens, des travailleurs ses frères? Je montre un désintéressement véritable, moi! Je lutte contre un préjugé qui m'est utile, qui vous est désagréable, et que je condamne pour vous plaire. Je faillis à toute ma race, comme me l'écrit ma tante ; est-ce donc si peu de chose, Estelle?

— Mon cher Karnac, voilà qui prouve, amour à part, que j'ai bien fait de choisir un mari parmi ceux qui sont mes égaux, suivant les idées anciennes dont vous avez si bien conservé la tradition. Je ne pouvais accepter un dévouement, des sacrifices pour lesquels je n'aurais pas eu de reconnaissance. En vous entendant tout à l'heure, je me suis souvenue d'avoir ouï raconter dans mon enfance, avec l'histoire du Petit Poucet et celle de la Barbe-

Bleue, qu'en effet, autrefois, nos pères étaient fort ennemis. Les vôtres, dit-on, opprimaient cruellement, les miens étaient opprimés. Je croyais que tout cela remontait à des siècles dont les haines sont effacées. Mais, puisque vous n'avez point oublié, baron, je me rappelle aussi ! C'est vraiment une chose heureuse que l'amour n'ait point commis la faute insigne de vouloir unir ce qui doit rester séparé. Répondez à votre tante, Mlle de Lireux, et rassurez-la ! Le vieux sang des Karnac ne sera point souillé, moi aidant. Vos aïeux ne se dresseront pas indignés dans leurs vingt tombeaux, au spectacle d'une mésalliance entre nous, et les miens ne frémiront pas dans leurs oubliettes !

— Tout me semble nouveau en vous, madame, le langage, l'air et le ton, repartit Karnac au comble de la surprise; pardonnez-moi de ne plus vous reconnaître. Adieu,

je vous quitte sans colère, avec le regret de voir une existence brillante aller misérablement s'éteindre au fond d'une usine malsaine et encrassée.

— Monsieur de Karnac, lui dis-je avec hauteur, je suis certaine d'être heureuse dans la filature de Raucourt.

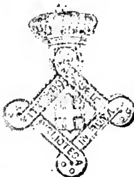
— Estelle, s'écria-t-il tout à coup avec un nouvel accès d'attendrissement, ayez un retour de raison ; ne concluez pas ce mariage, et revenez à moi ! Je vous aime assez pour tout oublier, et vous êtes assez belle pour que je ne me souvienne jamais !

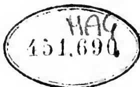
Je souriais, et il s'enfuit honteux de sa faiblesse.

P.-S. — Je rouvre cette lettre pour t'annoncer que le mariage est fixé au 15 juin ; c'est Abel lui-même qui l'a annoncé tout à l'heure aux Tampericci, dans leur villa, où je l'avais accompagné. Nos amis avanceront l'époque

de leur voyage annuel à Paris pour assister aux noces. La belle marquise veut, dit-elle, leur porter bonheur. Léonie, Hector, je rentre en France saine et sauve, et j'ai hâte de vous embrasser !

FIN.





Paris. — Imprimerie Cusset et Cᵉ, 26, rue Racine.



